Regis-Lamotte, Roger
La bougeotte

OUVRAGE COMPLET ILLUSTRÉ

PRIX NET : 95 CENTIMES

ROGER RÉGIS-LAMOTTE

La Bougeotte



PARIS

L'ÉDITION MODERNE — LIBRAIRIE AMBERT

47, RUE DE BERRI, 47

A Albert Delvallé,
avec ma fidèle amitié

LA BOUGEOTTE

DANS LA MÊME COLLECTION

Chaque volume franco contre 1 fr. 10

1. — **Dédé**, par **Achille Essebac**. *Illustrations de Georges Bigot.*

2. — **Les Derniers Trianons**, par **François de Nion**. *Gravures hors texte de l'époque.*

3. — **Louis le Bien-Aimé**, par **A. Tozza et A. Giron**. *Gravures hors texte de l'époque.*

4. — **Jeunes filles d'Autrefois**, par **Ernest Daudet**. *Illustrations de C. Hérouard.*

5. — **Histoires risquées des Dames de Moncontour**, par **François de Nion**. *Gravures hors texte de l'époque.*

6. — **Moune**, par **Jean Rameau**. *Illustrations de C. Hérouard.*

7. — **Manon**, par **l'Abbé Prévost**. *Illustrations de C. Hérouard.*

8. — **Bellefleur**, par **François de Nion**. *Illustrations de C. Hérouard.*

9. — **Un Jeune homme trop aimable**, par **Max et Alex Fischer**. *Illustrations d'André Hellé.*

10. — **La Marquise de Pompadour**, Chroniques de **l'Œil-de-Bœuf**. *Illustrations de C. Hérouard.*

11. — **Le Bonheur de Christiane**, par **Jean Rameau**. *Illustrations de G. Ranson.*

12. — **Vive l'Empereur!** par **François de Nion**. *Illustrations de C. Hérouard.*

13. — **Le Chemin du Paradis**, Contes de **Boccace**. *Illustrations de J.-E. Gardères.*

14. — **Rolande et Andrée**, par **Ernest Daudet**. *Illustrations de Robert Sallès.*

15. — **Mimi Pinson**, *par* **Alfred de Musset**. *Illustrations de Lubin de Beauvais.*

16. — **La Comtesse Du Barry**, Chroniques de **l'Œil-de-Bœuf**. *Illustrations de C. Hérouard.*

17. — **Le Baiser Rouge**, par **Jérôme Doucet**. *Illustrations de Alfred Garth Jones.*

18. — **Cornes pour Cornes**, Contes de **Boccace**. *Illustrations de C. Herouard.*

19. — **Paul et Virginie**, par **Bernardin de Saint-Pierre**. *Illustrations de René Perrette.*

20. — **Le Reflet Perdu**, Contes fantastiques d'**Hoffmann**. *Illustrations de Jordic.*

21. — **Les Deux Maîtresses**, par **Alfred de Musset**. *Illustrations de Lubin de Beauvais.*

22. — **Gerfaut**, par **Charles de Bernard**. *Illustrations de Rene Perrette.*

ROGER RÉGIS-LAMOTTE

La Bougeotte

CONTES

ILLUSTRATIONS DE MAITREJEAN

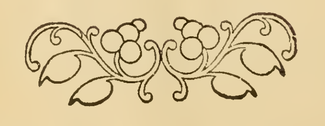


PARIS
L'ÉDITION MODERNE — LIBRAIRIE AMBERT
47, RUE DE BERRI, 47

DU MÊME AUTEUR

PROCHAINEMENT :

La Bête cruelle, roman. *1 vol.*



LA BOUGEOTTE

CONTES



I

EN AUTO

Avenue du Bois-de-Boulogne, quatre heures du soir, la nuit tombe. Un vent glacé siffle dans les arbres dévêtus et soulève du sol une poussière fine comme de la poudre de riz. Arrêtée non loin de l'Etoile, une auto, dernier modèle, trépide sur ses quatre pattes de caoutchouc.

A côté du monstre luisant, Agénor, une espèce d'ours à lunettes, saute d'un pied sur l'autre pour se réchauffer. Auguste, autre ours, mais moins élégant, se flagelle les aisselles à tour de bras.

AGÉNOR. — Bien embêtant de faire le pied de machin comme cela, en plein vent! Sans compter que tout à l'heure, quand nous roulerons, le froid va nous pincer... cristi!

AUGUSTE. — On voit bien que monsieur est amoureux!

AGÉNOR. — Pour sûr, Auguste, je suis amoureux... Dis donc! il n'y a pas de danger que nos accus nous laissent en panne?

AUGUSTE. — Que monsieur ne craigne rien!... Ah! c'est beau, l'amour! Ainsi,

la dernière fois que j'ai aidé à enlever...

AGÉNOR, *soudain fixe et le doigt tendu.* — Ce n'est pas elle qui vient là-bas?

AUGUSTE. — Oh ! non. Mlle Clotilde, le jour où vous me l'avez montrée à la porte du Salon, m'a semblé bien plus mince.

AGÉNOR. — On ne sait jamais, avec ces satanées fourrures !

AUGUSTE. — Oui, on risque de se voir tromper sur la marchandise.

AGÉNOR. — Et puis, avec ces diables de voiles blancs, surnommés voiles de l'adultère, pas mèche de voir la figure.

AUGUSTE. — Faut bien s'en servir : c'est plus prudent.

AGÉNOR, *les mains en jumelles devant les yeux.* — Attention ! la voici !

AUGUSTE. — Non, monsieur, ce n'est pas elle. Mlle Clotilde est beaucoup moins poitrinière que cela !

AGÉNOR. — Je te dis que si !

AUGUSTE. — Mais puisqu'elle devait être accompagnée de sa gouvernante. Même que celle-ci avait promis de s'évanouir au bon moment !

AGÉNOR. — Elle a sans doute préféré la semer. Cela vaut mieux ! Attention !

A ce moment, comme la dame en question passe à côté de l'automobile, l'élégant Agénor se précipite sur elle, l'empoigne et la dépose délicatement dans le fond de la voiture.

LA DAME, *d'une voix basse, d'un accent pas du tout convaincu.* — Au secours ! A l'assassin !

Cependant, Agénor s'est élancé à côté d'elle, et Auguste, ayant sauté sur le volant, embraye avec une maestria remarquable.

AGÉNOR. — Vas-y, Auguste, et en quatrième !

LA DAME, *toujours très calme.* — Au secours ! on m'enlève !

AGÉNOR. — Inutile de crier, ma petite Clotilde : il n'y a personne dans la rue, l'effet serait manqué... Plus vite, Auguste !

AUGUSTE, *se retournant.* — Mais ça roule tant que ça peut ! Quand nous aurons passé les fortifs, ça ira encore mieux !

AGÉNOR. — C'est bien !... (*Revenant à ses moutons.*) Ma petite Clotilde, quelle joie de vous avoir à mes côtés ! Vous êtes adorable ! Je devine à peine votre visage à travers le nuage de votre voile. Vous êtes comme une apparition mystérieuse à laquelle on n'ose croire. Vos cheveux, dans votre cou, se mêlent à l'or de votre fourrure : c'est délicieux !... Laissez-moi vous embrasser !

LA DAME. — Oh ! non ! je vous en prie ! Je ne peux pas...

AGÉNOR. — Mais qui m'en empêcherait?

AUGUSTE, *se retournant.* — La barrière !

AGÉNOR, *démonté.* — Tu dis?

AUGUSTE. — Que nous passons la barrière ! Ça va marcher !

AGÉNOR. — Bien ! bien ! continue !...

(On stoppe devant les gabelous. — Explications. — Remise en marche.)

AGÉNOR, *tout à son affaire.* — Ma Clotilde, comme vous êtes bonne d'être venue ! de me prouver ainsi que vous m'aimez ! réellement !...

LA DAME, *tout à fait à son aise et causant comme dans un salon.* — Elle est à vous?

AGÉNOR. — Qui ça?

LA DAME. — Cette auto !

AGÉNOR. — Non, je l'ai louée.

LA DAME. — Oui, c'est préférable, pour les enlèvements, de s'adresser à une maison de location.

AGÉNOR. — Assurément ! Ce sont des autos construites spécialement pour ce service : grande vitesse, carrosserie moelleuse, coffres à provisions, chauffeur expérimenté connaissant les bons petits restaurants de province...

LA DAME. — Celle-ci est excellente !... Comme nous allons vite !

AGÉNOR. — Il faut bien ! Votre mère serait capable de lancer quelqu'un à notre poursuite.

LA DAME, *un mouchoir devant la figure.* — Pauvre mère !

AGÉNOR. — Ne pleurez pas ! Votre mère est une femme intelligente : elle comprendra ! Si j'avais demandé votre main, notre mariage aurait traîné en longueur. Qui sait? quelque candidat plus riche... Tandis que, de cette manière, elle se verra obligée de presser la chose.

AGÉNOR. — N'importe où, dans la première ville que nous rencontrerons.

LA DAME. — Tant mieux ! car j'ai déjà faim.

AGÉNOR. — Ce sont les émotions ! Ça creuse !

LA DAME. — Ah ! oui, les émotions !



— NE PLEUREZ PAS ! VOTRE MÈRE COMPRENDRA...

LA DAME. — Pourquoi?

AGÉNOR. — Je vous expliquerai cela plus tard, ce soir, après dîner.

LA DAME. — Ah ! au dessert?

AGÉNOR. — Non... après !

LA DAME. — Où allons-nous nous arrêter ?

AGÉNOR. — Pauvre chérie, vous en avez la voix toute changée !

LA DAME. — Que voulez-vous? Je suis si étonnée de me voir là, seule avec vous, sur cette grande route.

AGÉNOR. — Vous pensez encore à votre mère?

LA DAME. — Il le faut bien !

AGÉNOR. — Quelle femme délicieuse elle est ! Aimable, gaie, charmante... et jolie ! tout à fait jolie !

LA DAME. — Merci pour elle !

AGÉNOR, *très enthousiaste.* — Sans mentir, elle semble aussi jeune que vous.

LA DAME. — Mais, mon ami, elle n'a que trente-sept ans.

AGÉNOR, *de plus en plus emballé.* — On ne lui donnerait même pas cela ! C'est une des veuves les plus dignes de se remarier que je connaisse.

LA DAME. — Vous croyez?

AGÉNOR. — Je le jure ! Ce qui m'étonne même, c'est que cela ne soit pas encore arrivé.

LA DAME. — Elle a beaucoup pleuré la mort de son mari.

AGÉNOR. — Ce sentiment est très louable. Mais, enfin, à son âge, on a encore droit au bonheur, à la joie, à une vie nouvelle. Les regrets ne peuvent se montrer éternels.

LA DAME. — Puisque vous êtes si enthousiaste, Agénor, seriez-vous capable de l'épouser?

AGÉNOR, *très affirmatif.* — Si je ne vous avais pas choisie, ma petite Clotilde, sans aucun doute ! Elle serait une épouse délicieuse... Que faites-vous?

LA DAME, *les bras en l'air et relevant son voile, son voile de mystère.* — Vous le voyez, mon ami, je retire ce masque qui me cache à vos yeux.

AGÉNOR. — Mais vous allez être surprise par le froid !

LA DAME, *gaiement.* — Pas tant que vous par ce que vous allez voir.

AGÉNOR, *bondissant sur les coussins.* — Quoi !... Comment?... C'est vous, madame !...

LA DAME, *visage découvert ; trente-sept ans, en paraissant dix de moins, rose, blonde et fraîche.* — Moi-même ! La mère de Clotilde... Vous pensiez enlever la fille, et vous en êtes pour vos frais.

AGÉNOR. — Ah ! bien ! si je m'attendais à celle-là !

LA DAME, *toujours gracieuse.* — Ça vous coupe l'allumage?

AGÉNOR. — Pardon ! Il me semble, au contraire, qu'en fait d'allumage, c'est vous qui l'avez pratiqué !

LA DAME. — Vous dites cela d'un air dépité : vous n'êtes pas aimable.

AGÉNOR. — Excusez-moi ! La surprise...

LA DAME. — C'est un coup manqué?

AGÉNOR. — Dame ! il me semble !... C'est vous que j'enlève en auto...

LA DAME. — Et c'est moi qui vous roule.

AGÉNOR. — Parbleu ! Si votre fille savait ça...

LA DAME. — Mais elle le sait, mon ami !

AGÉNOR. — Quoi ! elle est complice?

LA DAME. — J'ai expliqué à Clotilde que vous n'étiez pas le mari qu'il lui fallait et, pour sauver les apparences, j'ai pris sa place, avec son consentement.

AGÉNOR, *ironique.* — C'est presque de l'héroïsme, madame !

LA DAME. — Non, mais avouez que j'aime ma fille pour m'être ainsi compromise à sa place.

AGÉNOR. — Ah ! pour être compromise, vous l'êtes bien.

LA DAME, *impérative.* — Il ne vous reste plus qu'à réparer.

AGÉNOR, *abasourdi.* — Réparer?

LA DAME. — Et le plus tôt possible.

AGÉNOR. — En quoi faisant?

LA DAME, *très nette.* — En m'épousant. Vous l'avez déclaré à l'instant, et je suis certaine qu'Auguste vous a entendu : à défaut de la fille, j'épouserais la mère.

AGÉNOR. — J'ai dit cela?

LA DAME. — Oui, mon ami !

AUGUSTE, *se retournant.* — Oui, monsieur et même que...

AGÉNOR. — Toi, silence ! Quant à vous, madame, permettez-moi de réfléchir...

LA DAME. — Inutile ! Vous ne devez avoir qu'une parole.

AGÉNOR. — Enfin, en automobile, on ne peut vraiment...

LA DAME. — Mais si, monsieur, on peut toujours, on peut partout ! Nous sommes des modernes, nous ! Soyons-le franchement, bravement, orgueilleusement. Voyez les Américaines...

AGÉNOR. — Eh bien ! madame, vive

l'Amérique ! *(Très correct et très solennel.)* J'ai l'honneur de déposer mes hommages à vos pieds et de vous demander votre main.

La dame. — La voici, mon ami ! Elle est enveloppée d'un gant imperméable et contient comme fortune...

Agénor. — Inutile ! La fortune ne vient pas toujours en restant chez soi !

La dame. — Elle roule parfois... sur pneumatiques.

Agénor. — Le progrès !



— MOI-MÊME ! LA MÈRE DE CLOTILDE !

La dame. — Vous êtes un galant homme : merci ! J'ai trouvé un mari et sauvé la réputation de ma fille.

Agénor. — Mais que dira Mlle Clotilde en apprenant notre mariage ?

La dame. — Qu'elle est ravie.... bien que vous n'ayez pas été son ravisseur.

Agénor. — Pour consolation, on pourrait peut-être lui demander...

La dame. — D'être demoiselle d'honneur à notre noce ? J'y pensais !

AUGUSTE, *se retournant.* — Voici Saint-Germain ! Faut-il stopper?

AGÉNOR. — Oui, vous arrêterez devant cet hôtel, là-bas, à gauche !... Ma chère fiancée, nous allons dîner ici et, si vous le voulez bien, après, je vous ramènerai chez vous.

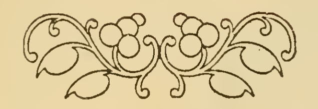
LA DAME. — Est-ce bien nécessaire?

AGÉNOR. — Mais il me semble...

LA DAME. — Faites avec moi comme vous auriez fait... avec ma fille ! Au point où nous en sommes, nous pouvons continuer.

AGÉNOR. — Mais les conséquences?

LA DAME. — Précisément ! Vous l'avez dit tout à l'heure : ça forcera Clotilde à donner son consentement.



II

A BICYCLETTE

Un dimanche de printemps, à huit heures du matin. L'air est pur... et la route doit être large. Monsieur et Madame, réveillés de bonne heure, inspectent le ciel du haut de leur cinquième, boulevard des Batignolles. Lui, tous les jours courbé sur ses gros livres — il est caissier rue du Sentier, — elle, matin et soir, emprisonnée dans une atmosphère de poussière, de chaleur et de tumulte — elle est vendeuse dans un grand magasin — se sentent pousser des ailes. Ils voudraient s'enfuir loin de Paris, loin de leurs soucis, respirer, être heureux pendant vingt-quatre heures. Mais comment?

MONSIEUR. — Quel beau temps il va faire aujourd'hui !

MADAME. — Nous n'allons pas rester enfermés?

MONSIEUR. — J'allais te le dire.

Leurs regards, en même temps, tombent sur la boutique, en face, d'un loueur de bicyclettes.

MADAME, *avec un sourire.* — Tu ne sais pas ce que tu ferais, si tu étais gentil, mon petit Charles?

MONSIEUR, *qui a deviné.* — Je m'en doute. Je louerais des bécanes et nous irions nous promener.

MADAME, *lui sautant au cou.* — Tu veux, dis?

MONSIEUR. — Mais oui ! Je ne demande pas mieux.

MADAME, *l'embrassant.* — Tiens ! je t'adore !... Il y a juste un an que nous sommes allés à bicyclette. Tu te rappelles?

MONSIEUR. — Oui, c'était peu de jours après notre mariage. Nous nous sommes bien amusés !

MADAME. — Nous avons été jusqu'à Versailles. Il faisait beau comme aujourd'hui. Ça roulait tout seul...

MONSIEUR. — Nous avons déjeuné là-bas et joliment bien, je m'en souviens ! Il y avait un petit vin blanc...

MADAME. — Qui nous avait un peu tourné la tête. En revenant, ça roulait aussi, ça roulait trop bien...

MONSIEUR. — Nous avons même été dans le fossé, il y avait beaucoup d'herbe, heureusement...

MADAME. — Nous en avons profité pour nous reposer. On était à l'ombre, il faisait bon...

MONSIEUR.— La tête nous tournait. On a fait des bêtises... Ah ! la belle journée !

MADAME. — Il faut la recommencer. Vite, vite, habillons-nous et partons !

MONSIEUR. — C'est ça ! Allons à Versailles... Dis donc ! Où as-tu rangé ma culotte courte?

Une heure après, Monsieur et Madame sont en selle. En costumes appropriés, ils ont l'air de partir pour le tour du monde. Ils sont rayonnants. Mais après quelques coups de pédale, cela va moins bien.

MADAME. — Dis donc, Charles?

MONSIEUR. — Qu'est-ce qu'il y a?

MADAME. — Tu n'entends pas?

MONSIEUR. — Le tramway?

MADAME. — Non ! Ma bicyclette. On dirait qu'il y a une roue qui frotte.

MONSIEUR. — Jamais de la vie. Nous n'avons pas seulement fait cent mètres. Elle ne peut pas être abîmée.

MADAME. — Je t'assure qu'il y a une roue qui frotte. J'ai beaucoup de peine à avancer.

MONSIEUR. — Parce que tu n'as pas de courage. Pédale !

MADAME. — Tu es étonnant ! Je ne peux pas pédaler davantage.

MONSIEUR. — La bonne blague ! Tu ne marches pas !

— SI TU ÉTAIS GENTIL, TU LOUERAIS DES BÉCANES...

Madame. — Parce que ma roue frotte.
Monsieur. — Encore ! Tu es têtue !
Madame. — Pas tant que toi !

Monsieur. — Tu fais exprès de ralentir.

Madame. — Je ne fais pas exprès. Aide-moi un peu !

Monsieur. — Tu veux que je te pousse? Ah ! non ! J'ai bien assez de pédaler pour moi !

Madame. — Tu n'es pas gentil. Tu m'avais poussée, l'autre fois.

Monsieur. — Quand donc?

Madame. — Mais l'année dernière, parbleu, lorsque nous sommes allés à Versailles.

Monsieur. — Moi, je t'ai poussée, l'année dernière?

Madame. — Oui ! Tu m'as poussée jusqu'à l'Étoile et puis aussi en grimpant la côte de Suresnes, enfin, toutes les fois que la route montait.

Monsieur. — Ce n'est pas vrai !

Madame. — Tu ne t'ensouviens même plus ! Faut-il, tout de même, que tu aies changé depuis !

Monsieur. — Bon, voilà que j'ai changé, maintenant. Dis, tout de suite, que je ne t'aime plus !

Madame. — Non, tu ne m'aimes plus comme l'année dernière, après notre mariage.

Monsieur, *exaspéré.* — Ah ! les femmes !

Madame, *non moins exaspérée.* — Ah ! les hommes ! *(Après un silence.)* Alors, c'est bien dit, tu refuses de me pousser?

Monsieur. — Zut !

Madame. — A ton aise ! Seulement, je vais être de mauvaise humeur toute la journée, je le sens !

Devenus, l'un et l'autre, muets comme des carpes, ils pédalent sans même se regarder. Ils traversent ainsi Paris et le

bois de Boulogne. A peine ont-ils passé le pont de Suresnes que Madame met pied à terre.

MONSIEUR. — Pourquoi?

MADAME. — Parce que je suis fatiguée.



— CINQ FRANCS POUR UN TEL DÉJEUNER !

MONSIEUR, *rogue.* — Que fais-tu?

MADAME. — Je m'arrête, parbleu ! Tu le vois !

MONSIEUR, *s'arrêtant à son tour.* — Déjà ! Nous ne sommes pas encore arrivés à Versailles !

MADAME. — Je le sais ! Et c'est pour ça que je veux me reposer.

MONSIEUR. — Eh bien ! repose-toi vite et repartons !

MADAME. — Si tu crois que je vais rester debout ! Voilà un café : je m'asseois !

MONSIEUR. — En voilà encore des idées ! Nous allons être obligés de prendre des consommations. Tu trouves peut-être que ça ne nous coûte pas assez cher, la location de ces deux machines?

MADAME. — Tu m'avais payé un bock ici, l'autre fois !

MONSIEUR. — Quelle autre fois?

MADAME. — L'année dernière, quand nous sommes...

MONSIEUR. — Tu rêves ! Nous avons été sans nous arrêter, jusqu'à Versailles.

MADAME. — Ce n'est pas vrai ! Je me rappelle même que tu as pris, toi, une grenadine au kirsch.

MONSIEUR. — Moi, j'ai pris une grenadine...

MADAME. — Oui, au kirsch... Et comme j'ai soif, je m'asseois.

MONSIEUR, *qui a de vagues remords.* — Je cède... mais c'est pour te faire plaisir.

MADAME, *au garçon.* — Un bock ! *(A son mari.)* Et toi? Une grenadine au kirsch?...

MONSIEUR. — Ah ! non ! ça coûte trop cher ! (*Au garçon.*) Un bock aussi pour moi.

MADAME. — Ce que tu es pingre aujourd'hui !...

MONSIEUR. — Ne m'agace pas ! Moi aussi, je suis de mauvaise humeur !

Dix minutes après, Madame reposée et la bière avalée, ils repartent. Mais, de plus en plus furieux l'un contre l'autre, ils ne desserrent pas les dents jusqu'à Versailles. Là, non sans peine, ils retrouvent le petit restaurant où ils avaient déjà mangé et s'y installent.

MONSIEUR, *après avoir goûté le petit vin blanc dont il gardait si bon souvenir.* — Quelle horreur !

MADAME, *après avoir goûté, elle aussi.* — C'est du vinaigre !

MONSIEUR. — On se moque de nous !

MADAME. — Ce n'est pas le même que l'année dernière !

MONSIEUR. — C'était bien la peine de revenir ici !

MADAME. — Il n'y avait qu'à ne pas y revenir.

MONSIEUR. — C'est toi qui l'as voulu.

MADAME. — Moi? Je m'en moquais pas mal de ton restaurant et de ton vin blanc.

MONSIEUR. — Tu t'en moquais? Dis que tu m'y as forcé.

MADAME. — Moi, je t'ai forcé ! Quel toupet !

MONSIEUR. — Quel toupet toi-même ! Tu ne te rappelles seulement plus tes propres paroles?

MADAME. — Dis tout de suite que je suis folle !

MONSIEUR. — C'est toi qui me rends fou avec tes caprices.

MADAME. — Mes caprices ! Est-ce qu'on peut avoir des caprices avec un homme comme toi?

MONSIEUR. — Je suis peut-être un tyran?

MADAME. — Laisse-moi tranquille ! Tu me coupes l'appétit avec tes scènes ! *(Repoussant son assiette.)* Tiens ! je ne peux plus manger ! Allons-nous-en !

MONSIEUR. — C'est ça ! Allons-nous-en ! *(Au garçon.)* L'addition !

MADAME, *se levant, agacée.* — Vite ! Dépêche-toi !

MONSIEUR, *après avoir payé.* — J'en étais certain d'avance : quatre francs soixante pour un déjeuner de rien du tout... et du sale vin ! Ça ne nous avait pas coûté plus de trois francs l'année dernière !

MADAME. — Cinq francs, tu veux dire ! C'est à ton tour de ne plus te rappeler !

MONSIEUR. — Fiche-moi la paix ! J'en ai assez : retournons à Paris !

Ils enfourchent leur bicyclette et s'en reviennent, aussi muets qu'à l'aller. A moitié chemin, à un tournant ombragé d'arbres, Madame s'arrête.

MONSIEUR. — Ce n'est pas la peine : il n'y a pas de café !

MADAME. — Je ne m'arrête pas pour boire : je m'arrête pour me reposer.

MONSIEUR. — Tu y tiens?

MADAME. — Je n'en puis plus ! Le soleil tape !

MADAME. — Ça se voyait... mais tu n'en as rien dit.

MONSIEUR. — Je n'ai pas dit qu'il ferait chaud?

MADAME. — Non !



— VOYONS, TU ES FOLLE.

MONSIEUR, *mettant pied à terre.* — Tu as l'air de trouver ça étonnant. Ça se voyait, dès ce matin, qu'il ferait chaud.

MONSIEUR. — Si !

MADAME. — Mettons encore une fois que tu as raison ! Mais si cela te fait plaisir de rôtir au soleil, ne te gêne pas ! Moi, je

m'étends, là, dans le fossé. On est à l'ombre et il y a de l'herbe... c'est bon !

Elle fait ce qu'elle dit. Au bout de quelques instants, la fraîcheur la calme, l'attendrit. Des souvenirs lui viennent. Elle interpelle son mari, doucement.

MADAME. — Charles ! Ne reste pas sur la route ! Viens te reposer à côté de moi.

MONSIEUR. — Je ne suis pas fatigué.

MADAME, *de plus en plus tendre.* — Viens t'asseoir ici ! Tu me ferais plaisir.

MONSIEUR, *touché, mais sans en avoir l'air.* — Encore un caprice !

MADAME, *passant son bras autour du cou de son mari.* — Mon petit Charles, tu ne te rappelles pas?

MONSIEUR. — Quoi donc?

MADAME. — Quand nous sommes tombés dans le fossé, l'année dernière?

MONSIEUR. — Eh bien !

MADAME. — C'était ici même !... Ça ne te fait rien de penser à ça?

MONSIEUR. — Non.

MADAME. — Méchant !... Tu ne te souviens pas que tu m'as embrassée?

MONSIEUR, *prenant l'air détaché.* — Ah ! Tu crois?

MADAME. — J'en suis certaine... Embrasse-moi, comme l'année dernière !

MONSIEUR. — Voyons, tu es folle !

MADAME. — Pourquoi?

MONSIEUR. — Et tous les automobilistes qui passent ! On nous verrait !

MADAME. — Et après?

MONSIEUR, *se levant.* — Te figures-tu, par hasard, que j'ai loué des bicyclettes pour venir nous embrasser sur la route de Paris à Versailles? Nous avons bien le temps chez nous !

MADAME, *se levant aussi, dépitée.* — Tu ne m'aurais pas répondu ainsi, l'année dernière !

Une dernière fois ils remontent en selle et, boudant toujours, rentrent à Paris. Après avoir payé, en soupirant, la location des machines, ils réintègrent leur domicile. Fourbus et grogrons, ils s'écroulent, face à face, dans leur fauteuil. Après un silence :

MONSIEUR. — Ah ! on m'y reprendra à monter à bicyclette !

MADAME. — Quelle sale invention !

MONSIEUR. — C'est assommant !

MADAME. — C'est éreintant !

MONSIEUR. — Et ça coûte joliment cher... avec les faux frais !

MADAME, *après un nouveau silence.* — Et nous qui nous étions promis tant de plaisir...

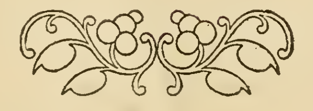
MONSIEUR. — De nous donner de l'air, de profiter du beau temps et de notre dimanche...

MADAME. — De recommencer notre promenade de l'année dernière, au moment de notre lune de miel !...

MONSIEUR. — Nous avons pourtant refait exactement la même chose ! Comment se fait-il que nous nous soyons ainsi ennuyés?

MADAME, *avec une pointe de mélancolie.* — Peut-être est-ce précisément parce que nous sommes mariés depuis un an?

MONSIEUR. — Peut-être !



III

EN WAGON

Petite Ceinture



— PARDON, MESSIEURS ET DAMES !

A peine le train de Ceinture s'est-il arrêté en gare de la Porte-Maillot, que la foule se précipite dans les compartiments. Comme le conducteur siffle, chacun s'empile au petit bonheur.

Dans un wagon de 2e classe, par hasard, deux places restent libres. Les voyageurs, heureux de cette aubaine, se regardent avec un air satisfait. Un monsieur, qui tient un chien en laisse, ravi de n'être pas trop serré, fait monter cet intéressant quadrupède sur la banquette, à côté de lui.

Le chien — un caniche aux pattes crottées, — avant de se coucher, se livre à un mouvement rotatif sur lui-même qui a pour conséquence de moucheter les coussins d'étoiles noires et boueuses.

Mais au moment où le train s'ébranle, un employé ouvre la portière et précipite à l'intérieur du compartiment, d'abord une jeune fille blonde, rose et bien portante, puis une grosse dame, grosse, très grosse, qui peine, souffle et geint. L'employé, en refermant vivement la portière, projette la grosse dame sur les genoux des voyageurs.

LA DAME. — Pardon, messieurs et dames. Excusez ! je cherche une place.

LE MONSIEUR AU CANICHE, *mettant à terre l'animal.* — Pauvre Kiki, on te dérange.

LA DAME, *regardant d'un air outragé la place laissée libre.* — Il faut vraiment être dégoûtant pour salir ainsi les coussins.

LE MONSIEUR, *très aimable.* — C'est à moi, madame, que vous faites l'honneur de parler ?

LA DAME, *étalant son mouchoir sur la banquette et s'asseyant dessus.* — Il est probable, puisque vous êtes le seul à me répondre.

LE MONSIEUR. — Je vous ferai tout d'abord remarquer que ce n'est pas moi qui ai sali cette place, mais mon chien.

LA DAME. — C'est la même chose.

LE MONSIEUR. — Alors, vous me comparez à un chien ? Décidément, vous n'êtes pas aimable.

LA DAME. — Monsieur, je ne permettrai pas que...

LA JEUNE FILLE. — Maman, ne réponds pas !

LA DAME. — Laisse-moi tranquille ! Je sais ce que j'ai à faire.

LE MONSIEUR. — Quelle chance vous avez !

LA DAME. — Monsieur, je n'ai pas l'habitude de m'entretenir avec les « gens » que je ne connais pas...

LE MONSIEUR. — Heureusement pour eux !

LA DAME. — Il est vrai que, jusqu'à ce jour, je n'ai jamais rencontré que des personnes bien élevées.

LE MONSIEUR. — C'est que leur éducation ne vous avait pas été confiée.

LA DAME. — Tandis que vous...

LA JEUNE FILLE. — Maman, je t'en prie !...

LA DAME. — Tais-toi !... Tandis que vous, monsieur, vous me paraissez avoir été quelque peu négligé dans votre enfance.

LE MONSIEUR. — Sans doute, mes parents auraient dû me confier à vos soins ?

LA DAME. — Ils n'auraient pas mal fait !

LE MONSIEUR. — Vous êtes d'un âge, assurément, qui permet cette supposition.

LA DAME. — Mon âge ne vous regarde pas.

LE MONSIEUR. — Peut-être ! Mais, moi, je le regarde, et je le trouve fort avancé !

LA DAME. — C'est trop fort ! Vous allez insulter mes cheveux blancs, maintenant ?

LE MONSIEUR. — Je m'en garderai bien ! Vous n'en avez pas...

LA DAME. — Des compliments de cette sorte, vous pouvez les garder pour vous.

LE MONSIEUR. — Vous n'en avez pas... parce qu'ils sont teints.

LA DAME. — Misérable !

LA JEUNE FILLE. — Maman, ne réponds pas !

LA DAME. — Tu as raison ! Avec des individus de cette espèce, il vaut mieux se taire.

LE MONSIEUR. — Quel malheur pour ceux qui vous écoutent !

LA DAME. — Tout ce que vous pourrez dire désormais me laissera froide...

LE MONSIEUR. — Quelle chance! Par cette température!...

LA DAME. — Je n'y répondrai que par le silence, et le sourire sur les lèvres!

LE MONSIEUR. — Oh! ce sourire! ce sourire sur vos lèvres! faites-le voir, je vous en prie!

LA DAME. — Je ne...

LA JEUNE FILLE. — Maman!

LA DAME. — Oui! je ne répondrai pas!

Le train s'arrête. Un employé passe, hurlant : « Courcelles! » Deux ou trois voyageurs descendent. Le train repart.

LA DAME, *à sa fille.* — Tu ne pourrais pas te pousser un peu? Il y a une place libre à côté de toi.

LA JEUNE FILLE, *s'exécutant avec précaution.* — Si, maman!

LA DAME. — Tu ne pourrais pas te pousser encore.

LA JEUNE FILLE. — Mais, maman, il n'y a plus de place!

LE MONSIEUR. — Ce n'est pas étonnant, madame votre mère a besoin de deux places, à elle seule, pour être à l'aise.

LA DAME. — Vous savez bien que je ne répondrai pas. Alors...

LE MONSIEUR. — C'est bien pour cela que je vous parle... Ça doit vous coûter cher, les voyages?... Vous devez payer des excédents de bagage?...

Un long silence. Le monsieur se plonge dans un journal. La jeune fille regarde, par la portière, le beau paysage qui se déroule sous ses yeux : murs de pierre, disques, réclames : chocolat Machin, pneus Tartempion, moutarde Diafoirus. La dame, roulant des yeux féroces, s'éponge, souffle et respire bruyamment. Mais un calme et un silence pareils ne peuvent pas se prolonger.



— VOTRE MÈRE A BESOIN DE DEUX PLACES...

En effet, le caniche, quelque peu oublié depuis l'incident du départ, commence à circuler doucement à travers le wagon. Avec une satisfaction marquée, il s'arrête devant la dame, renifle la robe et essuie sa poussière après elle. La dame, craignant quelque malheur plus irréparable encore, ne peut plus y tenir. Elle s'efforce, d'abord, de le chasser en remuant les pieds, puis devant

l'inutilité de ses efforts, interpelle le monsieur.

LA DAME. — Monsieur, vous allez me faire le plaisr de tenir votre sale chien ou, sinon, je dépose une plainte contre vous.

LE MONSIEUR. — ...

LA DAME. — Vous entendez, monsieur? Une plainte ! et cela ne sera pas long !

LE MONSIEUR. — ...

LA DAME. — Vous pourriez me faire l'honneur de m'écouter, lorsque je vous parle.

LE MONSIEUR, *levant son nez de dessus son journal.* — Je vous écoute, madame, mais je ne vous répondrai pas !

LA DAME. — Ah ! vous ne me répondrez pas?

LE MONSIEUR, — Non, madame, avec les personnes de votre espèce, « il vaut mieux se taire ! »

LA DAME. — Mais...

LE MONSIEUR. — Tout ce que vous pourrez dire désormais me laissera froid.

LA DAME. — Mais...

LE MONSIEUR. — Je n'y répondrai que par le silence et le sourire sur les lèvres !

LA DAME. — Enfin...

LE MONSIEUR. — Et je vous assure que mon sourire, sur mes lèvres à moi, vaut bien le vôtre !

A ce moment nouvel arrêt du train. « Batignolles! » Des voyageurs descendent. Seuls, restent en présence la dame, la jeune fille et le monsieur. A peine le train reparti, la dame se lève et va s'asseoir dans le coin opposé à celui du monsieur. Sa fille s'asseoit en face.

LE MONSIEUR. — Vous me fuyez, madame?

LA DAME. — Oui, monsieur, je ne veux avoir aucun contact avec vous.

LE MONSIEUR. — Ma parole, vous vous sauvez avec la mine que prennent les belles-mères pour fuir un gendre.

LA DAME. — Les belles-mères... vous ne savez pas ce que c'est !...

LE MONSIEUR. — Hélas ! madame, j'ai ce regret !

LA DAME. — Moi également, du reste ...

LE MONSIEUR. — Comment ! Vou n'avez pas de gendre? Si on me l'avai demandé, je l'aurais cependant juré !

LA DAME. — Non, monsieur, je n'ai pa de gendre... mais j'espère en avoir u bientôt !

LA JEUNE FILLE. — Maman, je t'e prie, ne t'attendris pas !

LA DAME, *presque larmoyante.* — Oui monsieur, je trouverai pour ma chèr petite Suzanne un mari comme il faut bien élevé — oh ! surtout bien élevé ! — riche, séduisant, aimable, qui l'aimer beaucoup, beaucoup, et qui m'aimer aussi — n'est-ce pas, Suzanne? — qui ser aux petits soins pour moi, qui se montrer comme un fils...

LE MONSIEUR. — Ah ! quel bonheu d'avoir un gendre !

LA DAME, *tout à fait en larmes.* — Comme je serai heureuse, ce jour-là !

LE MONSIEUR. — Ne vous désolez pas ma chère dame, cela viendra !

LA DAME. — Pensez donc ! je lui donn cent mille francs, à ma Suzanne, cent mill francs provenant de mon défunt mari, et après moi, elle en aura autant !... Ce ser un beau parti !

LE MONSIEUR. — Pour sûr !

LA DAME. — Un splendide parti !

LE MONSIEUR. — Quelle chance il aura le gaillard qui vous agréera !

LA DAME. — Vous ne connaissez pas u jeune homme, par hasard, qui serait dis posé à se marier dans ces conditions?

LA JEUNE FILLE. — Voyons, maman demander cela à monsieur que tu ne con nais pas, que, tout à l'heure, tu traitai de... y penses-tu?

LA DAME. — Laisse-moi tranquille : j sais ce que j'ai à faire ! Quand on a un fille à marier, on est capable de tous le sacrifices !

LE MONSIEUR. — Alors, vous voudrie savoir...

LA DAME. — Oui, si, des fois, dans vo relations...

LE MONSIEUR. — Certainement, madame, j'ai ce qu'il faut : Pierre Léonar vingt-neuf ans, vacciné, toutes ses dents orphelin, six mille livres de rente, un

belle position au ministère du Travail, ne fait rien, bel avenir, aura les palmes académiques l'année prochaine...

nieux. — J'ai l'insigne honneur, madame, de vous demander la main de mademoiselle votre fille !



— J'ai l'honneur de vous demander sa main...

La dame. — Vous le connaissez beaucoup, ce monsieur?

Le monsieur. — Beaucoup... c'est moi !

La dame. — Vous ! ...vous voulez...?

Le monsieur, *se levant et très cérémo-*

La dame, *pleurant.* — Est-ce possible, mon Dieu ! est-ce possible !

La jeune fille, *pleurant aussi.* — Maman ! maman !

Le chien. — Ouah ! ouah !

UN EMPLOYÉ. — Gare Saint-Lazare ! Tout le monde descend !

LE MONSIEUR. — Madame, nous voici arrivés ! Je voudrais savoir à quoi m'en tenir. Dois-je me perdre, suivi de mon chien, dans la foule anonyme, emportant comme seuls souvenirs de vous les épithètes diverses dont vous nous avez gratifiés, Kiki et moi? Ou dois-je, en respectueux futur gendre, vous offrir mon bras?

LA DAME. — Je ne sais plus ! Suzanne, réponds !

LA JEUNE FILLE. — Monsieur... je ne demande en effet qu'à faire plus amplement connaissance.

LE MONSIEUR. — Alors, madame, voici mon bras !... Mais, une minute ! Nous pourrions peut-être reprendre le train pour la porte Maillot.

LA JEUNE FILLE. — Pourquoi faire?

LE MONSIEUR. Mais pour avoir le loisir d'affermir les bases de cette union projetée.

LA DAME. — Oh ! ce n'est pas la peine, monsieur ! Nous causerons de cela en omnibus.

Ils descendent tous du compartiment. Le caniche, plus excité que jamais, s'accroche à la robe de la dame et tire dessus.

LA DAME, *se retournant.* — Ah ! le joli petit chien ! le gentil petit chien ! Viens ici, mon chéri ! mon amour ! mon trésor !

LE MONSIEUR. — N'est-ce pas qu'il est adorable?

LA DAME. — Comme vous avez de la chance d'avoir un chien comme cela !

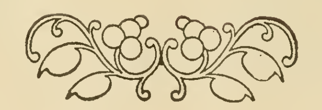
LE MONSIEUR. — Évidemment ! C'est à lui que je devrai peut-être mon mariage.

LA JEUNE FILLE. — Brave Kiki !

LE MONSIEUR. — Mariage qui, s'il se fait, ne m'aura coûté que six sous !

LA DAME. — Six sous?

LE MONSIEUR. — Mais oui ! le prix d'un billet de 2e classe Porte-Maillot-Gare Saint-Lazare.



IV

EN WAGON

Grandes Lignes



— IL FAUT QUE JE DORME AUSSI !

Monsieur et Madame viennent de se marier, à Paris, au milieu de l'affluence la plus sympathique. L'église regorgeait de fleurs et de lumières. Les deux familles, au

complet, avaient arboré leurs plus beaux atours. Les amis étaient accourus en foule. La chaleur avait été étouffante. Une vieille tante de la mariée s'était évanouie. Bref, le plus grand succès pour cette fête dite intime.

Le père de Monsieur est dans le commerce; celui de Madame également. Ils ne sauraient concevoir un mariage sans voyage de noces en Italie. C'est la tradition. Les deux jeunes époux ont dû s'y soumettre et, dès le soir même, ils ont pris place dans le coupé-lit qui leur a été réservé.

Enfin seuls, selon la formule, ils se reposent de leurs émotions et de leurs fatigues.

Monsieur, *pour dire quelque chose.* — Le train va vite.

Madame. — En effet, c'est un rapide.

Monsieur. — C'est très commode, les rapides.

Madame. — Oui, on arrive plus vite.

Monsieur. — C'est vrai, on arrive plus vite. Je n'y avais pensé. *(Avec un soupir.)* Je suis heureux !

Madame. — Moi aussi... A propos, avez-vous pensé à mettre dans mon sac de voyage les sels anglais et le vaporisateur?

Monsieur. — J'y ai pensé.

Madame. — Merci !

Monsieur, *tendrement.* — Vous n'avez pas sommeil, ma chérie?

Madame. — Pourquoi voulez-vous que j'aie sommeil? Il n'est pas tard, neuf heures à peine.

Monsieur. — Certainement ! Mais après toutes les fatigues de cette journée...

Madame. — Oh ! vous savez, je fais déjà de l'auto, de la bicyclette, du tennis et du golf. Je suis entraînée aux sports.

Monsieur. — Evidemment ! Les jeunes filles sont mieux élevées de nos jours... *(Après un nouveau soupir.)* Donnez-moi votre main que je la couvre de baisers !

Madame. — C'est qu'il faudrait retirer mes gants...

Monsieur. — Eh bien?

Madame. — Est-ce très utile que vous couvriez ma main de baisers, comme vous dites?

Monsieur. — Comment ! Mais cela se fait toujours : c'est l'habitude. Là ! Appuyez-vous sur mon épaule, reposez-vous !

Madame. — Vous n'avez pas oublié mon appareil photographique?

Monsieur. — Non, non ! Reposez-vous ! (*Cherchant à être lyrique.*) Voyez, mon amie, nous sommes l'un près de l'autre, seuls, tendres, émus et silencieux comme de... comme de jeunes mariés. Le train file dans la nuit. Il nous emporte loin de Paris, loin de notre passé, loin de nos soucis anciens. Nous entrons dans une existence nouvelle. Nous sommes des gens heureux, très heureux...

Madame, *légèrement agacée.* — Des gens mariés, en un mot !

Monsieur. — Oui, des gens mariés. Et j'en suis ravi, ma chérie, tout à fait ravi... Voilà !

Madame. — Moi aussi ! *(Après un long silence.)* Voilà !

(La trépidation du train résonne seule dans le silence. Les deux jeunes gens se regardent d'un air qu'ils s'efforcent de rendre très tendre. Au fond, ils ne savent que se dire et cela les ennuie.)

Monsieur, *essayant la note poétique.* — Comme nous allons savourer des joies nouvelles !

Madame. — Oui, oui !

Monsieur, *soignant ses phrases.* — Couple amoureux et vagabond, nous allons goûter la suprême ivresse d'être l'un à l'autre dans le décor d'une merveilleuse nature. Nous allons cacher jalousement notre bonheur parmi les palmiers, les mimosas et les citronniers en fleurs. Nous allons voyager au gré de notre fantaisie, à l'aventure...

Madame, *inquiète.* — Longtemps?

Monsieur. — Quinze jours environ. Pour les voyages de noce, c'est l'habitude. Et il faut que je revienne à temps pour mes affaires.

Madame. — Ce sera très fatigant !

Monsieur. — Mais non, notre amour nous donnera des ailes.

Madame. — Ça ne se porte plus, les ailes.

Monsieur. — Nous visiterons l'Italie depuis Gênes jusqu'à Naples.

temps et du soleil, nous communierons avec la nature.

Madame. — Quelle riche nature il nous faudra !



— NOUS REPARTONS CE SOIR POUR ROME !

Madame. — Nous en prendrons, des trains, des bateaux !

Monsieur. — Dans l'apothéose du prin-

Monsieur. — Et quand nous serons de retour à Paris, nous rapporterons pour toute notre existence une moisson de sou-

venirs impérissables et délicieux. On ne fait pas tous les jours un voyage de noces.

MADAME, *entre ses dents.* — Heureusement !

(Un long silence. Tout à coup Madame regarde son mari. Le sommeil l'a saisi brusquement : il dort, la bouche ouverte, les mains croisées sur le ventre. Furieuse, Madame s'installe en face de lui, dans un coin.)

MADAME. — Voilà ! Il faut que je dorme aussi. Ça doit être l'habitude. Ah ! la terrible, l'épouvantable habitude !

Après des pérégrinations diverses, Monsieur et Madame ont échoué à Gênes. L'hôtel qu'on leur avait indiqué était comble. Il leur a fallu en trouver un au hasard. Ils sont mal logés. Monsieur est furieux, Madame est furieuse. Ils se regardent en grinçant des dents comme s'ils s'accusaient réciproquement de leur détresse.

Neuf heures du matin. Ils viennent de se lever. Dans leur chambre.

MONSIEUR. — Sapristi de sapristi !

MADAME. — Pourquoi jurez-vous ainsi ?

MONSIEUR. — J'ai oublié à Paris mon pyjama. Me voici obligé de mettre un faux-col dès le matin.

MADAME. — Si cela peut vous consoler, j'ai oublié, pour ma part, bien des objets de toilette, ainsi mon fer à friser.

MONSIEUR, *aigre-doux.* — Cela n'a pas tant d'importance que mon rasoir, car je l'ai oublié aussi, mon rasoir.

MADAME. — La belle affaire ! Vous irez chez le perruquier.

MONSIEUR. — Qui ne me comprendra pas et me coupera les cheveux. Car, ne l'oubliez pas, nous sommes en Italie et, en Italie, les perruquiers sont des Italiens.

MADAME. — Eh bien ! achetez un rasoir !

MONSIEUR. — Chez un coutelier, n'est-ce pas ? Pour qu'il me donne une paire de ciseaux. Les couteliers aussi sont Italiens... en Italie.

MADAME. — Tant pis ! ne vous rasez pas !

MONSIEUR. — Et tout à l'heure, vous m'accuserez d'être un monstre. Ah ! la sale ville !

MADAME. — Que voulez-vous, nous sommes à Gênes, et à Gênes il n'y a pas de plaisir !

MONSIEUR. — Plaisantez ! N'empêche que je suis furieux !

MADAME. — Voilà les avantages des voyages de noces en Italie.

MONSIEUR. — Sans compter que nous n'avons pas fini.

MADAME. — Pourquoi donc ?

MONSIEUR. — Parce que nous repartons ce soir pour Rome.

MADAME. — Est-il bien nécessaire que nous allions à Rome ?

MONSIEUR. — Dame ! pour remplir notre programme, voir toute l'Italie dans le temps voulu !

MADAME. — Et que nous arriverait-il si nous rentrions à Paris sans avoir tout vu ?

MONSIEUR. — Mon père serait furieux.

MADAME. — Le mien aussi. Mais je m'en moque.

MONSIEUR. — Enfin, c'est l'habitude de...

MADAME, *s'emportant.* — L'habitude, l'habitude ! Je commence à en avoir assez de votre habitude. Sous prétexte que la tradition oblige les jeunes mariés à fuir le nid douillet où ils seraient si bien, pour courir les routes, les trains et les bateaux, il nous faudrait imiter tous nos devanciers et faire les moutons de Panurge ? Par respect pour je ne sais quelle vague coutume, nous allons nous fatiguer affreusement, passer comme des bolides à travers des quantités de paysages dont nous ne nous souviendrons jamais, coucher dans des lits détestables, manger des cuisines abominables, nous faire rouler par les hôteliers, les cochers, les interprètes, les guides et tout le monde en un mot. Et vous trouvez naturel que nous avalions ces embêtements avec un sourire figé sur nos lèvres ? Ah ! non !

MONSIEUR. — Voyons, ma chérie, ne

vous emballez pas ! Ce qui vous met si fort en colère, c'est sans doute l'oubli de votre fer à friser.

MADAME, *de plus en plus montée.* — C'est cela et c'est tout le reste. Et puis, je vous le dis carrément : j'en ai assez !

MONSIEUR. — Que voulez-vous faire?

MADAME. — Je veux m'en aller.

MONSIEUR. — C'est précisément ce que je vous propose. Quand nous serons à Rome...

MADAME. — A Rome? Allez-y si vous voulez, mais je ne vous suis pas !

MONSIEUR. — Vous n'avez pourtant pas l'intention de me faire continuer le voyage tout seul.

MADAME. — Pourquoi pas? Rien ne vous en empêche. Si le voyage dans de telles conditions vous plaît, ne vous gênez pas ! Allez voir Rome, allez voir Naples, allez voir le Vésuve, le Stromboli, le... Popocatepelt.

MONSIEUR, *doucement.* — Ce n'est pas en Italie, le Popocatepelt, c'est au Mexique.

MADAME. — Eh bien, allez jusqu'au Mexique, si le cœur vous en dit, mais laissez-moi tranquille.

(Elle tire son mouchoir et étanche des larmes qui ne veulent pas venir.)

MONSIEUR, *touché.* — Ma petite chérie, ne pleurez pas ! Moi aussi, je commence à me demander ce que nous avons à gagner à ce voyage.



— EN ROUTE POUR PARIS !

MADAME. — Il est temps !

MONSIEUR. — Pour quelques broutilles nous voilà fâchés l'un contre l'autre. Je jure et vous boudez. Je grogne et vous m'envoyez promener... sans vous. Et pourtant, nous nous aimons, n'est-ce pas? nous devrions être heureux. Les premiers jours de mariage, on dit que c'est le paradis sur la terre. Nous le cherchons en vain. Tout cela à cause des hôtels qui sont mauvais, des objets qui nous font défaut et des Italiens qui ne savent pas parler français !

MADAME. — Si j'avais su cela plus tôt !

MONSIEUR. — Qu'auriez-vous fait?

MADAME. — Je ne serais pas partie.

MONSIEUR. — Il n'est jamais trop tard pour réparer ses bêtises.

MADAME. — Vous voulez?...

MONSIEUR. — Retourner à Paris? Certes ! j'y tiens beaucoup maintenant.

MADAME. — Tout de suite?

MONSIEUR. — Tout de suite !

MADAME, *sautant au cou de Monsieur.* — Tiens, je t'adore !

MONSIEUR. — Pour une fois, il ne faut pas grand'chose pour faire plaisir à une femme. Mais ne perdons pas de temps.

(Il sonne.)

MONSIEUR, *au garçon d'hôtel.* — Vite ! un indicateur et ma note.

LE GARÇON. — Si, si, signore !

MONSIEUR. — Sacrés Italiens ! Quelle idée ils ont tout de même de ne pas savoir le français !

(Monsieur et Madame se précipitent sur leurs valises et y empilent au hasard leurs affaires.)

MADAME. — C'est papa qui sera étonné de nous revoir !

MONSIEUR. — Mais il n'en saura rien. Nous nous installerons dans un hôtel du quartier de l'Europe, à Paris, et tu pourras lui écrire, si tu veux, de la rue de Rome ou de la rue de Florence. Il nous croira encore là-bas.

MADAME. — C'est une idée merveilleuse !

MONSIEUR, *modeste.* — On en a quelquefois.

MADAME. — Et plus tard, beaucoup plus tard, nous pourrons recommencer le voyage projeté, tout doucement, sans nous presser.

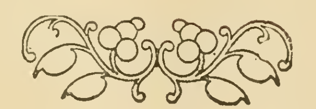
MONSIEUR. — C'est ça ! Quand nous serons de vieux mariés et que nous saurons l'italien.

MADAME. — En attendant, en route pour Paris !

MONSIEUR.— Ah ! les voyages de noces !

MADAME. — Quelle scie, mon chéri !

MONSIEUR. — Oui, mon amour, je ne me serais jamais douté qu'on n'y était pas à la noce !



V

EN ASCENSEUR



— QUE VOUS ÊTES GALANT, MON GENDRE !

Mme Le Bahut, née Bérengère de Tournoyant, arrive chez Mme Rebondy pour lui rendre visite. En l'honneur de cette circonstance, elle a mis sa belle robe de soie vert-pomme et arboré son magnifique chapeau de cérémonie, sur lequel se balance une

plume semblable à un panache de corbillard.

Au moment où elle va entrer dans l'ascenseur, le fiancé de sa fille, M. Hippolyte Trocourt, la rejoint et la salue d'un grand coup de chapeau.

M. TROCOURT. — Bonjour, chère madame! Quelle heureuse surprise de vous rencontrer aujourd'hui?

Mme LE BAHUT. — Bonjour, mon cher ami! Vous allez bien! Allons, tant mieux! Et à quoi dois-je de vous rencontrer?

M. TROCOURT. — Mais j'allais rendre visite à Mme Rebondy. N'est-ce pas son jour?

Mme LE BAHUT. — Mais si! Et j'y allais moi-même.

M. TROCOURT. — Charmante coïncidence! Et comment va Mlle Marguerite?

Mme LE BAHUT. — Mais, très bien! Elle n'a pas pu venir avec moi, car elle attendait une de ses amies. Je l'ai laissée à la maison.

M. TROCOURT. — Y sera-t-elle toute la journée?

Mme LE BAHUT. — Certainement!

M. TROCOURT. — Alors, si vous me permettez, j'irai lui faire un peu ma cour tout à l'heure.

Mme LE BAHUT. — Comment donc! Elle sera ravie... *(S'attendrissant tout à coup.)* Ah! mon gendre, que nous sommes heureux, mon mari et moi, de vous avoir connu! Vous êtes bien l'époux qu'il faut à ma fille; elle, une nature si fine, si distinguée, si délicate! Voyez-vous, nous n'aurions jamais pu nous décider à la donner à un mari vulgaire, si riche soit-il! Tandis que vous, n'est-ce pas? vous la comprendrez, vous en aurez soin comme d'une fleur rare et délicate, vous veillerez sur elle ainsi que sur un trésor.

M. TROCOURT. — Soyez assurée que personne plus que moi, n'est disposé à faire son bonheur!

Mme LE BAHUT. — Je le sais, mon ami!

M. TROCOURT. — D'ailleurs, si Mlle Marguerite est à ce point parfaite, c'est, sans aucun doute, parce qu'elle tient de M. Le Bahut et de vous.

Mme LE BAHUT, *minaudant.* — Oh! mon ami!

M. TROCOURT. — Je ne dis que la vérité... Et puis, pourquoi ne pas vous l'avouer? ce qui m'a tout d'abord attiré vers votre famille... c'est vous, madame!

Mme LE BAHUT. — Oh! mon ami!

M. TROCOURT. — Oui, c'est vous! En vous voyant si femme du monde, si femme d'esprit, si femme d'intérieur, je n'ai pu douter un instant que votre fille ne vous ressemblât. Les bons arbres ne portent que de bons fruits.

Mme LE BAHUT. — Que vous êtes galant, Hippolyte!

M. TROCOURT. — Ah! je bénis le Ciel qui me fait entrer dans une famille comme la vôtre.

Mme LE BAHUT. — Votre famille ne le cède en rien à la nôtre.

M. TROCOURT. — Vous serez pour moi, j'en suis assuré, plus qu'une belle-mère : une mère belle et délicieuse!

Mme LE BAHUT. — Et vous un gendre parfait, exquis, incomparable, quelque chose comme un fils...

M. TROCOURT. — Un frère!

Mme LE BAHUT. — Si vous le voulez!... Tenez, Hippolyte, si nous n'étions pas à la merci des regards indiscrets et malintentionnés, je vous embrasserais!

M. TROCOURT. — Mais, belle-maman, la concierge est de l'autre côté du couloir : elle ne peut nous voir ni nous entendre, et il n'y a personne dans l'escalier...

Mme LE BAHUT. — Alors, Hippolyte, venez dans mes bras!

Ils s'embrassent avec effusion. Puis M. Trocourt, d'un doigt léger, rectifie la régularité de sa raie et le pli de son pantalon, tandis que Mme Le Bahut rajuste son chapeau à panache qui, dans cet excès de tendresse, s'était un peu incliné sur le côté.

M. TROCOURT. — Si nous montions, maintenant, chez Mme Rebondy.

Mme LE BAHUT. — Parfaitement! Vous pouvez prendre l'ascenseur avec moi : il y a place pour deux... en se serrant un peu.

Ils s'installent dans la cage étroite de l'appareil, ferment la porte et tirent la corde. L'ascenseur s'enlève prestement. Arrivé à l'étage de Mme Rebondy, au lieu de s'arrêter, il pique vers le sixième.

Enfin l'appareil s'arrête... entre le sixième et le plafond. M. Trocourt tire la corde en sens contraire. L'ascenseur ne descend pas. Il presse, tour à tour, sur les divers boutons, tire à nouveau la corde : rien ne bouge.



— C'EST A DEVENIR ENRAGÉE !

Mme LE BAHUT. — Ah ! mon Dieu ! l'ascenseur qui monte toujours !

M. TROCOURT. — Ne bougez pas ! Je vais le faire redescendre

Mme LE BAHUT. — Vous ne pouvez pas faire redescendre l'appareil?

M. TROCOURT, *les bras au ciel.* — Je ne peux pas ! Je n'y comprends rien !

Mme Le Bahut. — Essayez encore !

M. Trocourt. — Merci ! Il serait capable d'aller nous écraser au plafond...

Mme Le Bahut. — Mon Dieu ! mon Dieu !

M. Trocourt. — Ou de retomber comme une masse sur le sol !

Mme Le Bahut. — Qu'allons-nous devenir ?

M. Trocourt. — Je n'en sais rien !

Mme Le Bahut, *la bouche pincée.* — Vous devriez le savoir. C'est votre affaire, à vous autres, hommes.

M. Trocourt. — Mais je ne suis pas mécanicien.

Mme Le Bahut, *furieuse.* — Cela ne me regarde pas. Moi, je veux descendre.

M. Trocourt. — Eh bien, descendez !

Mme Le Bahut. — Comment ?

M. Trocourt, *agacé.* — Comme vous voudrez.

Mme Le Bahut. — Vous êtes aimable !

M. Trocourt. — Je fais ce que je peux. Appelez !

Mme Le Bahut, *d'une voix perçante.* — Au secours ! la concierge ! Au secours !

M. Trocourt. — Vous savez bien que la concierge est de l'autre côté du couloir. Elle ne peut pas vous entendre.

Mme Le Bahut. — Au secours ! au secours !

M. Trocourt. — Vous allez vous casser la voix.

Mme Le Bahut. — Mais criez donc aussi, à votre tour ! Vous êtes là, comme une souche, à me regarder.

M. Trocourt, *sans conviction.* — Au secours !

Ils restent un moment, en silence, à écouter si quelque voix ne va pas répondre à leurs appels. Mais un calme religieux règne dans la maison.

Mme Le Bahut. — Si vous ouvriez la porte de l'ascenseur, vous pourriez peut-être sauter sur le palier et aller chercher de l'aide.

M. Trocourt, *après un essai infructueux.* — Il n'y a pas moyen. Entre deux étages, la porte ne peut pas s'ouvrir.

Mme Le Bahut. — C'est trop fort ! Je veux pourtant m'en aller.

M. Trocourt. — Il n'y faut pas songer. Nous n'avons qu'à attendre. Si quelqu'un monte l'escalier, nous l'appellerons.

Mme Le Bahut. — Et s'il ne monte personne ?

M. Trocourt. — Eh bien ! nous resterons.

Mme Le Bahut. — C'est gai ! Mme Rebondy qui m'attend.

M. Trocourt. — Elle fera comme nous : elle attendra.

Mme Le Bahut. — Alors, vous croyez que je vais rester ainsi, enfermée dans cette cage, à espérer la bonne volonté des locataires ?

M. Trocourt. — Il le faut bien.

Mme Le Bahut. — D'autant plus, que ça peut durer longtemps.

M. Trocourt. — Évidemment !

Mme Le Bahut. — Une heure, peut-être !

M. Trocourt. — Ou plus ! Qui sait ? un jour entier !

Mme Le Bahut. — Sans boire, sans manger, sans dormir, sans bouger ?

M. Trocourt. — Pourquoi pas ?

Mme Le Bahut. — C'est à devenir enragée !

M. Trocourt. — Surtout, ne me mordez pas !

Mme Le Bahut. — Insolent !

M. Trocourt. — Oh ! madame, si vous en venez à de pareils qualificatifs, je me tais. Du reste, nous n'avons qu'une chose à faire : nous arranger pour passer le temps le mieux qu'il nous sera possible. Souffrez que je m'asseye à côté de vous, sur la banquette... Vous n'avez pas faim ? J'ai justement, dans la poche de mon pardessus, un sac de bonbons que je destinais à Mme Rebondy. J'ai l'estomac creux : je les attaque.

Mme Le Bahut, *de plus en plus courroucée.* — Merci !

M. Trocourt. — Fort bien ! j'en aurai plus ! Je mange ces deux crottes de chocolat et je mets le reste de côté... pour la nuit !

Mme Le Bahut, *suffoquée.* — La nuit? Vous croyez que je vais passer la nuit ici, avec vous?

M. Trocourt. — Si l'on ne nous délivre courir ce feuilleton?... Non? Moi, je vais me plonger dans les *faits-divers.* J'y trouverai peut-être une solution à notre situation si pénible.



— MA FILLE N'EST PLUS POUR VOUS !

pas avant, il le faudra bien ! Voilà déjà le jour qui baisse. *(Tirant un journal de sa poche.)* C'est à peine si l'on y voit encore assez pour lire... Vous ne voulez pas par-

Un long silence. Mme Le Bahut, nerveuse, donne de petites tapes saccadées sur sa robe de soie. A chaque minute, elle se lève pour regarder, à travers les glaces, si

personne n'apparaît dans l'escalier. Un quart d'heure se passe. M. Trocourt lit toujours son journal.

M. TROCOURT. — Tiens, voici une chose diablement intéressante. C'est intitulé : *Un nouveau radeau de la Méduse.* Cela semble écrit pour nous. Je lis : « Hier soir, à dix milles au large de Brest, la barque de pêche *Jean-Pierre* a découvert, dans la brume, un canot qui semblait abandonné. S'en étant approché, le patron de la barque découvrit, à fond de cale, un homme pâle, défait, exsangue, mais qui respirait encore. On parvint à le ramener à la vie, et il fit aussitôt le récit de son effroyable odyssée. Parti de New-York sur un grand voilier, celui-ci s'était perdu corps et biens; seul avec un de ses camarades, matelot comme lui, l'homme était parvenu à mettre un canot à la mer et à échapper au désastre. Pendant douze jours, ils avaient erré au gré des flots, mangeant le cuir de leurs bottes pétri dans l'eau de mer, et buvant leur... » Je passe.

Mme LE BAHUT. — C'est stupide, ce que vous me lisez là ! Je ne vois pas le rapport qu'il y a entre notre situation et celle de ces marins.

M. TROCOURT. — Patientez : j'arrive au fait. « Enfin, leurs étranges provisions étant épuisées et sentant venir la mort, les deux naufragés étaient près de défaillir quand l'un d'eux, dans un dernier sursaut d'énergie, se précipita sur son camarade, un couteau en main et de l'écume aux lèvres : il était fou. Une lutte horrible s'engagea. Presque mourants l'un et l'autre, ils ne pensaient cependant qu'à l'assassinat. Enfin, le fou, frappé au cœur, tomba... »

Mme LE BAHUT. — Je vous en prie, taisez-vous ! Vous me donnez la chair de poule.

M. TROCOURT. — Je ne vous ai pas lu le plus beau : « ... Et c'est en buvant le sang de sa victime que le vainqueur parvint à se soutenir plusieurs jours, jusqu'au moment où la barque de pêche rencontra ce nouveau *Radeau de la Méduse.* On découvrit le cadavre caché dans le canot, sous une toile... » Comprenez-vous maintenant, madame Le Bahut, en quoi nous ressemblons à ces malheureux naufragés?

Mme LE BAHUT. — Ne vous moquez pas !

M. TROCOURT. — Je suis sérieux, madame, car notre situation est grave. Lorsque, avec mon sac de chocolat, nos seules provisions seront épuisées, comment vivrons-nous?

Mme LE BAHUT. — Par pitié, ne me regardez pas avec ces yeux féroces !

M. TROCOURT. — Je sens déjà la faim qui me tenaille.

Mme LE BAHUT. — Ah ! mon Dieu !

M. TROCOURT. — J'avais justement pris du quinquina ce matin.

Mme LE BAHUT. — Vous n'allez pas me manger, au moins?

M. TROCOURT. — On ne sait pas ce qui peut arriver.

Mme LE BAHUT, *tout à fait affolée.* — A l'assassin ! à l'assassin !

Dans son épouvante, Mme Le Bahut se lève en sursaut et, se précipitant sur la corde, tire dessus comme sur un cordon de sonnette. Immédiatement, majestueux, l'ascenseur se met à descendre. Les deux « naufragés » se regardent, ahuris. Puis M. Trocourt éclate de rire.

Mme LE BAHUT. — Vous trouvez ça drôle !

M. TROCOURT. — Évidemment. Il n'y a pas de quoi se frapper.

Mme LE BAHUT. — Ah ! vous trouvez ça drôle? Eh bien, vous allez voir !

Toujours majestueux, l'ascenseur s'est arrêté au rez-de-chaussée. Impétueuse, comme d'habitude, Mme Le Bahut sort de l'appareil et se précipite vers la rue.

M. TROCOURT, *courant derrière elle.* — Madame Le Bahut ! madame Le Bahut ! vous n'allez donc plus chez Mme Rebondy?

Mme LE BAHUT. — Remonter dans cette sale machine? Jamais de la vie !

M. TROCOURT. — Mais Mme Rebondy vous attend.

Mme Le Bahut. — Elle attendra.

M. Trocourt. — Alors, souffrez que je vous accompagne.

Mme Le Bahut, *s'arrêtant et, farouche, le poing en avant.* — Vous, vous allez me faire le plaisir de me laisser tranquille et de déguerpir au plus vite.

M. Trocourt. Mais Mlle Marguerite...

Mme Le Bahut. — Ma fille n'est plus pour vous vous entendez ! Si jamais vous mettez les pieds chez nous, je vous fais flanquer à la porte.

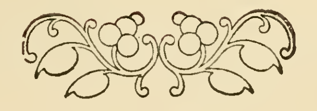
M. Trocourt. — Belle-maman !

Mme Le Bahut. — Je ne suis plus votre belle-mère ! Vous n'êtes plus mon gendre !

M. Trocourt. — De grâce !

Mme Le Bahut. — Non, monsieur, je ne vous connais plus, car ce n'est pas impunément que l'on veut me faire monter à l'échelle. Adieu !

M. Trocourt. — Mais, madame, je ne voulais que vous faire monter en ascenseur !



VI

QUI VA A LA CHASSE...



— TU METS TA CULOTTE A L'ENVERS.

Un dimanche matin, de très bonne heure, dans un petit appartement du boulevard des Batignolles. Paul et Caroline sont mariés depuis trois mois seulement. Ils s'aiment, ils s'adorent. Oui, mais Monsieur, dont trois mois de présence perpétuelle auprès de son épouse ont un peu calmé les effusions, cherche, de temps à autre, à prendre l'air en garçon. Justement, la chasse est ouverte depuis quelque temps.

CAROLINE, *couchée et à moitié endormie.* — Popaul !

PAUL, *faisant sa toilette.* — Quoi, ma Liline?

CAROLINE. — Tu te lèves déjà?

PAUL. — Il faut bien... pour ne pas manquer le train de 7 h. 45.

CAROLINE, *soudain éveillée.* — Ah ! çà ! tu es fou?

PAUL. — Pas plus que toi.

CAROLINE. — Tu veux aller à la chasse aujourd'hui?

PAUL. — Je t'ai prévenue hier que j'avais reçu une invitation du baron et que j'avais l'intention de m'y rendre. Je n'ai pas changé d'idée.

CAROLINE. — J'ai cru que c'était une plaisanterie.

PAUL. — Je ne plaisante jamais avec les choses sérieuses.

CAROLINE, *sautant hors du lit et mettant un peignoir.* — C'est trop fort ! Tu te moques de moi. Mais ça ne se passera pas comme cela.

PAUL. — Tu veux m'empêcher d'aller à la chasse?

CAROLINE. — Oui ! Je n'admets pas que tu abandonnes, une journée entière, ta pauvre petite femme.

PAUL. — Je ne t'abandonne pas, puisque je reviendrai.

CAROLINE. — Parbleu ! Tu reviendras lorsque tu seras bien fatigué, bien fourbu, incapable de dire un mot et que, moi, j'aurai bâillé indéfiniment à t'attendre.

PAUL. — Personne ne t'oblige à bâiller. D'ailleurs je chassais bien quand j'étais garçon !

CAROLINE. — Peut-être ! Mais tu ne chassais pas quand nous étions fiancés.

PAUL, *riant.* — Tiens ! La chasse n'était pas ouverte...

CAROLINE, *rageant.* — C'est ça, plaisante ! Ah ! on a raison de dire qu'avant le mariage on peut tenir deux sur la même chaise, mais qu'après on ne tient pas deux dans la même maison.

PAUL. — Caroline ! Tu vas me faire mettre en colère et me faire rater mon train !

CAROLINE. — Je l'espère bien.

PAUL. — Tu as tort ! D'abord, en m'empêchant de me rendre à l'invitation du baron, tu vas nuire à ma position.

CAROLINE. — Penses-tu?

PAUL. — Je te l'affirme. Le baron peut m'être très utile pour mes affaires. Ensuite, tu seras bien contente, ce soir, si je te rapporte un carnier plein de lièvres, de perdreaux, de lapins...

CAROLINE. — Toi, rapporter?... Laisse-moi rire ! Tu n'es seulement pas capable de faire un carton à la foire de Neuilly.

PAUL. — Tu mens ! La preuve, c'est que j'étais très bon tireur, au régiment...

CAROLINE. — Tireur au flanc, oui !

PAUL. — A la cible, Caroline, à la cible ! J'ai même gagné, une fois, vingt-quatre heures de permission, parce que j'avais mis...

CAROLINE. — Ta culotte à l'envers !

PAUL, *qui, en effet, s'est trompé en enfilant son pantalon.* — Parfaitement, je la mets à l'envers, ma culotte, et c'est de ta faute encore. Tu l'as retournée, exprès, hier soir...

CAROLINE. — Quel aplomb !

PAUL. — Pour me faire rater le train ! Mais je ne le raterai pas, dussé-je prendre une voiture, une auto, un ballon ! Je serai à la gare, Caroline, et je partirai.

CAROLINE. — Prends garde que ton fusil ne parte pas, lui !

PAUL, *s'exaltant peu à peu.* — Fais de l'esprit, mon enfant ! Tu verras tout à l'heure ! Car j'en ai assez, à la fin, d'être traité comme un petit garçon qui n'a seulement pas le droit d'aller où il veut. Je t'ai cédé jusqu'à ce jour, mais ça va changer. Je suis un homme, saperlipopette ! et je

vais te montrer que c'est à toi d'obéir... Ah ! la chasse te déplaît? Eh bien ! j'irai à la chasse aujourd'hui, rien que pour t'être désagréable !

CAROLINE. — Merci !

PAUL. — Et j'y retournerai dimanche prochain.

CAROLINE. — Si l'on t'invite.

PAUL. — Je n'ai pas besoin qu'on m'invite. Je lâcherai toutes mes affaires de Paris, je me mettrai chasseur de profession, trappeur, garde-chasse, braconnier s'il le faut, enfin je chasserai tous les jours — tu entends, Caroline? — tous les jours... et toutes les nuits au besoin ! Tu ne me verras plus jamais. Je serai sans cesse par monts et par vaux. Je ne me contenterai plus de lièvres et de perdrix, je chasserai la grosse bête...



— J'IRAI EN AFRIQUE TRAQUER LE LION...

CAROLINE. — Voilà que tu veux te faire du mal, maintenant.

PAUL. — La chasse à l'ours est ouverte

en Seine-et-Oise. J'ai lu les affiches. Je me lancerai sur ses traces.

CAROLINE. — L'ours, en Seine-et-Oise?

PAUL. — Parfaitement ! Lis les affiches ! Et si ça ne te suffit pas, j'irai en Afrique traquer le lion, la panthère, l'hippopotame. Et, maintenant, adieu !



— LE VOILA, L'HOMME !

Tout en parlant, il a achevé sa toilette. Maintenant, il est prêt, son chapeau sur la tête.

CAROLINE, *se campant devant lui.* — A mon tour de parler !

PAUL. — Fais vite, car je n'ai pas une minute à perdre.

CAROLINE. — Je serai brève. Tu connais le dicton : « Qui va à la chasse... »

PAUL. — « Perd sa place. » C'est une blague.

CAROLINE. — Ce n'en sera pas une, aujourd'hui. Au moment précis où tu franchiras le seuil de cette porte pour me quitter, j'ouvrirai la fenêtre, je me pencherai et, le premier homme qui passe, je lui fais signe de monter.

PAUL, *inquiet.* — Tu ne feras pas ça !

CAROLINE. — Tu m'en défies. Eh bien, essaye !

PAUL. — C'est ce que nous allons voir !

Furieux, il met son chapeau et sort. Caroline court à la fenêtre et fait comme elle vient de dire. Aussitôt la porte s'ouvre. Paul, qui l'a entendue, rentre.

PAUL. — Tu as osé?...

CAROLINE. — Oui, j'ai osé ! Tu ne t'en vas plus maintenant ?

PAUL. — Il est trop tard, j'ai manqué le train, je reste.

CAROLINE. — Comme il te plaira. Mais un homme va monter ici...

PAUL, *roulant des yeux féroces.* — Je m'en charge !

Il va ouvrir la porte du palier. Bientôt, quelqu'un apparaît : c'est un petit pâtissier de quinze ans.

CAROLINE, *pouffant de rire.* — Le voilà, l'homme !

PAUL, *abasourdi.* — C'est lui que tu as appelé?

CAROLINE. — Oui, je voulais qu'il commande une galette à son patron... puisque tu restes à déjeuner avec moi.

PAUL, *avec un soupir de soulagement.* — Ah ! que tu m'as fait peur !

CAROLINE. — C'est bien ce que je voulais ! *(Attirant son mari à elle.)* Popaul, tu n'iras plus à la chasse, dis?

PAUL. — Non, plus jamais ! Je te le promets ! *(Embrassant Caroline.)* Car, vois-tu, ma petite Line, je ne veux pas perdre ma place.

VII

EN YACHT



— JE VAIS ME MARIER.

A Trouville, endroit charmant pour se reposer des fatigues de l'hiver et fuir les amis de la capitale... On ne rencontre qu'eux à chaque pas.

Le baron Adhémar de Baspertuis, grosse fortune, la trentaine avec une calvitie, modèle d'élégance et respectueux des usages, s'est soumis comme tous les ans aux exigences de sa situation. On l'a vu dans tous les endroits cotés. Son nom a figuré parmi

les déplacements mondains. Même il a offert, un jour, le thé sur son yacht, le fameux yacht Va-de-bon-cœur, *que les méchantes langues appellent le bateau-lavoir de la place des Ternes, à cause de son immobilité connue.*

Un matin, sur les planches.

ADHÉMAR, *en suçant sa canne.* — Dieu, que je m'embête ! Une seule chose m'amuse : épater mes amis et je ne peux pas y parvenir. *(Apercevant un de ses camarades de chez Maxim's.)* Tiens ! ce vieux Gaston ! Comme on se rencontre !

GASTON, *secouant la main offerte.* — Trouville est grand, mais le monde est petit !

ADHÉMAR, *ayant trouvé un effet.* — Tu ne devinerais jamais à quoi je pense?

GASTON. — Dame ! ton cerveau a de telles profondeurs que je n'oserais pas m'y aventurer sans une échelle de corde.

ADHÉMAR, *détaillant chaque mot.* — Eh bien, je vais me marier.

GASTON, *vivement.* — Avec qui?

ADHÉMAR. — C'est difficile à expliquer... mais je n'en sais encore rien. J'ai envie de m'en rapporter au hasard.

GASTON, *lui tapant sur l'épaule.* — Tu es un malin !

(A ce moment précis, passe une jeune fille. Des cheveux d'or fou, un visage de gamine rieuse, une ligne onduleuse, une démarche allègre, surtout d'admirables chevilles, minces et cambrées en des bottines de toile blanche.)

ADHÉMAR, *comme frappé de la foudre.* — Tu vois cette jeune personne?

GASTON. — Tu la connais?

ADHÉMAR. — Non. Et toi?

GASTON. — C'est Mlle Hélène Marescut. Son père est un riche industriel des plus honorables. Je les rencontre tous les jours, quand ils viennent prendre leur bain. Lui a cinquante ans environ, les cheveux en brosse, des favoris, beaucoup de ventre sous le gilet, une chaîne d'or dessus et, toujours, des costumes à grands carreaux. Ah ! si je la connais !

ADHÉMAR. — Tu dis que son père porte toujours des costumes à grands carreaux?

GASTON. — Oui, eh bien?

ADHÉMAR. — Eh bien ! veux-tu tenir un pari?

GASTON. — Lequel?

ADHÉMAR. — C'est qu'avant un mois j'ai épousé Mlle Marescut?

GASTON, *riant.* — Toi ! Jamais !

ADHÉMAR, *très sérieux.* — Vingt louis?

GASTON. — Vingt louis? J'accepte. *(Serrant la main de son ami.)* Bonne chance et à bientôt !

(Huit jours après, sur la jetée le long de laquelle se balance, sous pression, le Va-de-bon-cœur.)

ADHÉMAR, *vareuse bleue, casquette d'amiral suisse, à un gros monsieur en costume à carreaux en qui il a reconnu tout de suite M. Marescut.* — C'est beau, la mer !

LE MONSIEUR, *d'un air entendu.* — Je l'ai toujours beaucoup aimée !

ADHÉMAR. — Moi, j'en raffole et mon plus grand plaisir est de faire de longues croisières à bord de mon yacht.

LE MONSIEUR. — Ah ! vous avez un yacht?

ADHÉMAR. *le doigt tendu.* — Oui, monsieur, le voici !

LE MONSIEUR, *avec un soupir.* — Comme vous êtes heureux de pouvoir, grâce à ce joli bateau, suivre votre fantaisie et tirer des bordées !

ADHÉMAR, *qui guettait la phrase.* — Qu'à cela ne tienne ! Si cette promenade peut vous être agréable, je serai charmé de vous emmener avec moi. Je vais justement tout à l'heure faire un petit tour au large...

LE MONSIEUR. — Oh ! je craindrais d'être indiscret...

ADHÉMAR, *vivement.* — Du tout ! Nous serons rentrés pour le déjeuner. Une simple promenade le long de la côte. Cela vous va-t-il?

LE MONSIEUR. — Comment donc ! Je suis fou de joie !

(On embarque, la sirène mugit, triom-

phante, et, au bruissement régulier de l'hélice, le Va-de-bon-cœur *pointe vers le large. Le monsieur à carreaux est émerveillé. A vrai dire, le baron ne l'est pas moins. Quitter le soutien salutaire des quais, sentir*



— C'EST BEAU, LA MER !

sous ses pieds vibrer et onduler le pont habitué jusque-là au calme plat, respirer, avec l'air marin, la bonne odeur de la cheminée, pas cheminée de cuisine, celle-là : c'est, pour le propriétaire, du nouveau, de l'inédit.)

ADHÉMAR, *après avoir fait visiter le bateau à son hôte.* — Si vous le voulez bien, nous allons rester ici, à l'arrière ; on y est plus tranquille.

LE MONSIEUR. — Comme il vous plaira !

ADHÉMAR. — Voici un rocking-chair très confortable ! Et puis voici des cigares !

LE MONSIEUR, *s'asseyant.* — Si vous permettez, je fumerai ma pipe.

ADHÉMAR. — Faites comme chez vous ! *(Après un long silence :)* Monsieur, la solitude dans laquelle nous nous trouvons me permet de vous parler avec hardiesse.

LE MONSIEUR, *bonhomme.* — Parlez !

ADHÉMAR. — J'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Hélène Marescut.

LE MONSIEUR, *après un moment d'hésitation.* — C'est à moi, monsieur, que vous demandez la main de Mlle Marescut ?

ADHÉMAR. — Parfaitement ! J'ai eu le bonheur de la rencontrer sur la plage. Immédiatement je me suis épris d'elle et je n'ai qu'un désir : l'épouser !

LE MONSIEUR. — Ce désir est fort louable, mais...

ADHÉMAR. — J'ai trente ans, une bonne santé, deux cent vingt mille livres de rentes, un titre, quelque considération dans le monde et aucun défaut sensationnel.

LE MONSIEUR. — Tous mes compliments, mais...

ADHÉMAR. — Je sais qui vous êtes et, malgré la dot que vous êtes susceptible de donner à Mademoiselle votre fille, je suis prêt à l'épouser sans argent. Vos conditions sont les miennes.

LE MONSIEUR. — Mais...

ADHÉMAR. — Évidemment, le procédé est un peu rapide de ma part. Excusez-moi ! Je suis d'un caractère impétueux, j'aime les affaires vivement réglées. C'est pourquoi, sans plus attendre, je vous répète ceci respectueusement : J'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Hélène Marescut.

LE MONSIEUR. — Je regrette, mais...

ADHÉMAR. — Vous refusez ?

LE MONSIEUR. — Je ne refuse pas. Je vous dis simplement : je ne peux pas !

ADHÉMAR. — Comment ! Vous ne pouvez pas m'accorder la main... ?

LE MONSIEUR. — Cela m'est tout à fait impossible.

ADHÉMAR. — Vous êtes bien décidé à ne pas changer d'avis ?

LE MONSIEUR. — Parfaitement décidé. Rien ne m'est plus impossible. Encore une fois, je le regrette !

ADHÉMAR. — Prenez garde ! Je saurai vous faire changer d'avis !

LE MONSIEUR. — Je vous en défie !

ADHÉMAR. — C'est ce que nous allons voir. *(Au capitaine, d'un geste à la Nelson :)* Allez au large, droit devant vous !

LE MONSIEUR. — Permettez-moi de vous faire remarquer que, si nous allons au large, nous ne pourrons rentrer pour le déjeuner !

ADHÉMAR. — C'est ce que je veux !

LE MONSIEUR. — Que la mer, là-bas, est houleuse...

ADHÉMAR. — J'en serai ravi !

LE MONSIEUR. — Que le mal de mer est à craindre...

ADHÉMAR. — Tant mieux !

LE MONSIEUR. — Parfait, je comprends. Vous espérez me voir malade et m'extorquer alors un consentement que je ne puis donner !

ADHÉMAR. — Vous l'avez deviné.

LE MONSIEUR. — J'accepte le duel au mal de mer. Nous verrons bien celui des deux qui s'en tirera.

(Paisiblement, le monsieur débourre sa pipe et en allume une seconde. Cependant, à mesure qu'il s'éloigne des côtes, le petit navire roule et tangue de plus en plus. Le monsieur reste impassible. Par contre, le baron devient vert peu à peu.)

LE MONSIEUR, *après une demi-heure de cette épreuve.* — Eh bien ! tenez-vous toujours à me demander la main de Mlle Hélène Marescut ?

ADHÉMAR, *livide et sans force.* — F..tez-moi la paix !

LE MONSIEUR. — Ah ! ah ! il paraît que vous ne tenez plus beaucoup à ce mariage ?

ADHÉMAR. — ...

LE MONSIEUR, *d'un air triomphant.* — Vous avez raison ! Malgré toute ma bonne volonté, je n'aurais jamais pu vous l'accorder... D'abord je ne suis pas son père, je ne suis pas M. Marescut... Ensuite je suis M. Tabouré, ancien capitaine au cabotage... et je n'ai jamais eu le mal de mer. Voilà, je crois, deux raisons suffisantes pour être le vainqueur du duel que

vous m'avez proposé. Qu'en dites-vous?

ADHÉMAR. — ...

LE MONSIEUR. — Mais, pour avoir voulu, en me menant sur votre yacht, me monter un bateau, vous trouverez juste, j'en suis sûr, de m'offrir une légère compensation. Je suis en train, depuis quelques mois, de fonder une société de navigation, je recherche des capitaux. Vous prenez, n'est-ce pas, un millier de mes actions? Allons ! c'est une affaire entendue ! Signez ce petit papier ! Nous allons virer de bord.



— MOI, JE N'AI JAMAIS EU LE MAL DE MER.

(Il prend la main du baron et l'oblige à signer.)

Le monsieur, *au capitaine.* — Monsieur désire maintenant retourner à Trouville.

(Deux heures après, au coin d'une rue, le baron se trouve nez à nez avec son ami.)

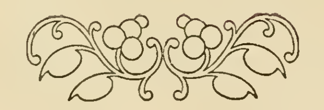
Gaston, *les bras au ciel.* — Enfin te voilà ! Et ton mariage, le *Va-de-bon-cœur* l'a-t-il arrangé?

Adhémar. — Ne m'en parle pas ! Je me suis fait rouler. J'ai perdu mes vingt louis... et le reste ! Moi qui voulais vous étonner, j'en suis pour mes frais !

Gaston. — Mon pauvre ami, ne te désole pas ! Si tu voulais simplement nous étonner, tu as joliment réussi !

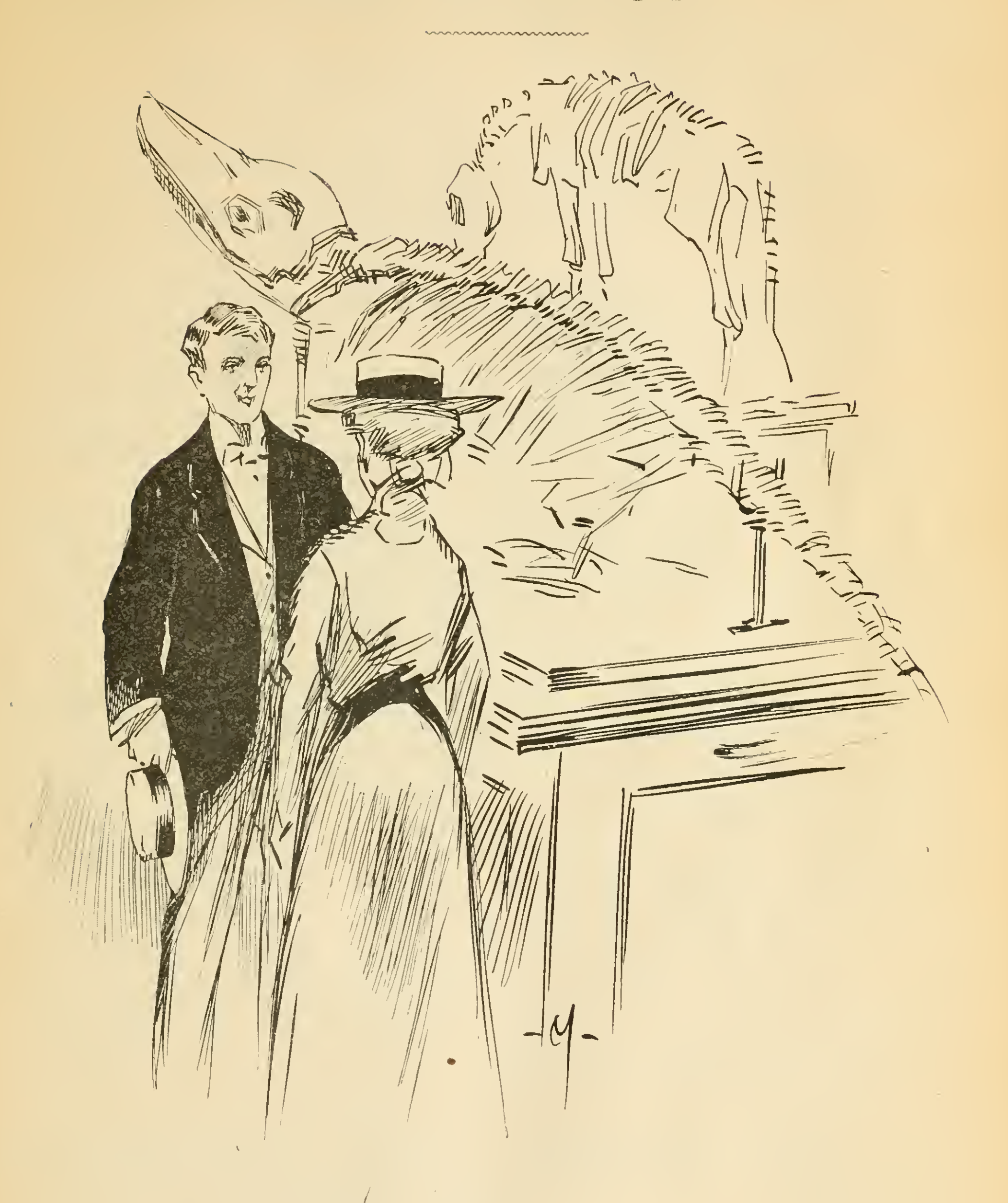
Adhémar. — Moi? Comment donc?

Gaston. — Mais en faisant sortir en mer ton yacht, parbleu ! C'est la première fois que ça lui arrive, au bateau-lavoir de la place des Ternes !



VIII

EN BALLON



— C'ÉTAIT AU PRÉHISTORIQUE MUSÉUM...

La ville de Versailles est en rumeur. Non pas la ville de Versailles, en Seine-et-Oise (France) : la ville de Versailles, dans le Kentucky (Etats-Unis d'Amérique).

En effet, un ballon de fort volume va s'enlever, et déjà trois personnes ont pris place

dans la nacelle : Richard Plunkett, avocat, trente ans, blond, l'œil décidé, l'allure autoritaire; puis miss Cordélia Mac-Kamby, vingt ans, brune, jolie, très jolie; enfin, le Révérend Philéas Russell, pasteur, vingt-cinq ans, l'air digne, très correct, parfait.

Au moment du départ, quelqu'un traverse la foule des spectateurs et s'approche vivement de la nacelle. C'est la jeune Alice Mac-Kamby, sœur de Cordélia, brune et jolie, très jolie aussi.

ALICE. — Oh ! Cordélia, vous partez en ballon avec Richard sans prévenir notre père et sans m'emmener ! Ce n'est pas bien !

RICHARD. — Mais je ne peux pas emmener tout le monde, miss Alice. Mon ami, le Révérend Philéas Russell, vient déjà avec nous : il n'y a plus de place.

ALICE. — Oh ! Richard, soyez bon ! Laissez-moi monter ! Je remplacerai quelques sacs de lest et je me ferai petite.

RICHARD, *très ennuyé.* — Non, miss Alice, je ne peux pas.

CORDÉLIA. — Voyons, Richard, acceptez ! Cela ne vous gênera pas.

RICHARD, *cherchant une raison.* — Mais cela gênera le Révérend Philéas Russell.

PHILÉAS. — Cela n'a pas d'importance.

CORDÉLIA. — Vous voyez !

RICHARD. — Je sais ce que je dis. Cela me gêne, moi.

CORDÉLIA. — Ah ! pourquoi donc ?

RICHARD. — Vous le saurez plus tard.

CORDÉLIA. — Si c'est ainsi, je ne pars plus.

RICHARD. — Vous l'avez décidé ?

CORDÉLIA. — Je l'ai.

RICHARD. — En ce cas, il vaut mieux vous prendre toutes les deux que ni l'une ni l'autre. Montez, miss Alice.

On rejette quelques sacs. Alice monte dans la nacelle, et bientôt, le ballon s'élève lentement dans les airs.

CORDÉLIA. — Le spectacle est vraiment splendide.

ALICE. — Tout à fait splendide, je le dis !

RICHARD. — Il est convenable, avant de regarder le paysage, que je vous présente, miss Alice, avec le Révérend Philéas Russell, mon ami !

Poignées de mains énergiques.

RICHARD, *à Philéas.* — Excusez-moi, mon ami, de n'y avoir pas pensé plus tôt !

PHILÉAS. — Cela n'a pas d'importance.

CORDÉLIA. — Maintenant, admirons !

ALICE. — Admirons, je le veux aussi !

D'un côté de la nacelle, et coude à coude, se penchent Richard et Cordélia. Ils commencent une conversation des plus animées, mais presque à voix basse. De l'autre côté, le Révérend Philéas et Alice font de même.

CORDÉLIA. — Si ma pauvre mère vivait encore, elle tremblerait de me voir monter en ballon. Elle m'aimait tant ! C'était une Italienne au cœur exquis !

RICHARD. — Votre père ne tremble pas ?

CORDÉLIA. — Non, mon père ne tremble jamais, il est Américain.

RICHARD. — C'est la première fois que vous faites une ascension ?

CORDÉLIA. — Oui, la première ! Et je suis heureuse, Richard, de la faire avec vous !

RICHARD. — Merci, Cordélia !

CORDÉLIA. — Vous êtes un bon aéronaute ?

RICHARD. — Très bon ! Il n'y a pas de danger avec moi.

CORDÉLIA. — C'est pourquoi, aussi, je suis heureuse.

Un silence.

RICHARD. — Regarderons-nous ce qui est à nos pieds, Cordélia, ou échangerons-nous conversation ?

CORDÉLIA. — Nous échangerons conversation, Richard !

RICHARD. — En ce cas, de quoi parlerons-nous ?

CORDÉLIA. — Je voudrais être instruite par vous des principes de physique sur lesquels est basée la navigation aérienne. Vous êtes savant sur ce sujet.

CORDÉLIA. — J'en suis heureuse, Richard ! Je vous écoute.

RICHARD. — Voici ! La pesanteur des corps dans l'espace est soumise... Est-il



LE MARIAGE EST PRONONCÉ.

RICHARD. — Très savant ! Il n'y a personne dans le Kentucky de plus savant que moi.

bien nécessaire, Cordélia, que je vous instruise sur ce sujet?

CORDÉLIA. — Si cela vous fait plaisir de

parler d'autre chose, je vous écouterai.

RICHARD. — Il est autre chose... Vous souvenez-vous du premier soir où nous nous sommes rencontrés? C'était au Préhistorique Muséum, devant les restes fossiles d'un admirable ichtyosaure. J'eus la joie de vous être présenté. Depuis, nous nous sommes revus presque chaque jour. J'ai éprouvé pour vous une tendance à laquelle vous n'êtes pas restée insensible, n'est-il pas vrai?

CORDÉLIA. — Il est vrai!

RICHARD. — Et maintenant, je brûle du désir de vous avouer mes sentiments.

CORDÉLIA. — Avouez, Richard! Je vous écouterai avec satisfaction.

RICHARD. — Je veux vous épouser, Cordélia.

CORDÉLIA. — Le voulez-vous réellement?

RICHARD. — De toutes mes forces!

CORDÉLIA. — Est-il certain que je sois la femme qui vous est destinée?

RICHARD. — Indubitable!

CORDÉLIA. — Suis-je nécessaire à votre avenir et à votre bonheur?

RICHARD. — Indispensable! Quand un Américain a trouvé sa voie, il faut qu'il la suive jusqu'au bout! Vous êtes ma voie.

CORDÉLIA. — J'en suis heureuse, Richard, car vous êtes un homme vrai, qui savez ce qui est bon, utile et juste.

RICHARD. — Je ne me trompe jamais.

CORDÉLIA. — Dans ce cas, vous tromper serait un inconvénient. Il nous faudrait divorcer.

RICHARD. — Cela, je pense, ne sera pas nécessaire.

CORDÉLIA. — Je le pense aussi.

RICHARD. — De votre côté, vous acceptez sans difficulté de devenir ma femme?

CORDÉLIA. — J'accepte. Vous me plaisez et c'est une question réglée!

RICHARD. — J'aime les questions réglées.

CORDÉLIA. — Regardons-nous le paysage, maintenant?

RICHARD. — Pas encore! Il est une seconde affaire que je voudrais terminer.

CORDÉLIA. — Laquelle?

RICHARD. — Nous sommes en ballon et, malgré mes connaissances, un accident peut survenir. Je peux être tué. Vous aussi. Si c'était vous, je serais malheureux, ma vie entière, de n'avoir pas été votre mari, fût-ce quelques instants!

CORDÉLIA. — Ce serait triste pour vous, il est vrai.

RICHARD. — Alors, j'ai pensé à ceci : le Révérend Philéas Russell, mon ami, pourrait prononcer notre mariage immédiatement. Cela vous déplaîrait-il?

CORDÉLIA. — En aucune façon! Seule, ma pauvre mère, si elle vivait encore, en serait étonnée!

RICHARD. — Et votre père?

CORDÉLIA. — Mon père ne sera pas étonné : il est Américain!

RICHARD. — C'est parfait!... Voyez-vous pourquoi, maintenant, je ne voulais pas emmener miss Alice?

CORDÉLIA. — Je le vois! Vous êtes un homme vraiment pratique, Richard, et vous aviez tout prévu d'avance. Je trouve cela bien.

RICHARD, *au Révérend Philéas Russell.* — S'il vous plaît, Révérend Philéas Russell, voulez-vous nous donner, à miss Cordélia et à moi, votre autorité pour célébrer notre mariage? Nous sommes à quatre cents pieds de hauteur, mais...

PHILÉAS. — Cela n'a pas d'importance!

ALICE. — Votre mariage sera nouveau en vérité!

RICHARD. — Très nouveau.

CORDÉLIA. — J'en suis doublement heureuse!

Le pasteur, en homme prévoyant, a toujours une Bible dans sa poche. Il la tire et, en quelques minutes, le mariage est prononcé.

ALICE. — Mes compliments, Cordélia, et à vous, Richard! Secouons vigoureusement nos mains!

CORDÉLIA. — Secouons, chère Alice!

RICHARD. — Secouons aussi, chère sœur de ma nouvelle femme!

CORDÉLIA. — Secouons aussi, Révérend Philéas Russell.

RICHARD. — Nous continuons, n'est-il pas vrai, notre voyage?

RICHARD. — Assurément! Notre mariage...



ET LE VOYAGE SE POURSUIT.

CORDÉLIA. — Pourquoi ne continuerions-nous pas?

PHILÉAS. — Cela n'a pas d'importance!

RICHARD. — Très bien!

Ils reprennent leurs places antérieures. Miss Alice et le Révérend d'un côté de la nacelle, Cordélia et Richard de l'autre.

RICHARD.— Ma chère femme, arrêterons-nous les détails de notre installation?

CORDÉLIA. — Nous arrêterons.

RICHARD. — Vous plairait-il d'habiter la 43e avenue?

CORDÉLIA. — Il me plairait, mais je crains que notre fortune ne suffise pas à une dépense pareille.

RICHARD. — Je fais six mille dollars par an et n'êtes-vous pas riche?

CORDÉLIA. — Riche? Non.

RICHARD. — N'avez-vous pas hérité de votre mère? Cent mille dollars, m'a-t-on dit!

CORDÉLIA. — Je n'ai pas hérité. C'est ma sœur qui a hérité.

RICHARD. — Vous n'avez pas hérité?

CORDÉLIA. — Pas d'un *cent,* Richard. Alice seule est riche.

RICHARD. — Oh! mais, alors, il y a erreur sur la matière. J'ai beaucoup de tendance pour vous, Cordélia, mais il est nécessaire pour mon existence que ma femme ait cent mille dollars.

CORDÉLIA. — Il le faut absolument?

RICHARD. — Il le faut. Sinon, je ne pourrais devenir ce qui est nécessaire.

CORDÉLIA. — Je regrette de tout mon cœur, Richard! Moi aussi, j'ai beaucoup de tendance pour vous, et maintenant que nous sommes mariés...

RICHARD. — Il faut divorcer, ma chère femme. Vous n'êtes plus ma voie.

CORDÉLIA. — Vous le pensez?

RICHARD. — Je le pense absolument!

CORDÉLIA. — J'en suis triste, Richard. J'aurais été heureuse de rester votre femme.

RICHARD. — Comme vous, je serai triste, mais je ne puis faire autrement. Du reste, cela ne m'empêchera pas d'avoir de la tendance pour vous.

CORDÉLIA. — Je n'en doute pas! Nous serons heureux chacun de notre côté, j'espère.

RICHARD. — Je l'espère aussi. En tout cas, nous pourrions régler cette petite affaire tout de suite, qu'en pensez-vous?

CORDÉLIA. — Cela est préférable ainsi!

RICHARD, *à Philéas.* — Révérend Philéas Russell, nous sommes convenus, ma chère Cordélia et moi, de divorcer. Pouvez-vous agir en conséquence?

PHILÉAS. — Parfaitement! Cela n'a pas d'importance!

RICHARD. — Une fois que nous serons divorcés, je voudrais me marier à nouveau. Est-ce possible?

PHILÉAS. — Cela n'a pas d'importance!

RICHARD. — Je voudrais, si elle y consent, épouser miss Alice, qui a hérité de cent mille dollars. Cela a-t-il de l'importance?

PHILÉAS. — Oh! beaucoup!

ALICE. — Je ne peux pas, Richard. C'est une chose impossible depuis cinq minutes.

RICHARD. — Impossible! Rien n'est impossible en Amérique!

PHILÉAS. — Si, miss Alice dit bien, impossible!

RICHARD. — Ah! Pourquoi donc?

PHILÉAS. — Mais parce que, depuis cinq minutes, miss Alice et moi nous sommes fiancés.

RICHARD. — En effet, cela a beaucoup d'importance. Excusez-moi!

PHILÉAS. — J'excuse!

RICHARD. — Et recevez mes compliments! Secouons vigoureusement nos mains!

CORDÉLIA. — Secouons, chère Alice!

ALICE. — Secouons, chère Cordélia!

PHILÉAS. — Secouons, chère sœur de ma nouvelle future femme!

RICHARD. — Chère Cordélia, nous resterons donc mariés, si vous le voulez bien!

CORDÉLIA. — Je le veux bien!

RICHARD. — Nous continuons, n'est-il pas vrai?

CORDÉLIA. — Nous continuons! Mais instruisez-moi, maintenant, des principes de physique sur lesquels est basée la navigation aérienne.

RICHARD.— Avec plaisir. La pesanteur des corps dans l'espace est soumise...

Et le voyage se poursuit sans nouvel incident.

IX

EN BATEAU-MOUCHE



— PRENEZ-VOUS SOUVENT CE BATEAU ?

Une matinée d'avril comme on en a quelquefois à Paris : une température fraîche mais ravigotante; un soleil encore embué de brumes mais qui ne demande qu'à percer;

des bourgeons aux arbres, de la gaieté aux yeux des midinettes, de l'espoir au cœur… on ne sait pas pourquoi.

Au ponton de Bercy, un bateau-mouche est amarré. Il va partir. Tout à l'avant, deux hommes sont accoudés, un gros monsieur brun, au teint rouge, à l'air placide, et un petit monsieur blond, remuant, vif, agité.

La cloche sonne. Le bateau s'élance dans un remous d'écume.

LE MONSIEUR BRUN, *parlant tout haut, sans s'en rendre compte.* — Enfin !

LE MONSIEUR BLOND, *avec un sourire à son voisin.* — C'est toujours quand on est pressé que le bateau ne peut pas se décider à partir !

LE BRUN, *surpris d'abord, mais heureux bientôt de trouver un compagnon pour bavarder.* — Vous avez bien raison !

LE BLOND. — Prenez-vous souvent ce bateau ?

LE BRUN. — Très rarement. *(Fier de la confidence.)* Je suis négociant, j'ai une grosse maison de commerce à Bercy, liège et bouchons, et je ne puis guère m'absenter de mes bureaux. Malheureusement, car j'adore le mouvement ! Mais aujourd'hui, j'avais une course à faire dans le centre de Paris…

LE BLOND. — Et vous avez pris le bateau ?

LE BRUN. — Oui, le tramway ne me disait rien. Il fait un temps si joli, ce matin ! Tandis qu'une petite promenade sur la Seine, ça m'a tenté !

LE BLOND. — C'est délicieux, n'est-ce pas ? Moi, je la fais tous les jours.

LE BRUN. — Pour votre plaisir ?

LE BLOND. — Mon Dieu ! oui… ou presque.

LE BRUN, *avec extase.* — Vous avez bien de la chance ! Ah ! s'il n'y avait pas le liège et les bouchons !…

LE BLOND. — Vous iriez sur l'eau ? *(Avec esprit.)* Oui, mais sans eux, vous ne flotteriez pas !

LE BRUN, *riant.* — Elle est bien bonne ! *(Mis en confiance par cette aimable plaisanterie.)* Si je vous disais que je n'ai jamais vu la mer et que je meurs d'envie de faire sa connaissance !

LE BLOND. — Je ne vous croirais pas.

LE BRUN. — C'est pourtant vrai. Et toujours à cause du liège et des bouchons !

LE BLOND, *les yeux au ciel.* — Ah ! la mer ! Que c'est beau !

LE BRUN, *intéressé.* — Vous la connaissez, vous ?

LE BLOND, *avec orgueil.* — Je les connais toutes !

LE BRUN. — Toutes ?

LE BLOND. — Oui, toutes ! La Manche, l'Atlantique, la Méditerranée, le Pacifique, l'Océan Indien… *(s'emballant)* la mer Noire, la mer Rouge, la mer Bleue…

LE BRUN. — Est-ce possible que vous connaissiez tout cela ?

LE BLOND. — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. L'univers entier n'a pas de secret pour moi.

LE BRUN, *éberlué.* — Vous êtes voyageur de commerce, sans doute.

LE BLOND, *très fier.* — Non, monsieur. Je voyage pour mon plaisir.

LE BRUN. — Etes-vous heureux !

LE BLOND. — Les voyages, voilà l'unique but de ma vie. Je ne pense qu'à cela. Et, tenez ! ce simple bateau-mouche, si petit, si lent, si fragile, me fait songer aux immenses paquebots, à ces lévriers des mers, qui fendent les océans, se ruent à travers les vagues vertigineuses et transportent, d'un continent à l'autre, des montagnes de marchandises et des foules entières de gens.

LE BRUN. — Il paraît que ce sont de véritables villes flottantes.

LE BLOND, *avec emphase.* — Des villes, monsieur ? ce sont des mondes !

LE BRUN. — Et vous connaissez tout cela ?

LE BLOND. — Je connais bien autre chose. Je suis très calé sur les lignes de navigation, mais croyez-vous que j'ignore les trains internationaux, les funiculaires, les tramways, les services de voitures, les caravanes de chameaux ? Non, monsieur ! Et les services de guides dans les Alpes ! Et les escortes de cow-boys dans les pampas ! Et les traîneaux en Russie ! Et les

pousse-pousse au Tonkin ! Et les éléphants dans l'Inde ! Et les porteurs nègres en Afrique !



— AVEZ-VOUS ENVIE D'ALLER A HONOLULU ?

LE BRUN, *abasourdi.* — Mais vous êtes un homme universel !

LE BLOND, *feignant la modestie.* — Je n'ai qu'un mérite, c'est d'avoir travaillé pour cela, je connais par cœur tous les indicateurs, tous les annuaires... *(Brusquement.)* Avez-vous envie d'aller à Honolulu ?

LE BRUN, *les yeux en porte cochère.* — Honolulu ?...

LE BLOND. — Rien de plus simple. Vous partez de Paris-Saint-Lazare à 8 heures 25; vous arrivez au Havre à 11 heures 9. Vous déjeunez. A 2 heures, départ du transatlantique. Cinq jours après vous êtes à New-York. De New-York à San-Francisco, deux jours de transaméricain. A San-Francisco, vous prenez le paquebot du Japon qui fait escale à Honolulu... *(Tirant un calepin de sa poche.)* Voulez-vous connaître un bon hôtel à Honolulu?

LE BRUN, *un peu inquiet de la volubilité de son compagnon.* — Non, merci!

LE BLOND. — C'est regrettable! Je vous en aurais indiqué un excellent et dans les prix abordables, électricité, ascenseur, salle de bain, salle de boxe, grill-room, etc.

LE BRUN. — Vous connaissez donc aussi tous les hôtels?

LE BLOND. — Tous les hôtels du monde, oui, monsieur! Du moins tous ceux dans lesquels un homme bien élevé peut descendre.

LE BRUN, *pris de malaise.* — Oui, oui, je comprends!

LE BLOND, *reprenant.* — Mais si Honolulu ne vous dit rien, que pensez-vous des chutes du Zambèse? C'est un beau voyage! La forêt vierge, les lions, les tigres, les zèbres, et la chute! Ah! la chute! la plus belle de l'univers. Voulez-vous aller voir les chutes du Zambèse? Rien de plus simple, vous n'avez qu'un train à prendre, un paquebot, un second train, un service de pirogues très bien organisé, un temps de galop à cheval, quelques lieues à dos d'homme, et c'est tout.

LE BRUN, *médusé.* — C'est tout?

LE BLOND. — Mais oui, monsieur! Sans compter qu'en route vous pouvez rencontrer une peuplade sauvage et cannibale, armée de flèches et de sagaies. Il faut faire le coup de feu. C'est très amusant. Ça n'augmente pas le prix du voyage, mais ça en augmente beaucoup l'agrément.

LE BRUN. — Vous trouvez?

LE BLOND. — Mais certainement. Cette éventualité décide beaucoup de touristes, les Anglais surtout. Voulez-vous connaître un bon hôtel aux chutes du Zambèse?

LE BRUN. — Non, merci!

LE BLOND. — Vous ne vous décidez pas? Vous avez tort. J'aurais pu vous recommander. Le patron est un de mes amis. Tous les ans, à la Noël, il m'envoie des cartes postales.

LE BRUN. — C'est un homme délicat.

LE BLOND. — Non, c'est un homme pratique. Je lui fais de la réclame... Enfin n'en parlons plus. Ça sera pour un autre jour.

LE BRUN. — Entendu! Je vous ferai signe. Mais dites-moi, monsieur! si vous avez parcouru ainsi la terre entière, vous avez dû avoir des aventures extraordinaires?

LE BLOND. — Non, monsieur, jamais d'aventures, jamais d'anicroches!

LE BRUN. — Cela tient du prodige!

LE BLOND. — Une fois seulement il m'est arrivé quelque chose d'assez curieux. J'avais pris à Paris le train de 9 heures 20 pour Marseille. Mais voilà que je m'endors et quand je me réveille, cinq minutes après, je me retrouve à Rio-de-Janeiro...

LE BRUN. — Rio-de-Janeiro?

LE BLOND. — Dans l'Amérique du Sud!

LE BRUN. — Dans l'Amérique du Sud, cinq minutes après?

LE BLOND. — Oui, je m'étais trompé de page.

LE BRUN. — De train, voulez-vous dire?

LE BLOND. — Non, de page!

LE BRUN, *ne cherchant pas à comprendre.* — Mais comment avez-vous fait pour revenir à Paris?

LE BLOND. — Revenir à Paris?... Mais puisque je ne l'avais pas quitté!

LE BRUN, *un peu estomaqué.* — Parfaitement! je comprends! *(A part.)* C'est un fou, mais il est très intéressant. *(Haut.)* S'il ne vous est jamais arrivé d'aventures, du moins vous avez dû rapporter de toutes ces contrées étranges quantités de souvenirs?

LE BLOND. — En effet!

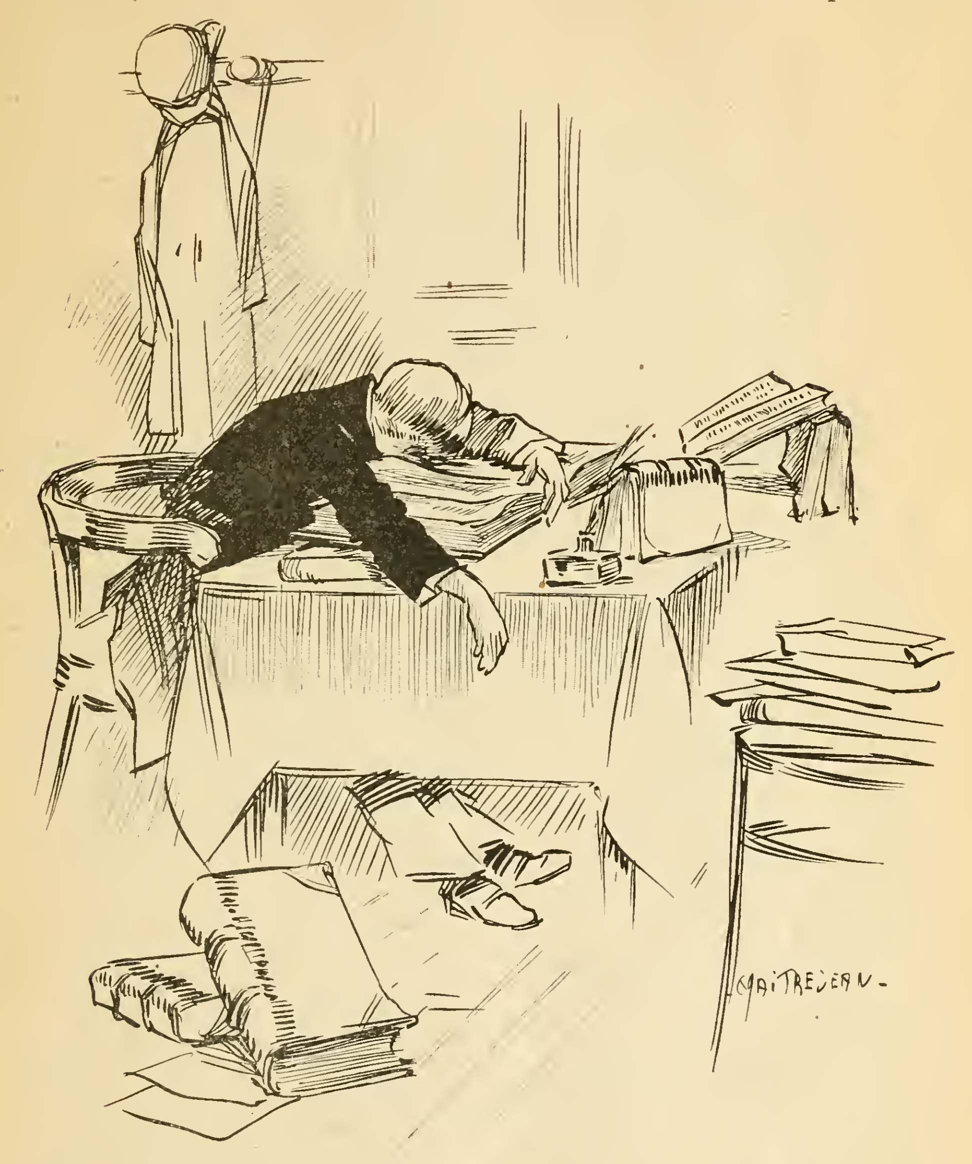
LE BRUN. — Eh bien! savez-vous comment vous pourriez me faire grand plaisir?

Le blond. — Dites vite !

Le brun. — Vous viendriez me voir, un dimanche, à la campagne. Nous déjeunerions ensemble et, après le café, en fumant votre pipe, vous me raconteriez ce que vous avez vu à travers vos pérégrinations sans nombre.

Le blond, *un peu embarrassé.* — Vous êtes trop aimable, mais, croyez-le, mes souvenirs se borrent à peu de chose.

Le brun. — Allons donc ! Vous êtes trop modeste, ne vous faites pas prier ! Je compte sur vous. *(Il lui tend sa carte de visite.)*



— JE M'ÉTAIS ENDORMI SUR MON BUREAU.

LE BLOND, *après avoir lu.* — Vous avez une propriété à Joinville?

LE BRUN. — Oui. Et c'est là que j'aurai le plaisir de vous recevoir. Voulez-vous dimanche prochain?

LE BLOND. — Avec plaisir... Seulement, comment va-t-on à Joinville, s'il vous plaît?

LE BRUN, *étonné.* — Hé quoi! vous savez comment on va à Honolulu et aux chutes du Zambèse et vous ne connaissez pas le moyen d'aller à Joinville?

LE BLOND. — Je vais vous expliquer : la banlieue, ce n'est pas mon rayon. Moi, je ne fais que l'étranger.

LE BRUN. — Vous n'avez pas besoin pourtant de prendre de chameau ni de traîneau pour aller à Joinville. Il suffit de sauter dans le train, place de la Bastille...

LE BLOND, *les bras au ciel.* — Dans le train? Jamais de la vie. Vous ne m'y feriez pas aller pour un empire.

LE BRUN. — Et pourquoi donc?

LE BLOND. — C'est trop dangereux! Je n'aurais qu'à dérailler.

LE BRUN. — Vous avez peur de dérailler entre Paris et Joinville! Et comment avez-vous fait pour traverser la mer et les continents?

LE BLOND. — Moi, monsieur, je l'ai fait sans danger!

LE BRUN. — Sans danger!

LE BLOND. — Et sans quitter mon fauteuil! Je pourrais presque dire : les pieds dans mes pantoufles. Mais ce n'est pas tout à fait exact, car le directeur de mon agence ne me permettait pas de me déchausser.

LE BRUN. — Le directeur de votre agence... Quelle agence, s'il vous plaît?

LE BLOND. — L'agence Waterproof and C°, parbleu!

LE BRUN. — L'agence de tourisme économique?

LE BLOND. — Elle-même! Renseigne sur tout! Organise tout! Fournit des itinéraires complets pour tous les pays et donne des billets comprenant à la fois le prix des trains, des paquebots et des hôtels, pourboires compris.

LE BRUN. — C'est là que vous travaillez?

LE BLOND. — En effet! Voilà quinze ans que je suis dans la maison et vous comprenez qu'au bout de quinze ans je suis aussi ferré sur l'Asie, l'Amérique et l'Océanie que si j'y étais allé en chair et en os!

LE BRUN, *navré de sa désillusion.* — Vous n'êtes jamais allé à Honolulu...?

LE BLOND. — Pas plus qu'aux chutes du Zambèse! Je n'ai même jamais quitté Paris.

LE BRUN. — Jamais quitté Paris!

LE BLOND. — Seulement, comme je suis un esprit avide de changement, je profite de ma situation pour faire de petits voyages... par la pensée. Quand j'ai quelques instants de loisir, je me dis : Où irais-je bien aujourd'hui? — Tiens! si j'allais à Pékin ou au Cap de Bonne-Espérance! Et alors je prends mes cartes, mes indicateurs, mes annuaires, je pointe, je calcule, j'organise sur le papier mon expédition. Et, quand tout est réglé, je suis aussi fier que si j'avais voyagé réellement... et j'en sais aussi long!

LE BRUN, *vexé de s'être laissé empaumer.* — C'est très curieux!

LE BLOND. — Vous comprenez pourquoi il ne m'est jamais arrivé d'aventures, sauf le jour où je me suis endormi sur mon bureau, le nez dans mes bouquins...

LE BRUN. — Et où, partant pour Marseille, vous vous êtes réveillé à Rio-de-Janeiro?

LE BLOND. — Voilà! Je m'étais trompé de page.

(A ce moment, le bateau-mouche s'arrête au ponton du Pont-Royal.)

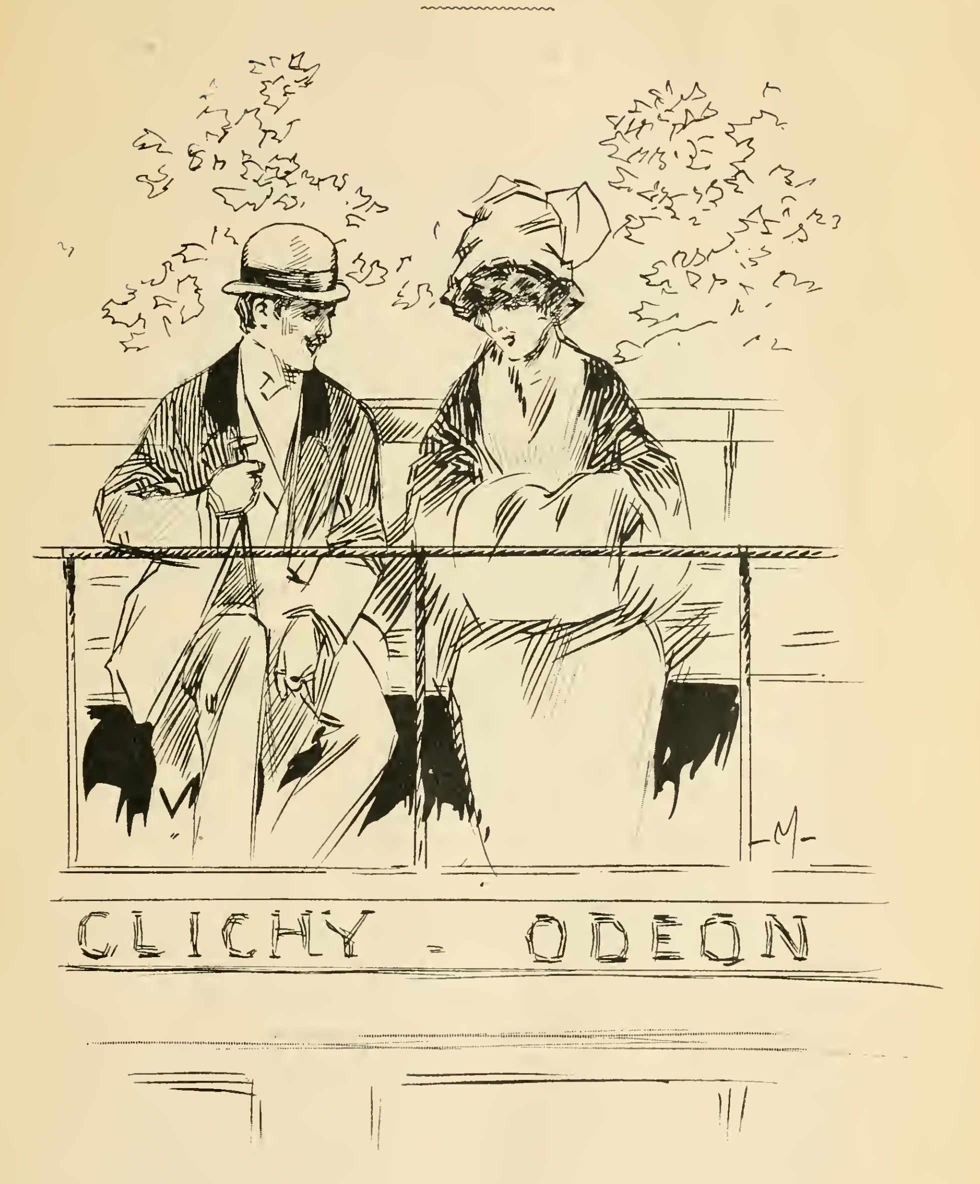
LE BRUN. — Je descends ici. Excusez-moi! Et très heureux d'avoir fait votre connaissance!

LE BLOND. — Très heureux, moi aussi! Je ne descends qu'à la Concorde. Mais je vous reverrai, dimanche prochain, à Joinville!

LE BRUN, *sur le ponton.* — Inutile de vous déranger, je n'y serai pas! Mais étudiez l'indicateur du chemin de fer de Vincennes, ça vous fera le même effet.

X

EN OMNIBUS



— BIEN BEAU TEMPS AUJOURD'HUI !

Avenue de Clichy, au bureau d'omnibus, une jeune fille, jolie, coquette, attend. Dès qu'une voiture, retour de l'Odéon, pays lointain, évolue et s'arrête, elle grimpe sur l'impériale. Elle est seule, car il ne fait pas très chaud et, l'autobus n'étant pas

encore en circulation, le parcours est long.

Enfin, après quelques minutes de stationnement, l'omnibus reprend son voyage vers la rive gauche. A ce moment, un jeune homme, beau garçon mais un peu suffisant, escalade l'impériale et, après un moment d'hésitation, va s'asseoir à côté de la jeune fille.

Un instant de silence. Enfin :

LUI. — Pardon, mademoiselle ! Cela ne vous incommode pas que je fume une cigarette?

ELLE. — Du tout, monsieur !

LUI, *tout en roulant son tabac.* — Bien beau temps, aujourd'hui !

ELLE, *entre ses dents.* — Oui !

LUI. — Mais il ne fait pas chaud.

ELLE, *de même.* — Oui !

LUI. — Le fond de l'air est froid !

ELLE, *plus aimable.* — Oui !

LUI. — Dame ! Ce n'est pas tout à fait une saison pour prendre les impériales.

ELLE, *avec un soupir.* — Quand on ne peut pas faire autrement !

LUI. — Oh ! bien sûr ! Si l'on prend l'omnibus tous les jours, c'est une grosse économie de ne pas monter dans l'intérieur.

ELLE. — Oui.

LUI. — Pourquoi appelle-t-on toujours cela : une impériale?

ELLE. — Ça ne devrait pas être permis en temps de République.

LUI, *riant.* — Très amusant !... Vous prenez, sans doute, souvent cet omnibus ?

ELLE. — Tous les jours.

LUI. — Tiens ! moi aussi ! C'est curieux, mais c'est la première fois que j'ai le plaisir de vous rencontrer.

ELLE. — Nous ne le prenons peut-être pas aux mêmes heures.

LUI. — En effet, je pars, en général, un peu plus tôt.

ELLE. — Et moi, un peu plus tard.

LUI. — Tout s'explique ! Je suis... rédacteur à la questure du Sénat. Alors, vous comprenez, il faut que je sois exact. Mais, hier soir, je suis allé au théâtre et, naturellement, ce matin, je me suis réveillé en retard.

ELLE. — Vous ne serez pas puni pour cela, je pense?

LUI. — Oh ! non !

ELLE. — Ce n'est pas comme moi. Quand j'arrive cinq minutes après l'heure, ma patronne me met une amende.

LUI. — Vous êtes sans doute...

ELLE. — Modiste ! Boulevard Saint-Michel !

LUI. — Ah ! les patronnes !... Ma sœur, aussi, était modiste ! Elle en a vu de dures ! Heureusement, elle est mariée, maintenant, et bien mariée ! Elle a épousé un député.

ELLE. — Un député?

LUI. — C'est un bon métier, aujourd'hui. Ils touchent quinze mille.

ELLE. — Pour sûr, c'est un beau mariage.

LUI. — Et qui me rendra service. Mon beau-frère a beaucoup d'influence. Il va s'occuper de moi pour me faire avancer. J'ai de l'avenir et, comme je suis bien portant, je n'ai pas trop à me plaindre, n'est-ce pas?

ELLE. — Je voudrais bien épouser un député, moi !

LUI. — Oh ! ce n'est pas absolument nécessaire pour être heureux. Un bon garçon qui gagne bien sa vie... qui a une bonne santé... c'est suffisant. Et même, sans aller devant M. le maire...

A ce moment, le conducteur fait irruption sur l'impériale.

LE CONDUCTEUR. — Places, si'ou'plaît?

LUI, *au conducteur.* — Deux places !

ELLE. — Oh ! monsieur, je ne vous laisserai pas payer pour moi.

Déjà le conducteur a empoché les six sous et est redescendu.

LUI. — Et pourquoi pas? C'est la première fois que je vous rencontre... et peut-être, malheureusement, la dernière...

ELLE. — Laissez-moi vous rembourser.

LUI. — Je n'accepterai pas ! Ça me fait trop de plaisir et ça ne vaut vraiment pas la peine !

Elle. — Mais, quand on n'est pas riche, trois sous c'est toujours une somme.

Lui. — Oh ! j'ai bien le moyen de vous faire un semblable cadeau. Si je prends l'impériale, ce n'est pas par économie...

Elle. — Je croyais ! Vous disiez...

Lui. — C'est plutôt parce que je trouve pour moi? Un garçon qui travaille est riche, à Paris. J'ai fait des économies.

Elle. — Vous en avez de la chance !

Lui. — Hélas ! non ! L'argent ne fait pas le bonheur, comme dit... le grand poète.

Elle. — Vraiment?



— PLACES, SI'OU PLAIT !

cela plus agréable. On est plus tranquille, et puis c'est plus gai. On voit du paysage.

Elle. — Ça passe le temps !

Lui. — Voilà la seule raison si je monte en haut. Je n'en suis pas à trois sous près.

Elle. — Merci tout de même ! Vous êtes bien aimable.

Lui. — Qu'est-ce que c'est que trois sous

Lui. — Croyez-moi ! Il faut avoir un but dans la vie. Je n'en ai pas !

Elle. — Eh bien ! et l'avancement?

Lui. — Ce n'est pas un but, c'est un moyen ! Depuis ma première jeunesse, je suis orphelin. Et c'est bien triste. J'habite tout seul. Quand je rentre, le soir, dans ma chambre, toute vide et toute froide, brr !...

Un long silence.

Lui, *avec un gros soupir.* — C'est dur de n'avoir jamais rencontré dans sa vie une affection véritable !

Elle. — En effet.

Lui. — Vous n'êtes certainement pas dans ce cas ! Vous avez encore des parents...

Elle. — Oh ! vous savez, les parents ! Ça compte jusqu'à vingt ans... mais après !

Lui. — Enfin, après les parents, il y a autre chose... et, jolie comme vous êtes, vous n'avez pas manqué... certainement... de...

Elle. — Mon Dieu !... *(Rougissante.)* Il fait bien froid !

Lui. — C'est parce que nous traversons la Seine. Le vent s'engouffre dans le... Voulez-vous me permettre de m'asseoir entre vous et le cocher? Comme cela, je vous protégerai un peu...

Elle. — Vous êtes bien aimable !

Lui. — Et n'ayez pas peur de vous serrer contre moi ! On se tient chaud ainsi.

Elle. — C'est vrai !

Lui. — Les passants qui nous voient blottis de la sorte l'un contre l'autre doivent se dire : « Voilà des amoureux ! » Cela prouve qu'on se trompe quelquefois en jugeant sur les apparences. Car, à vrai dire, nous ne sommes pas des amoureux.

Elle. — Pour sûr.

Lui. — Pas encore, du moins.

Elle. — Comment ! pas encore?

Lui. — Dame ! On ne sait pas ce qui peut arriver. Supposez que, de nouveau, nous nous rencontrions dans quelque temps, que nous fassions connaissance davantage, que nous nous plaisions... Ça c'est déjà vu, des choses comme cela !

Elle. — Vous croyez?

Lui. — Mais très souvent, bien plus souvent qu'on ne pense. Un de mes amis a fait connaissance, sur une impériale d'omnibus, d'une jeune fille charmante.

Un mois après, crac ! ça y était ! Et ils sont très heureux.

Elle. — Est-ce qu'il faisait froid comme aujourd'hui?

Lui. — Quand cela?

Elle. — Mais le jour où ils se sont rencontrés.

Lui. — Je ne sais pas ! Pourquoi me demandez-vous ça?

Elle. — Pour rien ! Pour savoir !

Lui, *avec enthousiasme.* — Ah ! ne parlez pas ainsi ! Vous avez une arrière-pensée, mademoiselle ! Je le vois d'ici.

Elle. — Vous avez de la chance !

Lui. — Vous voulez vous moquer de moi.

Elle. — Du tout !

Lui. — Si ! Vous voulez me faire sentir qu'il n'y a aucun rapport entre l'aventure de mon ami et celle qui nous rapproche l'un de l'autre aujourd'hui !

Elle. — Je n'ai jamais voulu vous faire sentir cela.

Lui, *radieux.* — Vous me le jurez?

Elle. — Je vous le jure.

Lui, *de plus en plus radieux.* — Alors, je commence déjà à vous plaire?

Elle, *riant.* — Je ne veux pas dire cela non plus ! Me plaire? Mais il n'y a qu'un quart d'heure que nous nous connaissons ! Vous allez un peu vite. Je ne sais même pas votre nom...

Lui. — Je m'appelle Gustave.

Elle. — Eh bien ! monsieur Gustave, ne vous emballez pas !

Lui. — Je ne m'emballe pas ! Mais, de ces deux choses l'une : ou je vous suis indifférent, ou je vous plais !

Elle. — Etes-vous certain qu'il n'y a rien entre les deux?

Lui. — Absolument certain ! Vous, par exemple, vous ne m'êtes pas indifférente, donc...

Elle. — Donc?

Lui. — Donc, je vous aime ! Voilà !

Elle. — Vous avez une façon audacieuse d'arranger les choses.

Lui. — C'est que je suis un impulsif. Du reste, on m'avait prédit, quand j'étais jeune, que le bonheur me viendrait sur une impériale d'omnibus.

Elle. — On avait peut-être voulu dire

simplement que le bonheur vous viendrait... lentement !

Lui. — Non ! On m'a prédit l'impériale. J'y suis, je vous trouve. Vous êtes mon bonheur qui passe : je vous arrête, je ne vous lâche pas !

arriver à l'Odéon. Vous allez disparaître. Je veux vous revoir.

Elle. — Peut-être !

Lui. — Quand?

Elle. — Mais le jour où vous prendrez, comme aujourd'hui, l'omnibus plus



— ELLE NE SE RAPPELLERA MÊME PAS MON NOM !

Elle. — Doucement, monsieur Gaston !

Lui. — Gustave, s'il vous plaît !

Elle. — Si vous voulez. En tout cas, n'allez pas si vite en besogne !

Lui. — Que voulez-vous? Nous allons tard que d'habitude, et moi, plus tôt.

Lui. — Vous n'êtes pas sérieuse.

Elle. — Cela ne vous suffit pas?

Lui. — Non ! Répondez-moi : quand vous reverrai-je?

Elle. — Quand le hasard le voudra.

Lui. — Je ne me fie pas au hasard.

Elle. — Vous avez tort : c'est lui qui nous a fait faire connaissance ce matin.

Lui. — Justement. Il a été trop aimable une fois. Il ne le sera pas deux. Nous voici justement arrivés. Laissez-moi vous accompagner jusqu'à votre magasin.

Elle. — M'accompagner?

Lui. — Oui!

Elle, *se levant et se préparant à descendre.* — Je le veux bien, mais demandez d'abord la permission à mon amoureux! *(Désignant un jeune homme arrêté au coin de la rue.)* Tenez! le voilà qui m'attend!

Lui. — Votre amoureux?

Elle. — Parfaitement! Cela vous ennuie?

Lui. — Alors, vous vous êtes moquée de moi? Pourquoi m'avoir encouragé?

Elle. — Je ne vous ai pas encouragé. C'est vous qui avez tenu à faire la causette.

Lui. — C'est trop fort!

Elle, *descendant de l'impériale.* — Vous voyez bien que, sans plaire, vous pouvez n'être pas indifférent! Vous m'avez servi à quelque chose.

Lui, *descendant derrière elle.* — A quoi donc?

Elle. — Mais à passer le temps... et à payer ma place!

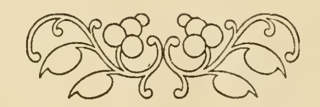
Lui, *entre ses dents.* — Si j'avais su!

Elle. — Merci beaucoup!

Lui. — Il n'y a pas de quoi!

Elle, *se sauvant.* — Au revoir, monsieur Raoul!

Lui, *seul, désespéré.* — Et dire qu'elle ne se rappellera même pas mon nom!



XI

EN MÉTROPOLITAIN



— CETTE BONNE MADAME PANOUILLARD !

A la station du Métropolitain de Vincennes, vers les six heures et demie du soir, en été, Mme Pétavy se paie luxueusement une « seconde classe » et descend sur le quai de départ. Elle est là, à attendre le train, depuis quelques instants, lorsqu'elle voit apparaître soudain Mme Panouillard, une de ses anciennes voisines qu'elle n'a pas rencontrée depuis six mois. Toutes deux, aussi surprises, poussent des exclamations.

Mme Pétavy. — Cette bonne madame Panouillard !

Mme Panouillard. — Cette bonne madame Pétavy !

Mme Pétavy. — Comme on se rencontre !

Mme Panouillard.— Quel heureux hasard ! Moi qui ne prends jamais le Métro à cause de la chaleur, il a fallu que j'aie besoin d'aller à la porte Maillot pour que je vous trouve adujour'hui !

Mme Pétavy. — Moi non plus, je ne prends pas souvent le Métro. Mais j'ai affaire au Palais-Royal. Alors, vous comprenez, c'est plus court. Je suis bien heureuse de vous voir.

Mme Panouillard. — Dame ! il y a un siècle qu'on ne s'est pas rencontré !

A ce moment, un train entre en gare. Comme il y a peu de monde à l'attendre, les deux amies choisissent posément leur wagon et s'installent en vis-à-vis, sur deux banquettes, à l'écart.

Mme Pétavy, *continuant la conversation.* — En effet ! Depuis que j'ai déménagé ! Et vous habitez toujours rue d'Avron ?

Mme Panouillard. — Toujours ! Vous êtes contente, vous, rue des Maraîchers ?

Mme Pétavy. — Très contente ! La seule personne que je regrette, avec vous, c'est notre brave concierge.

Mme Panouillard. — Ah ! pour une brave femme, c'est une brave femme ! Hier encore, nous parlions de nos petites affaires et elle me disait comme cela...

Un coup de trompette, un coup de sifflet, le train part.

Mme Pétavy. — Celle que j'ai maintenant est fière ! On ne peut seulement pas causer avec elle. Elle vous prend tout de suite des airs de marquise ! C'est à mourir de rire !... Et les voisins ? Ce sont toujours les mêmes ?

Mme Panouillard. — Toujours ! La petite modiste bien gentille, le vieux bossu bien brave homme, Mme Porte, l'ouvreuse bien obligeante. Elle m'a promis des billets pour son théâtre, la semaine prochaine.

Mme Pétavy. — A propos, et votre fille ? J'oubliais de vous demander de ses nouvelles.

Mme Panouillard. — Adèle ? Je vous remercie. Elle va très bien.

Mme Pétavy. — Toujours à son atelier de confections ?

Mme Panouillard. — Toujours ! Et votre fils ?

Mme Pétavy. — Gaston ? Il se porte comme un charme. Malheureusement, pour l'instant, il m'en fait voir de toutes les couleurs.

Mme Panouillard. — Pas possible ! Un si gentil garçon !

Mme Pétavy. — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, madame Panouillard. Figurez-vous que, depuis quelques mois, il n'est plus le même qu'autrefois. D'abord, il est devenu maussade, grognon, désagréable. Et puis, lui qui était si exact et rentrait tout de suite chez nous après son travail, il se dérange. Il revient dîner parfois à des neuf heures du soir ou bien s'amène vite, vite, casse une croûte et repart aussitôt pour ne revenir se coucher que vers les minuit !...

Mme Panouillard. — Ma pauvre madame Pétavy !

Mme Pétavy. — Vous comprenez que ce n'est pas une existence possible. J'ai voulu savoir ce qui le dérangeait ainsi.

Mme Panouillard, *de plus en plus intéressée.* — Alors ? Vous lui avez demandé ?

Mme Pétavy. — Oui, je lui ai demandé ! Pas plus tard que mardi dernier. Et savez-vous ce qu'il m'a répondu, ce polisson ?

Mme Panouillard. — Non...

Mme Pétavy. — Eh bien ! il m'a dit qu'il était amoureux...

Mme Panouillard, *les bras au ciel.* — Amoureux !

Mme Pétavy. — D'une femme...

Mme Panouillard. — D'une femme...

Mme Pétavy. — Et qu'il voulait l'épouser...

Mme Panouillard. — L'épouser !

Mme PÉTAVY. — Un garnement de vingt ans à peine. Auriez-vous deviné ça, madame Panouillard?

Mme PANOUILLARD. — C'est insensé! Un garçon que j'ai vu pas plus haut que ça! Il n'y a plus d'enfants, ma parole!

Mme PÉTAVY. — Moi qui descendais là!

Mme PANOUILLARD. — Ça ne fait rien! *(La rattrapant par la manche et la faisant rasseoir.)* Vous descendrez à la station suivante. C'est aussi près!... Racontez-moi vite! Alors, votre fils veut se marier?...



— LISEZ-MOI ÇA, MADAME PÉTAVY !

Pendant cette conversation, des gens, de plus en plus nombreux, sont montés, à chaque station, dans le compartiment, si bien qu'au cri : « Palais-Royal! » lancé par l'employé, Mme Pétavy se lève et veut descendre, mais est repoussée de toutes parts et voit le train repartir avant qu'elle ait pu forcer cette barrière humaine.

Mme PÉTAVY. — Mais oui ma bonne madame Panouillard! Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison. Il est buté comme un mulet. Si cette femme qu'il veut épouser était quelqu'un de travailleur et de convenable, mais vous comprenez bien que, à courir le soir comme il le fait, il n'a pas dû rencontrer quelque chose de propre!

Mme PANOUILLARD. —Ça, c'est évident ! Moi, si j'étais à votre place, j'irais la trouver, cette fille, et je lui dirais...

Le train s'arrête. L'employé hurle : « Tuileries ! » Mme Pétavy sursaute, veut serrer la main de son amie et s'enfuir. Mais celle-ci la retient énergiquement.

Mme PÉTAVY. — Mais je veux descendre.

Mme PANOUILLARD. — Vous avez bien le temps. Accompagnez-moi encore un peu... J'irais la trouver et je lui dirais : « Vous allez me faire le plaisir de laisser mon fils tranquille, ou, sans cela, vous aurez de mes nouvelles. » La police n'est pas faite pour les chiens.

Mme PÉTAVY. — Ça, c'est vrai ! Je ne veux pas que Gaston épouse une crève-la-faim, une sans-le-sou, une traîne-cotillon, une rien-du-tout !

Mme PANOUILLARD. — Croyez-moi : faites ce que je vous conseille.

Mme PÉTAVY. — Je ne demande que ça, mais...

Nouvel arrêt. Concorde.

Mme PANOUILLARD. — Descendez vite ! Et bonne chance !

Mme PÉTAVY. — Oh ! j'ai bien le temps, maintenant. Je reste. Dites-moi ! Comment pourrais-je m'y prendre pour la rencontrer, cette fille ?

Mme PANOUILLARD. — Bien sûr, ça ne sera pas commode.

Mme PÉTAVY. — Je ne puis pourtant pas le suivre. Ça ne serait pas convenable de ma part.

Mme PANOUILLARD. — Evidemment !

Mme PÉTAVY. — Mais je connais l'endroit où ils se rencontrent quelquefois.

Mme PANOUILLARD. — Alors tout va bien. Et comment avez-vous découvert la chose ?

Mme PÉTAVY. — Oh ! bien simplement ! J'ai fouillé hier dans les poches de Gaston et j'y ai trouvé une lettre...

Mme PANOUILLARD, *au comble de l'intérêt.* — Une lettre ! Voyez-vous cette rien-du-tout qui se permet d'écrire à votre fils !

Mme PÉTAVY. — Ne m'en parlez pas ! C'est honteux ! Enfin, cette lettre, je l'ai prise, je l'ai lue... et je l'ai gardée.

Mme PANOUILLARD. — Vous l'avez gardée ! *(Laissant éclater sa joie.)* Comme c'est amusant ! *(Se reprenant aussitôt.)* Comme cela a dû vous faire de la peine !... Et vous l'avez sur vous, la lettre ?

Mme PÉTAVY. — Bien sûr, je l'ai mise dans mon petit sac. *(Tirant un chiffon de papier de son cabas.)* La voici !

Mme PANOUILLARD. — Oh ! lisez-moi ça, ma bonne madame Pétavy !

Mme PÉTAVY, *assurant ses lunettes sur son son nez.* — Vous allez voir, ce sont des horreurs !

Pendant ce temps, plusieurs stations ont défilé, mais les deux amies ne s'en sont pas aperçues.

Mme PANOUILLARD. — Je vous écoute.

Mme PÉTAVY, *lisant.* — « Mon toutou chéri, j'ai raconté à maman que je travaillais, demain soir, à l'atelier, à cause d'une commande importante, et que je ne pourrais pas revenir à la maison avant onze heures du soir. Maman n'est pas bien maligne. Elle a coupé dans le pont, comme toutes les autres fois. J'en suis bien contente, car, de cette façon, nous pourrons nous voir longtemps et tranquillement. Arrange-toi, de ton côté, pour finir ton travail de bonne heure, et viens me trouver, à sept heures, à la sortie du Métropolitain de la Porte-Maillot. Nous irons nous promener au Bois. Je t'embrasse bien fort ! »

Mme PANOUILLARD. — La coquine !

Mme PÉTAVY. — Vous dites bien : la coquine !

Mme PANOUILLARD. — Et c'est signé ?

Mme PÉTAVY, *cherchant à lire.* — Ab... Ad... C'est si mal écrit ! On ne peut pas arriver à déchiffrer.

Mme PANOUILLARD. — Passez-moi ça ! Je vais vous le dire tout de suite.

Mme PÉTAVY. — Voulez-vous mes lunettes ?



— MON ADÈLE ! — MON GASTON !

Mme PANOUILLARD. — Non, merci ! J'y vois bien avec mes yeux à moi.

Elle prend le chiffon de papier, crispe les regards et concentre son esprit pour trouver

la solution de ce passionnant problème, puis immédiatement pousse un cri.

Mme PÉTAVY. — Qu'avez-vous, madame Panouillard?

Mme PANOUILLARD, *avec des gémissements.* — Adèle ! Adèle !

Mme PÉTAVY. — Elle s'appelle Adèle ! Eh bien?

Mme PANOUILLARD. — Comme ma fille !

Mme PÉTAVY. — Eh bien?

Mme PANOUILLARD. — Il n'y a pas de doute ! C'est elle ! C'est son écriture !

Mme PÉTAVY. — Ça c'est raide !

Mme PANOUILLARD. — Voilà pourquoi, depuis six mois, depuis les six mois que vous avez déménagé, elle fait, soi-disant, du travail supplémentaire, le soir !

Mme PÉTAVY. — La coquine ! Débaucher mon gars !

Mme PANOUILLARD. — Coquine vous-même ! C'est votre fils qui a commencé.

Mme PÉTAVY. — Mon fils qui a commencé ! Vous en avez de bonnes ! Allez ! j'avais bien remarqué le manège de votre Adèle quand nous étions voisins ! Vous pouvez vous vanter de l'avoir bien élevée !

Mme PANOUILLARD. — Insolente ! Malotrue ! On sait bien que votre garçon ne vaut pas cher, avec ses airs enjôleurs !

Mme PÉTAVY. — Imbécile ! Impertinente !

Mme PANOUILLARD. — On n'ignore pas dans le quartier comment il travaille, votre Gaston !

Mme PÉTAVY. — Insulter mon fils !...

Mme PANOUILLARD. — Il n'est peut-être pas permis d'y toucher?

Mme PÉTAVY. — Quand on a une fille comme la vôtre !

Mme PANOUILLARD. — Je vous conseille de parler !

Mme PÉTAVY. — On n'a qu'à se taire !

Mme PANOUILLARD. — Ma pauvre Adèle !

Mme PÉTAVY. — Vous le disiez vous-même, tout à l'heure, que c'était une coquine !

Mme PANOUILLARD. — Je n'ai jamais dit cela !

Mme PÉTAVY. — Si, vous l'avez dit !

Mme PANOUILLARD. — Non, je ne l'ai pas dit ! Et puis, d'abord, j'en ai assez !

L'employé, dominant la dispute, crie : « Porte-Maillot ! Tout le monde descend ! » Les deux femmes se regardent, étonnées.

Mme PÉTAVY. — Moi qui voulais m'arrêter au Palais-Royal ! Je vais en être encore pour trois sous.

Lentement le flot des voyageurs s'écoule. Mme Pétavy et Mme Panouillard, en silence et se lançant des regards féroces, descendent enfin sur le quai, les dernières.

Mme PANOUILLARD, *en signe d'adieu.* — Vous aurez de mes nouvelles !

Mme PÉTAVY, *de même.* — Et vous des miennes !

Au moment où elles sortent de la station, côte à côte et farouches, elles aperçoivent, à quelques mètres devant, Adèle et Gaston qui s'embrassent et s'en vont, bras dessus, bras dessous, vers le Bois.

Mme PANOUILLARD. — Mon Adèle !...

Mme PATAVY. — Mon Gaston !...

Mme PANOUILLARD. — Un beau brin de fille comme ça !

Mme PÉTAVY. — Un gars si bien tourné !

Mme PÉNOUILLARD. — C'est malheureux de voir un tel spectacle. Mais on ne peut pas dire le contraire : voilà un joli couple !

Mme PÉTAVY, *prise d'une idée soudaine* — Si on les mariait, après tout?

Mme PANOUILLARD, *attendrie.* — Tiens ! c'est vrai ! Si on les mariait?

Elles se regardent avec des larmes dans les yeux, hésitent, puis tombent dans les bras l'une de l'autre.

Mme PÉTAVY. — Cette bonne madame Panouillard !

Mme PANOUILLARD. — Cette bonne madame Pétavy !

XII

A CHEVAL



— NOUS ALLONS FAIRE ROUTE ENSEMBLE !

En Normandie, dans la forêt d'Evreux, une matinée tiède et lumineuse d'août. Le long d'une allée au sol élastique, propre aux galops, un jeune homme s'avance à cheval.

Elégant mais sans recherche, joli garçon mais sans excès, Didier approche de la trentaine. Son père, ingénieur, l'a poussé dans la même voie que lui. Il vient d'obtenir son brevet de l'Ecole centrale. Par sa mère, il aura quelque fortune. Mais, bien plus tard, quand celle-ci consentira à rendre au ciel son âme de coquette acharnée, férue de fêtes et de mondanités.

Pour le moment, Didier villégiature chez des amis, dans un petit château Renaissance bâti en bordure de la forêt. Il y est venu un peu malgré lui. Les Martin-Daveyron, en effet, gros industriels cousus d'or, continuent à la campagne leur vie de Paris, toute de chic et de snobisme. Et Didier, qui s'y prête là-bas, est furieux d'être contraint aux cérémonies.

Ce matin, pour échapper aux corvées protocolaires, il s'est échappé en cachette, a sellé un cheval dans l'écurie et s'est enfui à travers bois, grisé d'air pur et de liberté. Tout à coup, au croisement de deux allées, un cob vigoureux et musclé apparaît, monté par une amazone. C'est Nina, la fille cadette des Martin-Daveyron.

DIDIER, *arrêtant son cheval.* — Comment ! vous, mademoiselle Nina?

NINA, *s'avançant vers le jeune homme et lui tendant la main.* — « Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille ! »

DIDIER, *riant.* — « Je reconnais la voix qui frappe mon oreille. » Mais je n'aurais jamais cru qu'Agamemnon... Nina, veux-je dire, daignât monter à cheval.

NINA. — Je vais vous expliquer la chose. Nous allons faire route ensemble... si cela ne vous ennuie pas?

DIDIER. — Oh ! Voyons !

NINA. — Où allez-vous?

DIDIER. — Je n'en sais rien.

NINA. — J'y vais aussi. Alors, c est parfait. Ouste !

(Au pas souple des chevaux, ils partent côte à côte, en bavardant.)

DIDIER. — Je ne vous savais pas amateur d'équitation, vous l'effrénée automobiliste que j'ai toujours connue !

NINA. — On ne se connaît pas soi-même : comment voulez-vous connaître les autres?

DIDIER. — On juge d'après les apparences.

NINA. — Elles trompent. La preuve? Je vous croyais ennemi du cheval, vous le fervent des x et des machines.

DIDIER. — Et cependant vous voyez ! Me voici en selle, comme un simple gentilhomme du temps jadis.

NINA. — Qu'est-ce qui vous a donc passé par la cervelle?

DIDIER. — C'est toute une confession que vous me demandez là !

NINA. — Vous défiez-vous du confesseur?

DIDIER. — C'est le plus charmant qu'on puisse espérer.

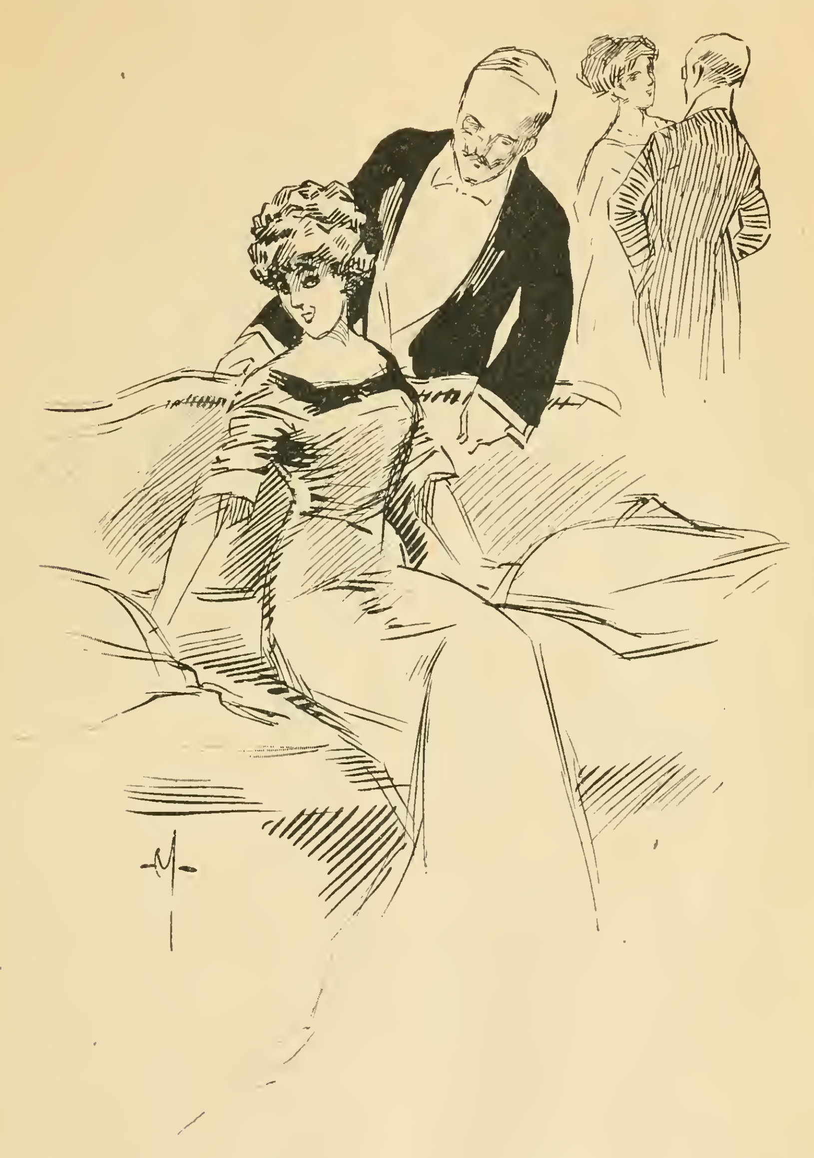
NINA. — Allez-y donc, flatteur !

DIDIER. — Eh bien, voici ! Vous n'ignorez pas l'existence que je mène à Paris. Maintenant que mon père ne me harcèle plus pour mes études, ma mère me houspille pour me lancer dans le train du monde? Derrière ses jupons, elle me traîne dans les dîners, dans les bals, au théâtre, aux five o'clock, bref dans toutes les manifestations de la vie élégante. Son motif? Peut-être le seul plaisir de me façonner à sa guise. Peut-être aussi l'espoir du brillant mariage. D'ailleurs, peu importe ! Un fait est certain : sans trouver de joie extrême à ces plaisirs, j'en ai pris l'habitude. Malgré moi, je me suis fait une âme à la mode. Je sais parler robe, scandale et automobile. Tout ce qui n'est pas accepté encore, ou ne l'est plus, par les gens chic, je suis arrivé à le considérer comme inexistant. Pour me faire sentir ma folie, il a fallu que je vinsse chez vos parents.

NINA. — Ce sont pourtant des gens dans le train.

DIDIER. — Oui, mais ce qui les entoure l'est moins. Des fenêtres de ma chambre, j'aperçois chaque jour le soleil se lever sur l'océan mouvant et vert des arbres. Des parfums de campagne — pommiers, haies

fraîches et terre grasse — arrivent jusqu'à mes narines. Ce matin, tout à coup, j'ai senti revivre en moi l'âme de sauvage, ivre de mouvement et de simplicité, qui som-



— VOUS M'AVEZ VUE DANSANT, FLIRTANT...

meille en chacun de nous. J'ai compris l'inanité de nos paroles mesurées et de nos façons rétrécies. J'ai eu soif de revenir en arrière...

NINA. — Et c'est pour cela que vous êtes monté à cheval?

DIDIER. — Pour cela en effet. A Paris, j'aurais eu honte d'enfourcher une monture aussi démodée. Ici, je n'ai pas à craindre les rencontres. Je me suis caché pour me mettre en selle, je suis parti et me voilà !

NINA. — Mais vous le regrettez, maintenant. Je vous ai vu. Je puis vous dénoncer.

DIDIER. — Vous ne le ferez pas. Car, vous non plus vous n'avez pas craint de renoncer à vos habitudes pour monter votre cob et galoper en pleine forêt.

NINA. — Les mêmes réflexions que les vôtres m'ont poussée.

DIDIER. — Est-ce possible?

NINA. — Pourquoi pas? A Paris, vous m'avez toujours vue papillonnant et papotant, semblable à une poupée perfectionnée, qui dit : « papa, maman », salue, fait trois petits tours, et puis s'en va...

DIDIER. — Mademoiselle !

NINA. — Vous m'avez vue dansant, flirtant, éprise de thé et d'automobile. Vous vous êtes dit : « C'est l'article d'importation américaine, une petite machine bien remontée et qui, à la place de cerveau, possède un ressort à échappement... »

DIDIER. — Mademoiselle !

NINA. — Ne niez pas ! Tout autre, à votre place, aurait pensé de même. Mais croyez-moi, ce n'est pas ma faute si je suis ainsi. On m'a élevée à la façon du jour. Jamais je n'ai pu réagir. La campagne seule me rend à moi-même. Et c'est pourquoi, ce matin, je me suis dit : « Si je montais à cheval ! Personne ne le saura. Profitons de l'occasion. »

DIDIER. — Et vous êtes heureuse de l'escapade?

NINA. — Ravie ! Moi aussi je me crois revenue à l'état nature, je découvre, au profond de mon être, un plaisir insoupçonné à galoper librement, à sentir sur mon visage la fouettée de l'air vif, à humer les odeurs végétales qui passent, à bondir, comme une bête, sur les reins souples de mon cheval.

DIDIER. — Alors il faut continuer.

NINA. — C'est ça ! Galopons !

(Toujours côte à côte, ils s'élancent, enlevés en cadence à chaque foulée.)

DIDIER, *après un long silence, quand ils sont revenus au pas.* — Ce que vous venez de m'apprendre, savez-vous bien, est effrayant !

NINA. — Mais je ne vois pas ce qu'il y a d'effrayant...

DIDIER. — Pour vous, peut-être ! Mais pour moi...

NINA. — Vous avez peur, tout à coup, de tenir compagnie à une femme sauvage? Vous craignez que je vous mange?

DIDIER. — Non pas ! Mais vos dernières paroles ont fait surgir en moi un infini de pensées que je ne soupçonnais pas.

NINA. — Lesquelles?

DIDIER. — Elles sont encore trop imprécises pour pouvoir les étiqueter.

NINA. — Essayez toujours ! Je vous aiderai.

DIDIER. — La chose est si délicate.

NINA. — Ce n'est peut-être pas pour les jeunes filles?

DIDIER. — Non... Si... C'est-à-dire qu'il en est une précisément devant qui il m'est pénible de parler...

NINA. — Et cette jeune fille, unique de son espèce, c'est moi?

DIDIER. — Je n'osais pas vous l'avouer. Mais vous voyez maintenant qu'il m'est impossible de continuer !

NINA. — Comment ! impossible? Si la confidence ne me regarde pas, c'est justement pour cette raison que je veux l'entendre.

DIDIER. — Vous le voulez?

NINA. — De toutes mes forces.

DIDIER. — Alors j'obéis, mais vous n'aurez rien à me reprocher... Mademoiselle Nina, vos parents sont fort aimables, charmants, distingués, comme il faut... mais vous n'êtes pas de leur race.

NINA. — Allons donc !

DIDIER. — Ne m'interrompez pas, de grâce ! Jusqu'à ce jour, je vous ai crue identique à eux, je vous ai considérée, comme vous le disiez vous-même tout à l'heure, ainsi qu'une fille très moderne dont l'idéal se résume à posséder une belle fortune et de belles robes. Je viens de m'apercevoir de mon erreur et, sur-le-champ, les sentiments que j'éprouvais pour vous ont évolué...

NINA. — J'ai remonté dans votre estime?

DIDIER. — Mieux que cela ! Je vous regardais comme une porcelaine de luxe, très jolie, mais très lointaine et trop fragile pour moi. Maintenant vous êtes devenue à mes yeux une femme, une vraie.

NINA. — C'est un compliment !

DIDIER. — Pour vous être agréable, oui, mais une constatation aussi. Autrefois, je pensais : A quoi bon tenter une approche ? J'ai l'apparence d'un jeune homme chic, mais je ne suis qu'un sensitif. Nous ne nous compren



— NINA, M'AIMEREZ-VOUS UN JOUR ?

drions pas. Mieux vaut continuer ma route !

NINA. — Et aujourd'hui?

DIDIER. — Aujourd'hui, un simple incident, notre rencontre à cheval, et nos explications me font dire : Derrière ce joli front, vibre un cerveau très fin, très délicat. Sous cette poitrine bat un cœur. Rien ne m'empêche de m'approcher, de me dévoiler, de parler… Après tout, je me suis peut-être trompé, j'en ai peut-être trop dit…?

NINA. — Non, mon ami, vous avez bien fait de me tenir ce langage et vous ne sauriez imaginer à quel point il me fait plaisir. Je suis si habituée aux papotages de salon et de garage qu'il me semble découvrir tout un horizon nouveau. Il est si doux aussi de songer qu'on est deux à penser de même. C'est le commencement de la sympathie, de l'amitié...

DIDIER. — De mieux encore !

NINA. — Quoi donc?

DIDIER. — D'un sentiment banalisé par les phrases, mais si rare quand il est sincère !

NINA. — Et vous l'appelez?

DIDIER. — Vous me mettez à la torture. Je voudrais me taire, mais, puisque vous l'exigez, il se nomme l'amour.

NINA. — Didier !

DIDIER. — J'en étais sûr ! Le mot vous effarouche. Vous allez me reprocher mon audace. Mais, de grâce, souvenez-vous de nos conventions ! Je me suis confessé sur votre ordre, vous devez m'absoudre.

NINA, *lui tendant la main.* — Voici mon pardon !

DIDIER. — Mais non votre oubli, n'est-ce pas? Au reste, puisque j'ai tant fait d'en venir là, je puis bien continuer. Nina, je vous aime. Depuis longtemps votre pensée me suit, mais mon amour, sans doute, ne se serait jamais précisé sans le hasard qui a rompu le voile entre nous deux. La beauté physique est trompeuse, le charme de l'esprit est éternel et souverain. Je ne vous connaissais que la première. Maintenant le second m'enhardit. Nina, je vous aime. Mais vous, m'aimerez-vous un jour?

(Sans répondre, la jeune fille cravache les flancs de son cob et part au galop. Surpris, son compagnon enlève son cheval et galope à sa poursuite. De longues minutes s'écoulent ainsi. Enfin Nina ralentit son allure. Didier la rejoint. Les bêtes, mises au pas, reniflent et encensent.)

DIDIER, *très bas.* — Je vous en prie, répondez ! Nina, m'aimerez-vous un jour?

NINA, *rose de pudeur.* — C'est déjà fait, mon ami ! Seulement avouez que vous allez vite en besogne.

DIDIER. — A la hussarde ! A cheval, je ne pouvais faire autrement.

NINA, *tournant bride tout à coup.* — Nous oublions l'heure, il me semble. Il va falloir revenir chacun de notre côté pour ne pas nous faire remarquer.

DIDIER. — Mais si vous le voulez bien, nous pourrons recommencer demain cette promenade en cachette.

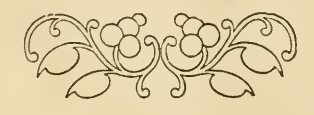
NINA, *après une hésitation.* — Vous y tenez? Alors, c'est promis.

DIDIER. — Je vous adore !

NINA. — Bien plus. Pour vous prouver… mon amitié, un jour, nous ferons mieux. Nous sortirons au grand jour, à cheval, au Bois par exemple, à la face de tout Paris. Un vrai scandale en un mot.

DIDIER. — Et quand donc, Nina?

NINA. — Mais quand nous serons mariés, parbleu !



XIII

EN NAGEANT



— COMME LA MER EST FROIDE !

Lucienne est la fille d'un gros commerçant en « peaux et cuirs » de la capitale. Au physique : dix-huit ans, la beauté du diable, toujours un sourire sur les lèvres. Au moral :

bonne petite fille soumise à ses parents, pas méchante pour un sou, un peu moqueuse seulement et taquine.

Raymond, son cousin germain; si Lucienne aura une belle dot, il n'aura, lui, que ses appointements... lorsqu'il sera ingénieur, c'est-à-dire dans une dizaine d'années. Au physique : dix-huit ans aussi, de jolis cheveux, une jolie moustache naissante, en un mot, un joli garçon. Au moral : bon petit cœur, un peu trop rêveur pour un futur fabricant d'x.

Comme chaque année, ils se sont retrouvés au bord de la mer. Depuis quinze jours, ils y voisinent sous la surveillance de leurs parents; mais, cette année, on ne leur laisse pas la même liberté. Heureusement pour eux, ils nagent bien l'un et l'autre et profitent de l'heure du bain pour bavarder loin des oreilles indiscrètes.

RAYMOND, *entrant dans l'eau.* — Comme la mer est froide, aujourd'hui !

LUCIENNE, *de même.* — Tu trouves? A moi, elle me semble très chaude, au contraire.

RAYMOND. — Très chaude, heu ! heu ! Après tout, tu as peut-être raison.

LUCIENNE. — Certainement, j'ai raison.

RAYMOND. — Mais oui, ma chérie, tu as raison. Tu as même toujours raison.

LUCIENNE, *riant.* — Là ! Je savais bien que j'arriverais encore à te le faire dire.

RAYMOND. — Méchante ! C'est mal de se moquer de moi. Si je suis toujours de ton avis, c'est pour te faire plaisir.

LUCIENNE. — Et pourquoi veux-tu me faire plaisir?

RAYMOND. — Parce que... parce que... Nageons un peu plus loin. La famille pourrait nous entendre.

Ils font quelques brasses de compagnie. Quand ils se trouvent suffisamment éloignés, Lucienne fait la planche et, naturellement, Raymond aussi.

LUCIENNE. — Qu'on est bien comme cela ! On ne voit plus rien, rien que le ciel, tout bleu, tout lointain. On se sent bercer par les vagues, et, peu à peu, il vous semble que l'on s'élève dans les airs, que l'on plane... Tu avais quelque chose à me dire?

RAYMOND, *boudeur.* — Oui.

LUCIENNE. — Eh bien, parle !

RAYMOND. — Oui, je parlerai, mais il ne faut pas t'occuper du ciel, de l'eau et de tout le tremblement. Il faut t'occuper de moi.

LUCIENNE. — Oh ! là ! là ! Monsieur veut-il qu'on lui apprenne à nager?

RAYMOND. — Ne ris pas, Lucienne, c'est très grave. *(Avec un soupir.)* Il se passe quelque chose !

LUCIENNE. — Ne pousse pas des soupirs comme cela : tu vas boire un coup.

RAYMOND. — Peu importe ! Je te dis, Lucienne, qu'il se passe quelque chose.

LUCIENNE. — Où ça? Dans l'eau?

RAYMOND. — Chez toi ! chez moi !

LUCIENNE. — Et où as-tu vu ça?

RAYMOND. — Sur la figure des parents.

LUCIENNE. — Tu crois?

RAYMOND. — J'en suis sûr ! Autrefois, on nous laissait libres d'aller nous promener seuls, tous les deux; personne ne nous surveillait, on était heureux ! *(Nouveau soupir.)*

LUCIENNE. — Tu verras que tu vas boire un coup avec tous tes soupirs !

RAYMOND. — Cette année, c'est fini. Il y a sans cesse quelqu'un à nous épier. Si nous parlons d'aller nous promener, on trouve toujours de bonnes raisons pour nous en empêcher. Enfin, on est très malheureux !

LUCIENNE. — Tu exagères.

RAYMOND. — Moi, du moins. Car tu m'as promis d'être ma petite femme, n'est-ce pas? C'est convenu depuis l'âge de raison, depuis quatre ans.

LUCIENNE. — Penses-tu que, à quatre ans, on ait l'âge de raison?

RAYMOND. — Enfin, tu ne nieras pas? Tu te rappelles bien le jour où tu m'as juré cela? C'était sur la tête de ta poupée. Rien n'est plus sacré qu'une tête de poupée, à quatre ans.

LUCIENNE. — Oui, mais je l'ai cassée, depuis.

RAYMOND. — Ton cœur, lui, n'a pas

changé. Tu as pris un engagement solennel, rien ne doit t'empêcher de le tenir.



— C'EST ÇA, NAGEONS !

LUCIENNE. — Voyez-vous? Ces hommes !

RAYMOND. — Nous n'avons encore rien dit à nos parents, mais ils doivent s'en douter. Alors, pourquoi nous empêchent-ils, cette année, de faire comme les autres années? Le sais-tu?

LUCIENNE. — Oui, je le sais.

RAYMOND. — Pourquoi ne le dis-tu pas?

LUCIENNE. — Laisse-moi le temps! D'abord, réponds-moi, as-tu pied?

RAYMOND, *prenant pied.* — Oui, tu vois, je n'ai de l'eau que jusqu'aux épaules.

LUCIENNE. — Alors, tiens-toi bien! C'est une précaution que je prends.

RAYMOND. — Parle vite!

LUCIENNE. — Voilà! Papa veut me marier.

RAYMOND. — Avec moi?

LUCIENNE, *très simplement.* — Mais non, gros nigaud! Avec M. Gaston, tu sais bien, le fils de son associé.

RAYMOND, *abasourdi.* — Ce n'est pas possible.

LUCIENNE. — C'est si possible que M. Gaston doit arriver ce soir pour commencer sa cour. Voilà ce que j'avais à te dire. Qu'as-tu à répondre?

RAYMOND, *avec un soupir de colère.* — Je le tuerai, ton M. Gaston!

LUCIENNE, *riant.* — Non, grand fou, tu ne le tueras pas! Un futur ingénieur ne compromet pas sa situation et sa famille par un mauvais coup.

RAYMOND. — Eh bien, je me suiciderai!

LUCIENNE. — Non plus!

RAYMOND. — Je te dis que si!

LUCIENNE. — Je te dis que non! Tu n'as seulement pas de revolver.

RAYMOND. — Je me noierai.

LUCIENNE, *avec un sourire.* — Un fin nageur comme toi! Tu n'y arriveras jamais.

RAYMOND, *intérieurement flatté.* — Mais alors, que vais-je devenir?... Ah! Lucienne, Lucienne! Dis-moi que ce n'est pas vrai, que tu te moques de moi, que c'est une épreuve!

LUCIENNE. — Fais donc la planche à côté de moi : on est bien mieux pour causer.

RAYMOND, *s'exécutant.* — Quel malheur, tout de même, de savoir nager! Sans cela, je serais déjà mort.

LUCIENNE. — Ne dis donc pas de bêtises et écoute-moi! Je ne peux pas me marier avec toi.

RAYMOND. — Parce que?

LUCIENNE. — Tu es trop jeune pour moi, tu n'as pas de situation, pas de fortune.

RAYMOND. — Tout cela changera avec les années.

LUCIENNE. — Je l'espère pour toi, mais je n'ai pas le temps d'attendre.

RAYMOND. — Alors, tu ne m'aimes plus?

LUCIENNE. — Mais si, je t'aime... comme je t'ai toujours aimé... comme une sœur aime son frère...

RAYMOND. — Moi, je ne t'aimais pas de cette façon.

LUCIENNE. — Tu le crois, mais, au fond, ce n'est pas vrai.

RAYMOND. — Qui te le prouve?

LUCIENNE. — Ma vieille expérience.

RAYMOND, *riant malgré lui.* — Ta vieille expérience de dix-huit ans?

LUCIENNE. — Certainement, monsieur, j'ai vu, j'ai lu, j'ai réfléchi. Tous les cousins et cousines du monde, élevés ensemble et du même âge, s'aiment, se promettent de s'épouser et, finalement, se marient chacun de leur côté.

RAYMOND. — Moi, je ne me consolerai jamais si tu épouses... l'autre.

LUCIENNE. — Tu te consoleras.

RAYMOND. — Je ne me marierai jamais.

LUCIENNE. — Tu te marieras.

RAYMOND. — Je penserai toute la vie à toi.

LUCIENNE. — Blagueur! Avant dix minutes, je le parie, tu feras les yeux doux à une autre jeune fille.

RAYMOND. — Cite un nom, pour voir.

LUCIENNE. — Tiens, mon amie Marcelle. Elle est jolie comme un cœur, n'a que seize ans et bien moins de fortune que moi. C'est tout à fait ton affaire.

RAYMOND. — Je me moque de ton amie. C'est toi que je voulais épouser. Tu me l'avais promis.

LUCIENNE. — J'ai changé d'avis, voilà tout! C'est bon pour les enfants de tenir une promesse. Pour être une grande personne, il faut savoir être capricieuse... Ne trouves-tu pas qu'il commence à faire froid?



— IL TIENDRA LES PEIGNOIRS EN NOUS ATTENDANT!

RAYMOND. — Non! Mais si tu veux te réchauffer, nageons!

LUCIENNE. — C'est ça, nageons à côté l'un de l'autre. C'est amusant.

Ils partent, longeant la plage, et en silence d'abord. Puis :

RAYMOND. — Il te plaît, ton M. Gaston ?

LUCIENNE. — Beaucoup.

RAYMOND. — Plus que moi?

LUCIENNE. — Ce n'est pas la même chose : toi, tu es un camarade; lui, c'est un monsieur.

RAYMOND. — Il ne sait peut-être seulement pas nager?

LUCIENNE. — C'est probable ! Il n'est jamais venu au bord de la mer, paraît-il.

RAYMOND, *éclatant de rire.* — Ça, c'est trop drôle ! Ne pas connaître la mer ! Ne pas savoir nager !

LUCIENNE. — Ça n'a rien de drôle ! On n'est déjà pas si joli, quand on est dans l'eau.

RAYMOND. — Je suis laid, dans l'eau?

LUCIENNE. — Oui.

RAYMOND. — Sais-tu que ça ne t'embellit pas non plus, toi?

LUCIENNE. — Voilà que tu me dis des choses désagréables. C'est bon signe !

RAYMOND. — Quel bon signe?

LUCIENNE. — Tu te consoles.

RAYMOND. — Non !

LUCIENNE. — Si !

RAYMOND. — A propos, quand tu seras mariée, cela ne t'empêchera pas de revenir ici, aux vacances?

LUCIENNE. — Bien sûr que non ! J'y reviendrai tous les ans. Et toi aussi, pas?

RAYMOND. — Oh ! oui, va ! Et nous nous baignerons encore tous les deux?

LUCIENNE. — Certainement ! Nous nous baignerons comme aujourd'hui, comme nous l'avons toujours fait.

RAYMOND, *presque gai maintenant.* — Ça sera amusant ! Ton mari ne pourra pas venir avec nous.

LUCIENNE. — Mais non, puisque je te dis qu'il n'a jamais vu la mer.

RAYMOND. — On pourra causer... sans qu'il nous gêne.

LUCIENNE. — Il tiendra les peignoirs, sur la plage, en nous attendant.

RAYMOND. — Ça lui ira très bien. N'est-ce pas, madame Gaston?

LUCIENNE. — Certainement, monsieur Marcelle !

RAYMOND. — Si on rentrait, maintenant? Je n'ai pas chaud.

LUCIENNE. — Oui, rentrons ! Demain, on reprendra notre conversation, en nageant.

RAYMOND. — Tu me diras comment tu trouves ton futur.

LUCIENNE. — Et toi, la tienne.

RAYMOND. — Il faudrait que je la rencontre.

LUCIENNE. — Qui ça? Marcelle? Tiens, regarde ! Elle est là, sur la plage, à nous attendre, elle aussi !

RAYMOND. — C'est vrai, qu'elle est gentille !

LUCIENNE. — Je te l'avais bien dit !

Ils abordent et se roulent frileusement dans leurs peignoirs. Marcelle s'avance vers eux.

MARCELLE. — Vous avez pris un bon bain?

LUCIENNE. — Délicieux !

RAYMOND. — Délicieux? Non ! Il fait trop froid, aujourd'hui.

MARCELLE. — Trop froid? Comme vous exagérez ! Je trouve, au contraire, qu'il fait une température très agréable.

RAYMOND, *très aimable.* — Très agréable, en effet.

MARCELLE. — Très chaude, même.

RAYMOND. — Très chaude, oui, vous avez raison.

LUCIENNE, *à Raymond.* — Dis donc, l'amour mouillé?

RAYMOND. — C'est moi que tu appelles ainsi?

LUCIENNE. — Oui.

RAYMOND. — Eh bien?

LUCIENNE. — Tu n'es pas long à te sécher.

~~~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~~~

XIV

EN PATINANT



— « GLISSEZ, MORTELS, N'APPUYEZ PAS ! »

C'est l'hiver, sur le lac du bois de Boulogne. Le lointain est fluide, vaporeux comme un voile de mariée. La glace est blanche, immaculée. Les silhouettes des patineurs glissent, ondulent mollement : on dirait de grands oiseaux planant dans l'immensité. Dans ce cadre exquis, tout est pur, semble-t-il, et rien de bas, rien de laid ne peut éclore.

Cependant, à ce spectacle, il est un côté

plus prosaïque, plus terre-à-terre, plus « glace-à-glace » : c'est celui des patineurs qui se rencontrent, se bousculent et tombent pêle-mêle.

Précisément, au milieu du lac, près du pont rustique, un monsieur et une dame, lancés en de gracieuses évolutions, viennent de se tamponner et de tomber, assis l'un et l'autre, et se regardant.

La dame, *pas fâchée, ironiquement seulement.*— « Glissez, mortels, n'appuyez pas ! »

Le monsieur, *confus.* — Oh ! madame, je suis désolé ! Je mets toutes mes excuses à vos pieds.

La dame, *riant.* — Je m'en aperçois, car nous sommes à peu près à la même hauteur.

Le monsieur. — Je ne vous ai pas fait mal, au moins ?

La dame. — Je suis bien élevée, monsieur, je sais ce qu'il faut répondre... Au contraire !

Le monsieur, *se relevant.* — Alors, permettez-moi de vous remettre sur pied.

La dame, *tendant les mains.* — Avec plaisir.

A peine sont-ils debout et se regardent-ils bien en face qu'ils poussent en même temps un cri :

Le monsieur. — Jeannine !

La dame. — Marcel !

Le monsieur. — C'est toi ?

La dame. — C'est moi.

Le monsieur. — Et je ne vous avais pas encore reconnue !

La dame. — A cause de ma voilette. Mais moi, je ne t'avais pas reconnu non plus !

Le monsieur. — A cause de ma moustache, plus épaisse depuis dix ans.

La dame. — Dix ans ! Comme les moustaches poussent vite !

Le monsieur. — Oui, mais on se retrouve.

La dame. — Quel hasard !

Le monsieur. — Et, comme la glace est brisée...

La dame. — Tu me fais peur.

Le monsieur. — Est brisée, au figuré, et de la façon que vous savez...

La dame. — Parfaitement ! En s'asseyant dessus.

Le monsieur. — Je vous tiens, je vous garde et je ne vous lâche plus.

La dame. — Oh ! tu peux me tutoyer, ça va plus vite.

Le monsieur. — C'est ça ! Tutoyons-nous, patinons et causons !

La dame. — Causons !

Ils donnent quelques coups de patin en silence.

Le monsieur. — On a des quantités de choses à se dire, mais quand il y a si longtemps qu'on ne s'est vu, on ne sait par quoi commencer.

La dame. — C'est vrai ! Tu habites Paris ?

Le monsieur. — Depuis un an. Et toi ?

La dame. — Depuis sept ans, depuis mon mariage.

Le monsieur, *troublé.* — Depuis ton... ?

La dame. — Mariage. Tu ne savais pas que j'étais mariée ?

Le monsieur. — Je n'étais sûr de rien, mais je m'en doutais.

La dame. — Malin !

Le monsieur. — Dame ! avec une frimousse comme la tienne et des parents comme les tiens, il fallait que tu trouves une riche parti.

La dame. — Que j'ai trouvé.

Le monsieur. — Et il s'appelle ?

La dame. — Émile Mortagne, quart d'agent de change, Paris.

Le monsieur. — Ah ! Il n'est que quart ?...

La dame. — Oui, mais les morceaux en sont bons.

Le monsieur, *ému.* — Tous mes compliments !

La dame. — On dirait que ça te fait quelque chose d'apprendre cette nouvelle.

Le monsieur. — On serait troublé à moins.

La dame. — Tu viens pourtant de m'avouer que tu t'en doutais.

LE MONSIEUR. — Certes, je m'en doutais, mais, vois-tu, je n'avais aucune certitude et cela me permettait, sinon d'espérer, du moins de ne pas désespérer tout à fait.

LA DAME. — Tu te rappelles donc?

LE MONSIEUR. — Si je me rappelle!

LA DAME. — Châlons! La petite maison sur le bord de la Marne!...

LE MONSIEUR. — Le petit jardin qui se baignait dans l'eau, les rosiers le long du vieux mur, la tonnelle où nous rêvions, au printemps, côte à côte...

LA DAME. — La place où nous pêchions en été...



— NOS PÈRES FUMAIENT LEUR PIPE...

LE MONSIEUR. — Et où nous ne prenions jamais rien...

LA DAME. — Parce que nous parlions tout le temps!

LE MONSIEUR. — Et, pendant ce temps-là, mon père fumait sa pipe avec le tien. Je

croyais que cette vie continuerait toujours, ou, du moins, se transformerait au gré de nos désirs.

La dame. — Par un mariage?

Le monsieur. — Le nôtre!

La dame. — Mais voilà, nous n'étions pas riches. Papa avait les plus belles ambitions pour moi. De ton côté, tu n'avais rien, tu ne travaillais pas...

Le monsieur. — Pardon! je faisais des vers.

La dame. — C'est la même chose. Pas d'argent! pas d'avenir! Aux premiers mots, mon père t'a arrêté, tu t'es mis à pleurer...

Le monsieur. — J'étais jeune.

La dame. — Et, devant la nécessité banale, il a fallu nous séparer. *(Après un soupir.)* Depuis lors, dix ans se sont enfuis... et nous voilà!

Le monsieur. — Oh! Jeannine! je n'aurais jamais cru avoir le bonheur de te retrouver!

La dame. — Le hasard n'est pas toujours cruel, tu le vois.

Le monsieur. — Te souviens-tu de notre dernière rencontre? Nous étions seuls, à la nuit tombante, au bord de la Marne. On n'entendait, dans le silence, que le frôlement imperceptible de l'eau glissant le long des rives. Je t'ai embrassée, ce jour-là, pour la dernière fois, et, ma bouche près de ton oreille, je t'ai murmuré ces mots : « Jeannine, je suis sûr que nous nous reverrons! »

La dame. — Et, tu le vois, mon ami, nous nous sommes revus.

Insensiblement, ils se sont éloignés des autres patineurs. Devant un poteau portant l'inscription : « Dangereux », ils s'arrêtent.

La dame, *montrant le poteau.* — Nous sommes allés trop loin. Il faut revenir.

Le monsieur. — Oui, mais rien ne presse.

La dame. — Pardon! mon mari m'attend.

Le monsieur. — Ah! ton mari!...

La dame. — Au bord du lac, dans notre auto.

Le monsieur. — Tu as une auto? tu es riche?

La dame. — Hélas! Il le fallait bien! Et toi?

Le monsieur. — Oh! moi, ce n'est pas la même chose. Pour qu'un homme fasse un riche mariage, il vaut mieux qu'il ait une particule dans son nom que des rimes dans ses vers.

La dame. — Ça veut dire que... toi?

Le monsieur. — Je suis pauvre comme avant.

La dame. — Et tu ne fais plus de vers?

Le monsieur. — Au contraire, je les chasse : je suis employé chez un fabricant de poudre insecticide.

La dame. — Mon pauvre ami, voilà où conduit la littérature!

Le monsieur. — A condition d'en sortir. Si jamais tu trouves des papillons dans tes tentures...

La dame. — Ne raille pas, mon ami! La vie est la vie. Peu importe ce que nous sommes devenus, l'un et l'autre! Nous avions gardé de notre jeunesse commune le plus doux souvenir; nous nous sommes retrouvés, le temps a adouci l'âcreté de nos regrets : c'est une heure de joie pure que nous volons au destin.

Le monsieur. — Pourquoi : une heure?

La dame. — Parce que nous allons nous quitter.

Le monsieur. — Est-ce si nécessaire?

La dame. — Il le faut. Rien d'heureux ne peut nous arriver maintenant.

Le monsieur. — En es-tu bien sûre?

La dame. — Que veux-tu dire?

Le monsieur. — Je n'ai pas le courage de te perdre une seconde fois. Rien ne nous empêche de nous revoir à nouveau, de nous sourire, simplement, au passage, d'échanger quelques mots parfois...

La dame. — Et puis?

Le monsieur. — De nous souvenir à haute voix du passé, de parler de la petite maison au bord de l'eau, des vieux rosiers, du crépuscule gris qui a entendu nos adieux...

La dame. — Et puis?

Le monsieur. — Et puis, et puis... Je ne sais pas, moi!

La dame. — Du moins, tu le sais trop ! Mais tout cela est impossible, impossible. L'irréparable est entre nous.

Le monsieur. — Ton mariage?

La dame. — Oui, mon mariage. t'aime plus comme autrefois. Autrefois, c'était de l'amour, un amour jeune, plein d'espoir, plein de rêve, plein d'avenir. Maintenant, l'affection que j'ai pour toi est tout autre, c'est celle que l'on garde,



— FAIBLIRAIS-TU A TON TOUR ?

Le Monsieur. — Ah ! Jeannine, je vois que tu ne m'aimes plus !

La dame. — C'est vrai ! Je ne t'aime plus...

Le monsieur. — Tu l'avoues !

La dame. — Laisse-moi dire ! Je ne dans le secret du cœur, à un passé qui vous est cher et ne reviendra cependant jamais. Maintenant, je t'aime comme un ami très bon et très lointain, comme un frère qui serait un peu mort pour moi. Comprends-tu?

LE MONSIEUR. — Oui, je comprends que tu préfères ne plus me revoir.

LA DAME. — C'est vrai !

LE MONSIEUR. — Et pourtant nous avions encore des années devant nous.

LA DAME. — Mais ces années ne nous apporteraient que tristesse, laideur et déception. Il vaut mieux en rester là et garder de notre rencontre un souvenir très pur, et par conséquent, très doux.

Peut-être est-ce le vent glacé de janvier, le froid piquant de l'hiver, peut-être est-ce autre chose qui mouille ses jolis yeux; on ne sait, mais Jeannine porte à son visage un fin mouchoir bordé de dentelle. Enfin, après un long silence, elle reprend :

LA DAME. — Ai-je raison?

LE MONSIEUR, *cherchant à cacher son émotion.* — Tout à fait raison.

LA DAME. — D'ailleurs, puisque tu es poète...

LE MONSIEUR. — Je ne le suis plus.

LA DAME. — Tu connais ces vers d'un de tes anciens confrères :

Sur un mince cristal l'hiver conduit vos pas
Le précipice est sous la glace.
Telle est de nos plaisirs la légère surface...

LE MONSIEUR, *continuant.* —

Glissez, mortels, n'appuyez pas !

LA DAME. — Alors?

LE MONSIEUR. — Au revoir, Jeannine, sois heureuse !

LA DAME. — Adieu, Marcel ! Sois heureux aussi !

Ils se serrent les mains, se regardent en silence, puis :

LE MONSIEUR. — Ton mari t'attend. Rejoins-le vite !

LA DAME. — Tu ne m'accompagnes pas un instant?

LE MONSIEUR. — Faiblirais-tu à ton tour?

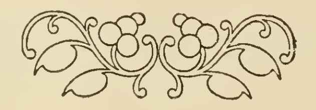
LA DAME. — Nullement ! Mais quelques coups de patin, encore, de compagnie...

LE MONSIEUR. — Inutile ! Tu connais le mot de Musset?

LA DAME. — Lequel?

LE MONSIEUR. — On ne *patine* pas avec l'amour !

Et, après un dernier geste d'adieu, ils s'éloignent.



XV

EN RINKANT



— QUEL AGE AVEZ-VOUS DONC ?

Dans un de ces skatings à la mode où l'on s'adonne au plaisir du patin à roulettes. Cinq heures du soir. Une foule d'amateurs ondule et s'entrecroise sur le plancher lisse comme un miroir. Le bruissement sourd des petites roues couvre presque le murmure des conversations. Pour se parler et pour s'entendre, il faut qu'entre couples de patineurs on se penche l'un vers l'autre.

Louisette, quinze ans, les cheveux très blonds, en coque sur le dos, le nez gamin, les yeux inquiets, est venue, en compagnie de sa maman, prendre une leçon de patinage. C'est la première fois et elle a très peur.

Heureusement elle n'est pas seule. Monsieur Marcel a consenti à venir la retrouver. Il est expert en l'art de glisser sur le plancher perfide et va donner à la jeune fille (en est-ce une déjà?) sa première leçon. M. Marcel est beau garçon. Il a des yeux très noirs, une moustache bien retroussée et toujours de jolies jaquettes. Depuis longtemps il fait une cour assidue à la sœur de Louisette, Simone, qui, ayant vingt ans, est en âge de se marier. M. Marcel plaît à Simone, et cela se voit. Il plaît aussi à la famille et, comme il possède une belle situation de fortune, il est certain qu'il sera agréé le jour où il se déclarera. Mais l'événement n'a pas encore eu lieu, on attend.

Au skating, Louisette, la maman et Marcel se retrouvent. Saluts, poignées de mains, salamalecs.

MARCEL, *tout à coup.* — Tiens ! Mais je n'aperçois pas Mlle Simone. Serait-elle souffrante?

LA MAMAN. — Nullement, cher monsieur ! Seulement, elle avait beaucoup à faire aujourd'hui...

LOUISETTE, *vivement.* — Oui, il faut qu'elle travaille son piano. Elle est si paresseuse qu'elle n'est pas encore capable de jouer convenablement.

LA MAMAN. — Veux-tu bien ne pas être méchante, Louisette !

MARCEL. — Vous lui direz combien je regrette son absence. Heureusement, mademoiselle Louisette, vous êtes là. Cela me console !

LOUISETTE. — Soyez tranquille, ça aussi, je le lui dirai !

MARCEL. — Nous allons donc faire nos débuts au skating.

LA MAMAN. — Heureux âge ! Pour elle, tout est encore début dans la vie !

Après avoir fixé à leurs souliers les mobiles appareils, Marcel et Louisette, se donnant la main, partent sur la piste. La jeune fille fait d'abord quelques faux pas malheureux, puis, peu à peu, elle prend de l'assurance. Elle est loin de savoir patiner, mais elle sait se tenir et, quand elle faiblit, elle s'appuie sur son cavalier.

LOUISETTE, *pendant un arrêt.* — Cela doit bien vous ennuyer, monsieur Marcel, de patiner avec une petite fille comme moi !

MARCEL. — Comment pouvez-vous parler ainsi? Je suis ravi, au contraire.

LOUISETTE. — Oh ! vous dites ça par dolitesse. *(Insistant.)* Mais je sais qu'une fille de mon âge n'intéresse pas les grands jeunes gens comme vous.

MARCEL. — De votre âge ! Quel âge avez-vous?

LOUISETTE. — Vous voyez bien que vous ne me traitez pas en femme. Autrement, vous vous garderiez bien de me demander mon âge.

MARCEL. — Eh bien, je ne vous le demande plus !

LOUISETTE. — En ce cas, je vais vous le dire. J'ai... seize ans et demi ! *(Un peu inquiète de son mensonge.)* Je n'en ai pas l'air, n'est-ce pas?

MARCEL. — Mais si !

LOUISETTE. — Seulement ce sont mes cheveux sur le dos qui me rajeunissent. Je vais demander à maman la permission de me faire un chignon.

MARCEL. — Vous aurez raison.

LOUISETTE. — Oh ! comme vous êtes gentil de m'approuver. Je commence à croire que vous me prenez un petit peu au sérieux.

MARCEL. — Je n'ai pas de motif pour vous traiter autrement qu'en jeune fille, en vraie jeune fille que vous êtes.

LOUISETTE, *avec conviction.* — Merci, monsieur Marcel !

MARCEL, *voulant changer de conversation.* — Nous continuons notre leçon?

LOUISETTE. — Si vous voulez !

Ils repartent, en se tenant les mains. Arrivés à l'autre extrémité de la piste, nouvel arrêt.

LOUISETTE. — Dites-moi, monsieur Marcel, nous sommes de bons amis, n'est-ce pas?

MARCEL. — Mais certainement, mademoiselle Louisette !

LOUISETTE. — Alors on peut vous poser une question indiscrète?

MARCEL. — Si indiscrète que ça?

LOUISETTE. — Oui.

MARCEL, *amusé*. — Allez-y! Il n'y a jamais de questions indiscrètes entre vieux amis comme nous.

Mlle Simone plaît à tous ceux qui l'approchent et que moi, comme les autres...

LOUISETTE, *l'interrompant*. — Comme c'est mal de mentir à un vieil ami! Voilà plus d'un an que j'ai vu clair dans votre



— ELLE M'A JETÉ UN POT DE FLEURS.

LOUISETTE. — En ce cas, j'y vais franchement. Vous aimez bien ma sœur, hein?

MARCEL, *gêné*. — C'est-à-dire que

jeu, allez! Quand vous rencontrez ma sœur, vous vous empressez auprès d'elle; vous faites des bouches en cœur, des petits sourires; vous l'abreuvez de compliments;

vous guettez toujours si elle ne va pas laisser tomber son mouchoir pour le ramasser; au bal, c'est toujours elle que vous invitez, et, quand vous croyez qu'on ne vous remarque pas, vous la regardez avec des yeux, avec des yeux ! Ah ! je ne m'y trompe pas, à ces yeux-là ! C'est de l'amour ! Je m'y connais !

MARCEL, *riant pour cacher son trouble.* — Vous vous y connaissez? Tous mes compliments !

LOUISETTE. — Ne blaguez pas ! J'ai beaucoup étudié toutes ces questions-là.

MARCEL. — Où donc?

LOUISETTE. — Dans les romans que j'ai lus en cachette de ma famille. Alors, voyez-vous, il ne faut pas me la faire. Vous aimez Simone?... Vous ne répondez pas ! Vous doutez de ma discrétion? Un vieil ami comme moi !

MARCEL. — Eh bien, oui, c'est vrai !

LOUISETTE. — Là ! vous voyez bien !

MARCEL. — J'aime Simone... *(Se reprenant)* Mlle Simone !

LOUISETTE. — Comme vous avez raison ! Elle est si jolie !

MARCEL. — N'est-ce pas?

LOUISETTE. — Elle a de si beaux yeux, un si joli teint, de si beaux cheveux... Seulement, c'est malheureux qu'elle se les teigne !

MARCEL. — Ah ! elle se teint...?

LOUISETTE. — Oui. Et puis elle se colle des tas de chichis, sous prétexte qu'elle n'en a pas assez. Et c'est vrai, vous savez : quand elle se met les cheveux sur le dos, elle en a gros comme une queue de rat.

MARCEL, *pour changer de conversation.* — Simone a le plus agréable caractère que je connaisse.

LOUISETTE. — Tout le monde est de cet avis. Elle est aimable pour tout le monde. Vous, vous venez, vous lui faites la cour, elle sourit, elle plaisante, elle est heureuse. Vous vous en allez, il en vient un autre. Crac ! c'est la même chose pour lui que pour vous. Elle adore flirter. Du moment que c'est un homme, elle lui fait des grâces.

MARCEL, *bougonnant.* — Tiens, je ne savais pas !

LOUISETTE. — Elle n'ira pas vous le dire, parbleu, ça vous vexerait. Au fond elle est un peu cachottière. On ne sait jamais ce qu'elle pense. Moi, du moins.

MARCEL. — Comment ! Elle ne vous confie pas ses petites affaires intimes?

LOUISETTE. — Vous ne voudriez pas ! Elle est trop jalouse de moi. Quand on me fait un compliment, ça la fait pâlir de rage.

MARCEL. — C'est à ce point?

LOUISETTE. — Je vous assure. Il est vrai qu'elle a une excuse. Simone aura pour toute dot la maigre somme que lui donneront péniblement papa et maman, tandis que moi, j'aurai deux cent mille francs de plus qu'elle.

MARCEL. — Comment cela se fait-il?

LOUISETTE. — J'ai hérité, l'année dernière, d'une vieille tante qui m'avait en affection particulière. Oh ! je n'ai pas encore touché l'argent, mais papa sera obligé de me le donner quand je me marierai.

MARCEL. — Et naturellement, vous avez envie de vous marier?

LOUISETTE, *avec un petit air penché.* — Le plus tôt possible !

Nouveau tour de piste. Louisette, bien que faisant des progrès, s'appuie de plus en plus sur son cavalier. Tout en patinant :

MARCEL. — Vous commencez à marcher très bien.

LOUISETTE. — Grâce à vous ! Vous êtes un bon professeur.

MARCEL. — C'est la première fois pourtant que j'apprends à quelqu'un.

LOUISETTE. — Bien vrai?

MARCEL. — Comme je vous le dis. Il a fallu que l'élève soit charmante pour que j'acceptasse ce rôle.

LOUISETTE. — Et que le professeur soit charmant pour que je fisse l'élève.

MARCEL. — C'est un compliment !

LOUISETTE. — Ne m'en avez-vous pas fait de même?

MARCEL. — Nous marivaudons.

LOUISETTE. — N'en avons-nous pas le droit? *(Comme prise d'une idée subite.)*

Ah ! mon Dieu ! j'oubliais ! Si ma sœur nous voyait, nous entendait surtout, elle serait en droit de vous tenir rigueur, que dis-je? de vous faire une de ces scènes ! je ne voudrais pas qu'elle nous aperçût aujourd'hui !

Marcel. — Ce que je fais ou dis ne la regarde pas pourtant.



— OH ! MAMAN, COMME SUR DES ROULETTES !

Elle est si violente ! Un jour, elle m'a cassé un pot de fleurs sur la tête.

Marcel. — Pauvre petite !

Louisette. — Je lui pardonne, allez ! Et c'est pour ne pas lui faire de peine que

Louisette. — C'est bien vrai?

Marcel. — Ma parole !

Louisette. — Vous n'avez donc pas l'intention de la demander en mariage?

Marcel, *tout à coup embarrassé.* — Ja-

mais !... c'est-à-dire j'ai pensé, autrefois, oui, un instant... mais plus maintenant, c'est fini, je n'en ai plus envie...

LOUISETTE, *l'air étonné.* — Pourquoi donc ?

MARCEL. — Voyons ! Une jeune fille coquette, flirteuse, cachottière, jalouse, coléreuse... et qui n'a, pour ainsi dire, pas de dot...

LOUISETTE. — Qu'est-ce qui vous a raconté ça ?

MARCEL, *hésitant.* — Je l'ai entendu répéter... *(brusquement, avec assurance)* et par des gens qui étaient bien placés pour le savoir.

LOUISETTE. — Pauvre Simone !... Elle n'est pas laide après tout, elle en trouvera un autre.

MARCEL. — Je le lui souhaite de tout cœur !

LOUISETTE. — Reposons-nous un peu, voulez-vous ?

MARCEL. — Avec plaisir !

Un moment de silence. Louisette, pour se donner une contenance, feint de s'intéresser vivement aux évolutions élégantes et inattendues d'un patineur hors ligne. Profitant de son inattention, Marcel détaille du regard la grâce et le charme de la jeune fille. Tout étonné de cette découverte, it s'aperçoit que Louisette a des cheveux d'un blond exquis, un profil pur, des yeux très doux et très prenants, un sourire aguichant, une taille enfin de femme à peine faite, d'autant plus délicieuse qu'on peut encore hésiter devant elle.

LOUISETTE, *se retournant tout à coup.* — Qu'est-ce que vous regardez ?

MARCEL, *sans réfléchir.* — Vous, Louisette !

LOUISETTE, *rougissant.* — Vous allez me faire rougir.

MARCEL. — C'est déjà fait.

LOUISETTE. — Pourquoi me taquiner ? Je vous déplais ?

MARCEL, *perdant la tête.* — C'est-à-dire que vous me plaisez beaucoup, beaucoup !

LOUISETTE, — Moi, une petite fille !

MARCEL. — Une jeune fille, une vraie jeune fille, Louisette.

LOUISETTE. — Aux vraies jeunes filles on fait la cour, monsieur Marcel.

MARCEL. — N'ai-je pas commencé à vous la faire ?

LOUISETTE. — Tiens ! je ne m'en étais pas aperçue !

MARCEL. — Et je continuerai ! Tant pis pour vous !

LOUISETTE. — Hélas ! cela ne mène à rien.

MARCEL. — Si, au mariage !

LOUISETTE. — On n'épouse pas une fille de ...seize ans et demi.

MARCEL. — Peut-être, Louisette, mais quand on sait attendre...

LOUISETTE, *après un silence.* — Je suis fatiguée. Voulez-vous me ramener du côté de maman ?

Sans oser continuer leur conversation, ils regagnent l'endroit où les attendait la mère de Louisette.

LA MAMAN, *à Marcel.* — Eh bien, cher monsieur, êtes-vous content de votre élève ?

MARCEL. — Ravi, chère madame ! Nous avons convenu de poursuivre notre leçon demain. N'est-ce pas, mademoiselle Louisette ?

LOUISETTE. — Mais oui, monsieur.

LA MAMAN, *à sa fille.* — Alors, ça a bien marché, tes débuts ?

LOUISETTE, *riant.* — Oh ! maman, comme sur des roulettes !

XVI

EN FIACRE



— AH ! CE COMPTEUR !

Un dimanche d'août à Paris. Du soleil, de la poussière, des gens las se traînant à l'ombre des maisons. La demi-solitude d'une grande ville pendant les vacances. Une rue paisible et lointaine à Montmartre.

M. et Mme Duponneau, petits commerçants, à l'aise mais avares, ont fermé leur boutique — vernis et couleurs — et arboré leur toilette des dimanches. Monsieur a mis son veston d'alpaga fantaisie, son pantalon de coutil blanc et son panama à 4,95*; Madame, son corsage de soie et son chapeau de paille avec des marguerites. Petits et gros tous les deux, la cinquantaine passée, pas d'enfant.*

Sur le seuil de leur porte, après avoir échangé quelques mots avec la concierge, pour bien montrer qu'ils allaient en promenade.

MADAME. — Où allons-nous?

MONSIEUR. — Je ne sais pas. Quand on part comme cela, le dimanche, on ne sait jamais où l'on va.

MADAME. — Si on allait aux Tuileries?

MONSIEUR. — Ou au bois de Boulogne?

MADAME. — C'est loin !

MONSIEUR. — On prendrait une voiture. Pour une fois, on peut se payer le voyage.

MADAME. — Ça va nous coûter très cher.

MONSIEUR. — Oui, mais les voisins nous verront partir. Ils en rageront.

(Sur cet argument définitif, M. Duponneau hèle un cocher somnolant sur son siège; le fiacre vient se ranger au bord du trottoir, les deux clients s'installent, d'un air dégagé, comme s'ils en avaient l'habitude.)

MONSIEUR, *au cocher.* — Nous allons au bois de Boulogne.

LE COCHER, *bonhomme.* — Comme des princes alors?

MONSIEUR. — Oui, nous voulons faire un petit tour, pour prendre l'air.

(Le cocher abaisse le drapeau de son taximètre. La voiture part.)

MADAME, *avec angoisse, en montrant le compteur.* — Déjà quinze sous et nous sommes à peine en route ! Demande au cocher : il y a une erreur !

MONSIEUR, *d'un air entendu.* — Tu sais bien que c'est toujours ainsi : soixante-quinze centimes à la prise en charge. Mais on a droit à plus d'un kilomètre à ce prix-là !

MADAME. — Oui, mais tout à l'heure, les deux sous vont dégringoler à chaque tour de roue, tu vas voir !

MONSIEUR. — Tais-toi donc ! Tu es ridicule ! Nous avons pris une voiture, c'est pour nous promener et prendre l'air. C'est une dépense, bien sûr, mais une fois par hasard !...

MADAME, *soupirant.* — Comme tu es dépensier, quand tu t'y mets !

MONSIEUR. — Tais-toi, je te dis ! Regarde plutôt comme nous filons vite !

MADAME. — Tu n'es pas difficile. Ce cheval est fourbu, il n'avance pas.

MONSIEUR. — Il n'avance peut-être pas très vite pour un cheval, mais, à côté de notre vitesse quand nous allons à pied, il y a une rude différence.

MADAME. — Je ne dis pas.

MONSIEUR. — Tiens ! regarde les Dubois, à leur fenêtre ! Ça les épate de nous voir en voiture. Ils en ouvrent des yeux. On croirait que nous sommes le bœuf gras ! Sûrement, ils ragent de ne pouvoir s'en payer autant.

MADAME. — Ce sont des purées !

MONSIEUR. — Et des imbéciles ! Ils économisent pour leurs enfants comme si leurs enfants devaient leur en savoir gré un jour.

MADAME. — D'ailleurs la chemiserie, ça ne rapporte plus comme autrefois. A cause des grands magasins.

MONSIEUR. — Ce n'est pas comme le vernis et la couleur. Ça, c'est bon ! On y fait sa pelote. N'est-ce pas, bobonne?

MADAME. — On ne peut pas dire le contraire.

MONSIEUR, *s'écrasant de plus en plus au fond de la voiture.* — Il fait moins chaud quand on roule. Tu sens? Il y a de l'air.

MADAME, *pas convaincue.* — Oui, il y a de l'air... mais, pour dire qu'il est parfumé, je ne crois pas !

MONSIEUR. — Oh ! toi, il te faut toujours des choses extraordinaires. Ça ne sent pas bon. C'est certain. A cause du vent d'est. Mais à Paris, l'été, c'est toujours comme cela ! Je trouve qu'on s'y habitue très bien.

MADAME, *poussant un cri.* — Ah ! mon Dieu !

MONSIEUR. — Qu'est-ce qu'il y a? Tu te trouves mal?

MADAME, *le doigt tendu vers le compteur kilométrique.* — Non, regarde !

MONSIEUR. — Regarde quoi? Je ne vois rien.

MADAME. — Le taxi !

MONSIEUR. — Eh bien !

MADAME, *désolée.* — Il vient de marquer quatre-vingt-cinq centimes.

MONSIEUR. — La belle affaire ! ça devait arriver !

MADAME. — Tu es splendide ! Ça devait arriver ! Alors tu trouves tout naturel que nous ayons à peine dépassé la place Clichy et que nous y soyons déjà de dix-sept sous?

MONSIEUR. — Dame ! il y a près de deux kilomètres de chez nous ici !

MADAME. — Deux kilomètres ! Comme tu exagères ! Je suis sûre qu'à pied je ferais ce trajet en dix minutes.

MONSIEUR. — Essaie !

MADAME. — Tu sais bien que je ne peux pas marcher. Je suis tout de suite essoufflée. Ça me rend malade. Et puis j'ai des varices... trop cher pour les gens comme nous. On aurait mieux fait de rester à la maison, à prendre l'air, sur la cour.

MONSIEUR. — C'est toi qui as voulu te promener.

MADAME. — Et toi donc ! Depuis le déjeuner, tu ne tenais pas en place. *(Poussant un nouveau cri.)* Ah ! mon Dieu !

MONSIEUR. — Encore !

MADAME. — Un franc cinq !... Et je



— REGARDE LES DUBOIS A LEUR BALCON !

MONSIEUR. — Alors?

MADAME. — Alors je te dis que ces taxis sont des trucs de voleur. Les cochers ont inventé ça pour empiler le pauvre monde. Mais, à ta place, je ne me laisserais pas faire.

MONSIEUR. — Tu ne paierais pas?

MADAME. — Si ! Mais je descendrais immédiatement. Les voyages, ça coûte n'ai même pas vu passer les quatre-vingt-quinze centimes !

MONSIEUR. — Parce que tu ne regardais pas !

MADAME. — Précisément ! Je parie que le cocher a profité que nous causions pour donner un coup de pouce à son système...

MONSIEUR. — Ou le cheval, un coup de pied !

MADAME. — Si ça continue de cette façon, nous en aurons au moins pour trois francs en arrivant à la Porte-Maillot et, si nous gardons la voiture dans le bois, ça nous fera une journée de dix francs !

MONSIEUR, *agacé*. — Écoute, bobonne, ne me gâche pas ma promenade. S'il faut t'entendre tout le temps te lamenter à cause du taxi, j'aime mieux descendre et rentrer à la maison. Deux sous par ici, deux sous par là, ce n'est pas une affaire. Puisque je t'ai offert une voiture, c'est que je pouvais la payer.

MADAME, *d'une voix suppliante*. — Je t'en prie, Gustave, ne m'en veux pas ! Mais c'est plus fort que moi. Chaque fois que j'aperçois ce petit cadran qui tourne et qui marque une somme nouvelle, j'ai l'impression qu'on met la main dans mon porte-monnaie, qu'on en extirpe mon argent et qu'on s'amuse à le lancer pièce par pièce, par la portière.

MONSIEUR, *faisant de l'ironie*. — Je t'assure que, si tu te retournais, tu le verrais derrière toi, jalonnant le pavé.

MADAME. — Plaisante si tu veux, mais je ne connais pas d'impression plus désagréable. Jeter l'argent par la fenêtre ou par la portière : c'est bien la même histoire.

MONSIEUR, *toujours ironiste*. — Oui, mais ces sous-là te serviront à quelque chose.

MADAME. — A quoi donc ?

MONSIEUR. — Mais à retrouver ton chemin, pour revenir à la maison. Rappelle-toi le petit Poucet.

MADAME. — Lui, il employait des cailloux. Ce n'était pas un prodigue comme toi.

MONSIEUR, *les bras au ciel*. — Voilà que je suis un prodigue maintenant ! Et pour quel motif, mon Dieu ? Simplement parce que j'ai pris une voiture et que j'ai dépensé la somme colossale de vingt et un sous !

MADAME, *sursautant*. — Vingt et un sous ! S'il s'agissait de vingt et un sous, ce ne serait rien ! *(Le doigt vers le compteur.)* Regarde, Gustave ! Un franc trente-cinq ! Et nous n'avons même pas eu le temps de contempler le paysage !

MONSIEUR. — Parbleu ! nous contemplons le compteur ! C'est notre seul horizon. Il est beau.

MADAME, *sursautant*. — Un franc quarante-cinq !

MONSIEUR. — Quand je te disais que tu ne regardais que ça !

MADAME. — Écoute, Gustave, j'en ai assez ! D'un côté, je suis martyrisée par ces chiffres qui dansent devant mes yeux. De l'autre, je suis en butte à tes rebuffades et à tes railleries. Je veux descendre.

MONSIEUR. — Mais nous ne sommes qu'à la place des Ternes ! Le Bois est loin !

MADAME. — Ça m'est égal. Je veux descendre.

MONSIEUR. — Notre promenade va être gâchée.

MADAME. — Elle l'est déjà. Je veux descendre.

MONSIEUR. — Nous allons être obligés de rentrer à pied.

MADAME. — Tant mieux ! J'adore marcher. Je veux descendre.

MONSIEUR. — Enfin, le cocher va nous prendre pour des mufles.

MADAME. — Qu'il nous prenne tant qu'il voudra. Moi, je ne veux pas le garder.

(Voyant que sa femme est bien décidée, M. Duponneau crie au cocher de stopper le long du trottoir.)

MADAME. — Et tu vas voir : au moment précis où nous allons nous arrêter, le compteur va marquer dix centimes de plus.

(En effet, le redoutable accident se produit.)

MADAME, *sautant à terre*. — Je te l'avais bien dit. Pour la peine, tu ne donneras que trois sous de pourboire. C'est bien suffisant.

MONSIEUR, *payant*. — Voilà, mon brave !

LE COCHER, *après avoir vérifié sa monnaie*. — Eh bien, vous n'êtes pas rapiats pour des gens qui veulent faire leur persil en voiture ! Va donc ! eh ! purée !

MADAME, *entraînant son mari*. — N'ayons pas l'air d'entendre.

MONSIEUR. — Où allons-nous?

MADAME. — A la maison, parbleu ! Tu ne te figures pas qu'on va se ruiner au café. C'est assez d'argent dépensé pour aujourd'hui.

(Plus d'une heure après, M. et Mme Duponneau arrivent enfin à la porte de leur maison. Ils sont fourbus l'un et l'autre, traînent la jambe et s'épongent à chaque instant.)

LA CONCIERGE, *assise sur le trottoir, très aimable.* — Eh bien? Vous avez fait une belle promenade aujourd'hui?

MONSIEUR, *très convaincu.* — Splendide !

— VA DONC ! EH ! PURÉE !

MADAME, *de même.* — Merveilleuse !

LA CONCIERGE. — Vous avez donc lâché votre voiture? Je vous avais vu partir avec.

MADAME, *rapidement.* — Je vais vous

expliquer. Nous avons été si loin, si loin…

Monsieur, *de même.* — Le bois de Boulogne, Auteuil, la route de Versailles…

Madame. — Et cœtera ! Que notre pauvre cheval n'avançait plus. En arrivant au bas de la rue, il ne pouvait pas mettre un pied devant l'autre. Alors, vous comprenez, nous avons eu pitié de lui et nous sommes descendus.

Monsieur. — Il n'y avait plus que quelques mètres à faire.

Madame. — Ça nous a dégourdi les jambes. Mais il n'y a pas à dire, c'est rudement agréable, une balade en voiture ! L'été principalement !

Monsieur. — On prend l'air sans se fatiguer. On bavarde le long du chemin…

Madame. — Comme deux amoureux ! Quoique vieux mariés, on se dit des choses tendres.

Monsieur. — Ainsi que dans le bon temps. C'est délicieux !

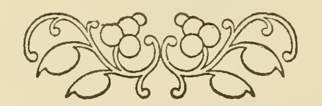
Madame. — Et surtout…

Monsieur, *devinant la suite.* — Ah ! oui, surtout !

Madame. — Ça coûte si peu que personne, vraiment, ne peut se refuser ce luxe-là !

Monsieur. — J'allais le dire.

Madame. — Il faut bien, de temps en temps, savoir se payer une petite folie.



XVII

EN GONDOLE



— IL FAUT ÊTRE PRUDENT A NOS AGES.

M. et Mme Merval tournent autour de la soixantaine. Malgré cet âge qui a blanchi leurs cheveux et creusé leurs rides, ils ont conservé sur leur visage et dans toute leur personne quelque chose d'alerte, de gai, de tendre et de bien français. C'est que leur cœur est resté jeune et qu'ils continuent à s'aimer comme aux premiers jours de leur union.

Ils ont une fille, Simone, qui, si elle ressemble à sa mère au temps de son mariage, n'a rien par contre de ses idées. C'est une moderne, éprise de progrès et de nouveauté. Elle vient d'épouser un jeune ingénieur,

Jacques Hugon, pour qui la vie n'est qu'une succession de théorèmes.

Simone, convaincue par ses parents, est partie faire son voyage de noces en Italie, mais à contre-cœur. Elle aurait préféré New-York ou Chicago. De leur côté, M. et Mme Merval, enfin seuls, ont résolu de faire un pieux pèlerinage au pays qui vit jadis leur lune de miel. Les deux couples sont arrivés à Venise, mais chacun ignore la présence de l'autre.

Un soir de mai, sur le Grand Canal, en gondole.

M. MERVAL. — Nous allons faire un petit tour sur les canaux et nous reviendrons, pas trop tard, à l'hôtel. Cela te va?

Mme MERVAL. — Mais oui, mon ami. Ton idée est excellente. D'ailleurs, puisqu'il a été convenu entre nous de renouveler, point par point, notre voyage de noces il est nécessaire que nous fassions cette promenade en gondole que nous avons faite il y a trente-cinq ans. Tu t'en souviens?

M. MERVAL. — Ah! Émilie, si je m'en souviens! Il me semble que toutes les années passées sont abolies, que nous continuons simplement notre rêverie délicieuse, au clair de lune, sur les canaux. Tu n'as pas froid?

Mme MERVAL. — Non, Hippolyte! Je me suis couverte à cause de mes rhumatismes. Et toi?

M. MERVAL. — Oh! moi, j'ai mis mon gros pardessus. J'ai trop peur de mon lumbago.

Mme MERVAL. — Tu as bien fait. Il faut être prudent... à nos âges.

M. MERVAL, *vivement.* — Chut! Ne parle pas de nos âges. Ce soir, je veux les oublier. Regarde! Rien autour de nous n'a changé. C'est toujours la même barque avec sa coque noire et sa pointe recourbée. C'est toujours le même gondolier au visage fauve, aux mouvements harmonieux et forts. C'est la même lagune immobile et sombre comme du plomb fondu. Ce sont les mêmes palais. C'est le même ciel enfin, tout criblé d'étoiles.

Mme MERVAL. — Comme je suis heureuse, Hippolyte!

M. MERVAL. — Je le suis aussi, mon amie. Mais mon plaisir n'est pas égoïste. Mon bonheur est fait de celui des autres. Je pense à nos chers enfants.

Mme MERVAL. — Je croyais que tu voulais oublier ton âge?

M. MERVAL. — Certainement! Je m'imagine n'avoir encore que la trentaine, mais la trentaine avec une fille de vingt ans. C'est difficile à arranger, mais c'est très poétique. Ne ris pas! Je suis très sérieux.

Mme MERVAL. — Je le vois.

M. MERVAL. — Et quand je pense que Simone, avec son mari, est peut-être à Venise, ce soir-même, une émotion très douce m'envahit. S'ils éprouvent les mêmes sensations que nous, jadis — et il ne peut en être autrement — quelle joie doit être la leur!

Mme MERVAL, *rêvant tout haut.* — Ils doivent être l'un près de l'autre assis, le visage proche, la main dans la main...

M. MERVAL, *de même.* — Leur gondole glisse lentement sur l'eau, laissant derrière elle une traînée d'argent...

Mme MERVAL. — Le clair de lune les inonde d'une clarté transparente et bleue...

M. MERVAL. — Le clair de lune de miel!

Mme MERVAL. — Ils se parlent tout bas! Ils savourent la beauté de cette ville incomparable...

M. MERVAL. — Ils se parlent d'amour...

Mme MERVAL. — Ils sont heureux, heureux, heureux!...

(A ce moment précis, une gondole frôle celle que montent M. et Mme Merval. A peine plus rapide, elle les dépasse lentement. Ils ont tout le temps voulu pour surprendre au passage la conversation de ces étrangers.)

UNE VOIX DE FEMME. — Je ne comprends pas que Venise ne soit pas mieux éclairée le soir. Il faudrait de l'électricité partout. Quelle ville en retard!

UNE VOIX D'HOMME. — Et ces canaux, croyez-vous que ce ne soit pas le comble de l'archaïsme? Moi, je comblerais tout ça, je ferais de belles rues bien droites et

bien propres où l'on pourrait installer des tramways...

M. MERVAL, *se penchant vers sa femme.* — Tu as entendu? Ce sont nos enfants.

Mme MERVAL, *émue.* — C'est Simone!

M. MERVAL. — Et Henri, en gondole comme nous! Je me doutais qu'ils devaient

Mme MERVAL. — Écoutons-les alors! Ça nous rajeunira.

(Le vieux ménage se tait. La voix des jeunes monte dans le silence.)

SIMONE. — Vous sentez, Henri, cette odeur étrange?



— MAIS CE SONT NOS ENFANTS!

être ici. Quelle rencontre extraordinaire!

Mme MERVAL. — Il faut leur faire signe.

M. MERVAL. — Jamais de la vie, nous les dérangerions. Laissons-les continuer leur promenade, au contraire.

Mme MERVAL. — Mais...

M. MERVAL. — De jeunes mariés! Gardons-nous d'interrompre leur duo d'amour.

HENRI. — Oui, ça sent diablement mauvais : la vase et le poisson pourri. Parbleu! une lagune où toute une ville jette ses excréments! Il n'y a pas de tout à l'égout ici.

SIMONE. — Et puis ces maisons croulantes dont se dégagent des relents de vieille humanité!

HENRI. — Il faudrait raser tous ces murs. Décidément, Venise me dégoûte. C'est trop sale et trop laid !

SIMONE. — Et ça manque tellement de confort moderne. Pas d'électricité, pas de magasin, pas de Métro. J'aime mieux Paris !

HENRI. — Et New-York? Vous ne connaissez pas New-York? Je vous y conduirai. Vous verrez comme c'est beau. Voilà une ville dans le mouvement au moins !

SIMONE. — Je l'ai entendu dire.

HENRI. — J'y ai passé deux années délicieuses. Les rues sont magnifiques, si régulières, si bien percées. Et les façades des maisons si blanches, si nettes ! Ah ! les Américains, voyez-vous, il n'y a qu'eux pour comprendre la vie.

SIMONE. — Tandis que nous autres, pauvres Européens, nous sommes joliment en retard. Nous nous attardons encore à un tas de vieilleries dignes de nos grand'mères.

HENRI. — Venise, Venezia, valse lente.

SIMONE. — La gondole et le gondolier, autre valse.

HENRI. — Les canaux, le pont des soupirs, barcarolle.

SIMONE. — Le clair de lune, romance, avec trémolo !

HENRI, *éclatant de rire.* — Dieu, qu'on était bête autrefois !

SIMONE, *de même.* — On avait du temps à perdre. Tenez ! rentrons à l'hôtel, nous ferons mieux.

(La gondole du jeune ménage Hugon s'est éloignée. Maintenant M. et Mme Merval sonts seuls. Ils se regardent tristement. Puis après un silence :)

M. MERVAL. — Tu as entendu?

Mme MERVAL. — Hélas !

M. MERVAL. — C'est notre fille qui parle ainsi !

Mme MERVAL. — C'est notre gendre !

M. MERVAL. Certes, je savais bien que Simone n'était pas tout à fait dans nos idées, mais je ne l'aurais jamais crue capable d'être à ce point insensible à la beauté.

Mme MERVAL. — Par malheur ! son mari n'est pas fait pour la convertir. Son idéal, à lui, se résume dans les rues bien droites de New-York ! D'ailleurs, tu as remarqué, ils se disaient : vous !

M. MERVAL, *les bras au ciel.* — Entre jeunes mariés !

Mme MERVAL. — C'est là l'indice de tout un état d'âme. Ah ! de notre temps, on aurait compris le charme artistique d'une ville comme Venise. On aurait vibré d'émotion à parcourir ce canal, en gondole, au clair de lune !

M. MERVAL, *ironique.* — Clair de lune... barcarolle... vieille chanson.

Mme MERVAL. — Et puis, en voyage de noces, on se serait crânement tutoyé, on aurait surtout découvert des mots très doux et très tendres, des mots d'amoureux pour les jeter comme une offrande à la nuit vénitienne.

M. MERVAL. — Mais ces temps-là ne sont plus. Les jeunes ne trouvent rien de plus beau que l'électricité et les maisons de vingt étages. Notre génération éprise d'idéal disparaît.

Mme MERVAL. — Nous sommes les derniers, peut-être !

M. MERVAL, *très troublé.* — Ce que nous venons d'entendre, il me semble, est une insulte à cette ville incomparable. Il faut la réparer.

Mme MERVAL. — Comment?

M. MERVAL. — Il faut prouver à cette beauté qui nous entoure que des âmes sont capables encore de la comprendre et que nul lieu au monde n'est plus propice aux chuchotements des amoureux.

Mme MERVAL. — Des amoureux ? Mais je n'en vois pas.

M. MERVAL. — Et nous !

Mme MERVAL. — Nous, mon pauvre ami ! Mais nous avons...

M. MERVAL, *vivement.* — Ne le dis pas ! Que personne ne l'entende ! Tu as vingt-cinq ans, toujours, et j'en ai trente.

Mme MERVAL. — C'est une illusion.

M. MERVAL. — Une illusion merveilleuse et divine. Savourons-la comme un fruit rare. Nous nous sommes mariés il y a un mois à peine...

Mme MERVAL. — Le 25 avril 185...

M. MERVAL, *vivement.* — 1912. Nous avons pris le train pour l'Italie. Nous avons visité Milan, Rome, Naples...

Mme MERVAL. — Pise et Florence.

M. MERVAL. — Maintenant, nous voici à Venise. La ville des doges nous a accueillis comme elle accueille toujours les amoureux, en nous faisant un cadre d'ivresse et de rêve. Ce soir, profitant de la clarté lunaire, nous nous sommes enfuis de l'hôtel, coude à coude, cœur à cœur. Nous avons frété une gondole et nous voilà, bercés au rythme du gondolier, sur la lagune baignée de lumières célestes.

Mme MERVAL. — C'est l'enchantement du passé.

M. MERVAL. — Non, mon amie, l'enchantement de l'heure présente. Tu es jeune...

Mme MERVAL. — Je suis?

M. MERVAL, *continuant.* — Tu es jeune, tu es belle, tu es blonde et je t'aime.

Mme MERVAL, *des larmes au bord des paupières.* — Mon ami !



— AÏ ! MON LUMBAGO !

M. MERVAL. — Je t'aime de toute la force de mon être. Dans tes regards, je puise, ainsi que dans une fontaine intarissable, l'onde pure de la joie. Dans ton sourire éclot la fleur de notre amour. Dans tes baisers se résume ma vie tout entière.

Mme MERVAL, *de plus en plus attendrie.* — Moi aussi, je t'aime. Nos deux cœurs ne font qu'un. Ils battent ensemble

et l'on dirait, dans le silence de la nature, qu'ils s'unissent à elle et ne font plus qu'un grand battement mystérieux.

M. MERVAL. — Ah ! Venise ! Venise ! il n'est que toi pour nous griser de la sorte. Venise, refuge des amoureux, patrie des poètes ! Tous les amoureux, tous les poètes t'ont aimée. Souviens-toi de Musset :

> Dans Venise la rouge,
> Pas un bateau qui bouge,
> Pas un pêcheur dans l'eau,
> Pas un falot...

Mme MERVAL, *dans la même exaltation.* —

> Et qui dans l'Italie
> N'a son grain de folie?
> Qui ne garde aux amours
> Ses plus beaux jours?...

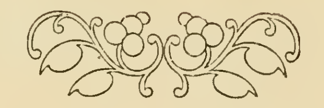
M. MERVAL, *poussant un cri.* — Aï ! aï ! aï !

Mme MERVAL. — Qu'y a-t-il?

M. MERVAL. — C'est mon lumbago qui me reprend, Émilie !

Mme MERVAL. — Et moi, je sens mes rhumatismes. Rentrons vite, Hippolyte !

M. MERVAL. — Tu as raison. Nous étions fous.



XVIII

EN AÉROPLANE



— JE SUIS EN RETARD ?

En Bretagne, au printemps. Sur une lande allant jusqu'à perte de vue et complètement déserte, se dresse une grande baraque en planches mal jointes. C'est le hangar dans lequel Xavier Beaupertuis remise son aéroplane. Xavier, en effet, est l'inventeur d'un appareil merveilleux et tout nouveau. Avant de faire breveter sa découverte, il est venu s'installer dans ce pays perdu pour mettre la dernière main à son œuvre. Chaque jour il l'essaye, et chaque jour il fait des progrès dans la conduite de sa machine. Maintenant, il est capable de voler comme n'importe qui, comme n'importe quel oiseau, veux-je dire.

Or, dans un château des environs, habite une jeune femme de vingt-huit ans environ. Henriette Cocherel est la veuve d'un gros commerçant de Rennes. Elle est consolée, depuis quelque temps, de la perte qu'elle a faite, à cause de l'héritage qui lui est resté et aussi parce que, toujours jolie, elle ne désespère pas de trouver un nouvel époux. Pour le moment, retirée à la campagne, elle se repose et reprend haleine avant de se lancer à nouveau dans le tourbillon du monde.

Henriette et Xavier, par le hasard des rencontres, ont fait connaissance. La jeune femme, très intriguée par les expériences de l'inventeur, vient maintenant presque chaque jour assister à ses prouesses. Xavier, sûr de ses talents, lui a offert, la veille, de l'emmener à ses côtés à travers les airs. Avec un petit frisson de crainte et de joie, elle a accepté. Et aujourd'hui, devant son aéroplane qu'il vient de sortir du hangar, le jeune homme attend son invitée. Bientôt, elle apparaît sur la route, à bicyclette.

Il est six heures et le soleil commence à disparaître.

HENRIETTE, *descendant de machine.* — Je suis en retard?

XAVIER, *très galant.* — Point du tout, Vous êtes même en avance. Mais cela ne m'empêchait pas de vous désirer.

HENRIETTE. — Alors, vous tenez vraiment à m'emmener dans votre appareil?

XAVIER. — Je tiens surtout à vous faire plaisir. Vous m'avez donné votre promesse hier. Auriez-vous peur aujourd'hui?

HENRIETTE, *qui veut paraître très brave.* — Peur, moi? Je n'ai jamais peur.

XAVIER. — Même avec moi?

HENRIETTE. — Avec personne.

XAVIER. — Bravo! Avec une devise pareille, vous étiez digne d'être la femme d'un aviateur. Etes-vous prête? Le temps est splendide, mais la nuit est proche. Il faut nous dépêcher.

HENRIETTE. — Je suis à vous.

XAVIER, *riant.* — Au figuré?

HENRIETTE. — Je l'espère bien. Vous avez une façon de plaisanter sur tout...

XAVIER. — Eh bien! ne plaisantons pas et partons. D'abord, faites-moi le plaisir de quitter votre chapeau et de mettre cette casquette.

HENRIETTE. — Cette vieille casquette?

XAVIER. — Oui.

HENRIETTE. — Pourquoi donc?

XAVIER. — Parce qu'en aéroplane les chapeaux sont comme les serments... Ils s'envolent. Et il serait malheureux que vous perdiez le vôtre, qui est ravissant.

HENRIETTE, *s'exécutant.* — Vous pensez à tout.

XAVIER. — Et maintenant, venez prendre place à mes côtés.

(La jeune femme est assise dans l'aéroplane à l'endroit qu'on lui a indiqué et Xavier s'apprête à mettre le moteur en marche, lorsqu'il se souvient tout à coup d'un conseil fort important à donner.)

XAVIER. — Avez-vous remarqué, chère madame, en quoi mon appareil diffère des autres? Les passagers, au lieu de s'asseoir au centre, se trouvent à l'avant; d'autre part, le moteur est relégué à l'arrière et, de plus, enveloppé dans une gaîne isolante qui supprime presque complètement le bruit. Dans un aéroplane ordinaire, il est impossible à deux passagers de pouvoir converser pendant le vol. Or moi, je suis bavard Cela m'agaçait. J'ai remédié à cet inconvénient, comme vous allez le constater tout à l'heure. Il n'y a qu'un « mais » à mon système. C'est que les cordes de transmission sont plus longues, et par conséquent plus

fragiles. Ainsi, à votre droite, ce filin qui vous frôle presque, commande la montée et la descente de l'aéroplane. Faites attention à ne pas le casser. Nous resterions dans les airs jusqu'à la fin du monde.

HENRIETTE. — Ne craignez rien ! Je me tiendrai tranquille.

XAVIER. — Parfait. Et maintenant, en route !

(Le jeune homme met le moteur en marche et vient prendre place aussitôt à côté d'Henriette. D'une main vigoureuse, il embraye. L'appareil, un instant, roule sur la lande, puis, brusquement, commence à s'enlever dans les airs. C'est une montée lente et régulière. Bientôt il se trouve à cinquante mètres de hauteur. C'est suffisant au gré de l'aviateur et l'aéroplane glisse maintenant tout droit, sans secousse, comme s'il reposait réellement sur deux rails invisibles.)

HENRIETTE, *émue d'abord, mais laissant enfin déborder sa joie.* — C'est exquis, l'impression qu'on a.

XAVIER. — N'est-ce pas?

HENRIETTE. — Il semble que rien en nous ne pèse, que la terre n'existe plus, qu'on fait corps avec l'appareil et qu'avec lui on est doué du pouvoir de voler à travers l'espace.

XAVIER. — Je savais d'avance que vous seriez heureuse de cette tentative. Et c'est pourquoi je vous ai invitée hier.

HENRIETTE. — Merci !

XAVIER. — A notre époque, on a essayé toutes les joies, toutes les impressions délicieuses. Il faut bien, pour ne pas sombrer dans le dégoût, en trouver de nouvelles.

HENRIETTE. — Oh ! n'exagérez pas ! Nous avons beau être dans le ciel, il y a encore des choses agréables sur la terre.

XAVIER. — Il n'y en a plus, en ce moment, puisque vous l'avez quittée.

HENRIETTE. — Flatteur !

XAVIER. — Et s'il est encore au monde un plaisir délicat, c'est bien celui de se trouver en tête à tête avec une jolie femme. Or, ce plaisir, je l'ai, n'est-il pas



— VOUS ÊTES PERDUE !

vrai? Ce qui vous prouve qu'en aéroplane on trouve des joies qu'on ne soupçonne pas de la terre.

HENRIETTE. — Et qu'on peut être galant, même en aéroplane.

XAVIER. — Surtout !

HENRIETTE. — Pourquoi : surtout?

XAVIER. — Parce qu'on est plus seul.

HENRIETTE. — Les hommes vous intimident donc?

XAVIER. — Certes. Et les femmes encore plus.

HENRIETTE. — Vous n'en avez pas l'air.

XAVIER. — Les plus intrépides sont des timides. C'est un masque qu'on se donne.

HENRIETTE. — Pour rire?

XAVIER. — Non, pour ne pas paraître souffrir.

HENRIETTE. — Vous souffrez ! Où donc? Dans votre moteur?

XAVIER. — Dans mon cœur.

HENRIETTE. — Oh ! oh ! vous m'ouvrez des horizons nouveaux !

XAVIER. — Je pense bien : à cinquante mètres d'altitude.

HENRIETTE, *coquette*. — Et de quel mal souffre votre cœur?

XAVIER. — D'aimer.

HENRIETTE. — Tout bêtement?

XAVIER. — Tout bêtement, comme vous dites. L'esprit n'a rien à faire en la matière.

HENRIETTE. — Ça se soigne.

XAVIER. — Ça se guérit même quand on a un bon médecin. Mais le difficile est de le trouver.

HENRIETTE. — Vous savez qu'il y a maintenant des femmes-médecins. Une femme-médecin conviendrait peut-être mieux à votre affection.

XAVIER. — Pourvu qu'elle soit femme, il n'est pas nécessaire qu'elle soit docteur. Vous n'en connaîtriez pas une... dans les environs?

HENRIETTE. — Les environs sont si déserts !

XAVIER. — Il y a bien quelque château.

HENRIETTE. — Ma foi, je ne vois guère que le mien.

XAVIER. — S'il n'y a pas le choix, il faudra chercher entre ses murs.

HENRIETTE. — Cherchons, je vais vous aider.

XAVIER. — C'est gentil !

HENRIETTE. — D'abord, il y a ma cuisinière. Est-ce cela qu'il vous faut?

XAVIER. — Je ne pense pas.

HENRIETTE. — Il y a aussi ma femme de chambre.

XAVIER. — Non !

HENGIETTE. — La fille du garde.

XAVIER, *impatienté*. — Ne vous moquez pas.

HENRIETTE. — Alors, ma foi, je ne vois plus... Ah ! si, pardon, j'allais oublier...

XAVIER, *heureux*. — Vous voyez bien !

HENRIETTE, *ironique*. — Il y a encore la femme du jardinier. Non? Cela ne vous va pas? Il est vrai qu'une femme mariée ne peut faire l'affaire.

XAVIER. — J'aimerais mieux une veuve, une veuve ayant gardé la fleur de jeunesse de ses dix-huit ans, jolie, blonde, intelligente, aimable et bonne.

HENRIETTE. — Qu'il vous faut de choses ! Vous ne trouverez jamais un pareil phénix.

XAVIER. — J'y compte bien, au contraire.

HENRIETTE. — Et vous voulez le trouver dans mon château.

XAVIER. — J'y tiens.

HENRIETTE. — Vous le connaissez, alors?

XAVIER. — Certes !

HENRIETTE. — Et c'est?...

XAVIER, *éclatant*. — C'est vous, mon amie. Oui, c'est vous que j'aime ! Voilà longtemps que vous l'avez deviné. Pourquoi voulez-vous me le faire dire, alors que tout dans votre personne marque le dédain ou, du moins, l'indifférence?

HENRIETTE. — Qu'en savez-vous?

XAVIER. — Je le vois, parbleu ! Depuis que j'ai le plaisir de vous connaître, si vous aviez éprouvé à mon égard le plus minime des sentiments tendres, vous ne vous seriez pas toujours montrée froide et distraite.

HENRIETTE. — J'aurais dû peut-être,

dès le premier jour, tomber dans vos bras?

XAVIER. — Vous vous moquez encore.

HENRIETTE. — Alors, qu'aurais-je dû faire?

XAVIER. — Je... je... je ne sais pas. Mais enfin, les femmes trouvent d'elles-mêmes ces choses-là, la façon d'encourager un peu, et sans se compromettre, les hommes qui les aiment.

HENRIETTE. — D'abord, j'ai encouragé l'aviateur. Vous ne le nierez pas? Et puis, dites-moi, à votre tour, à quel indice je pouvais reconnaître vos sentiments?

XAVIER. — A ma manière d'agir avec vous.

HENRIETTE. — Eh bien ! elle était jolie, votre manière. Vous étiez bougon, grincheux, presque désagréable...

XAVIER. — Justement.

HENRIETTE. — Alors, c'est votre façon d'aimer, à vous, les hommes?

XAVIER. — Quelquefois.

HENRIETTE. — Je suis ravie de l'apprendre... pour une autre occasion.

XAVIER, *très entreprenant.* — Puisque vous le savez, n'attendez pas à un autre jour. Je vous aime. Vous n'ignorez pas qui je suis. Il n'y a pas d'obstacle à ce que tout cela s'arrange pour le mieux. Dites-moi que vous m'aimez !

HENRIETTE. — Comme vous allez vite en affaire !

XAVIER. — A tire d'aile.

(Il se penche pour l'embrasser. En le repoussant, elle casse le filin qui commande la montée et la descente de l'aéroplane.)

XAVIER, *qui s'en aperçoit aussitôt.* — Inutile de vous défendre. Vous êtes perdue.

HENRIETTE. — Pourquoi donc?

XAVIER. — Vous avez cassé vous-même la ficelle, la ficelle de votre destin. La machine ne peut plus reprendre terre avant que le moteur s'arrête de lui-même.

HENRIETTE. — Et nous pouvons rester longtemps dans les airs à attendre de la sorte?

XAVIER, *exagérant.* — Deux ou trois heures.

HENRIETTE. — Mais la nuit sera venue.

XAVIER. — J'y compte bien.

HENRIETTE. — Mes gens vont bavarder s'ils me voient rentrer à dix heures du soir.

XAVIER. — Et vous serez irrémédiablement compromise. C'est ce que je voulais démontrer.

HENRIETTE. — Mais c'est un guet-apens !

XAVIER. — Nullement ! Rappelez-vous : c'est vous qui avez cassé la ficelle. Vous êtes perdue, je vous l'ai dit, et vous n'avez plus qu'à vous soumettre.

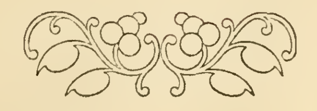
HENRIETTE. — A sauter de cette hauteur, je risquerais pour le moins de me démettre... tous les membres. *(Les yeux au ciel, en martyre.)* Je préfère me soumettre.

XAVIER. — Alors, c'est comme si le mariage était déjà fait?

HENRIETTE. — Il y manque peu de chose. Mais reconnaissez que je n'ai pas été moins rapide que vous en affaire.

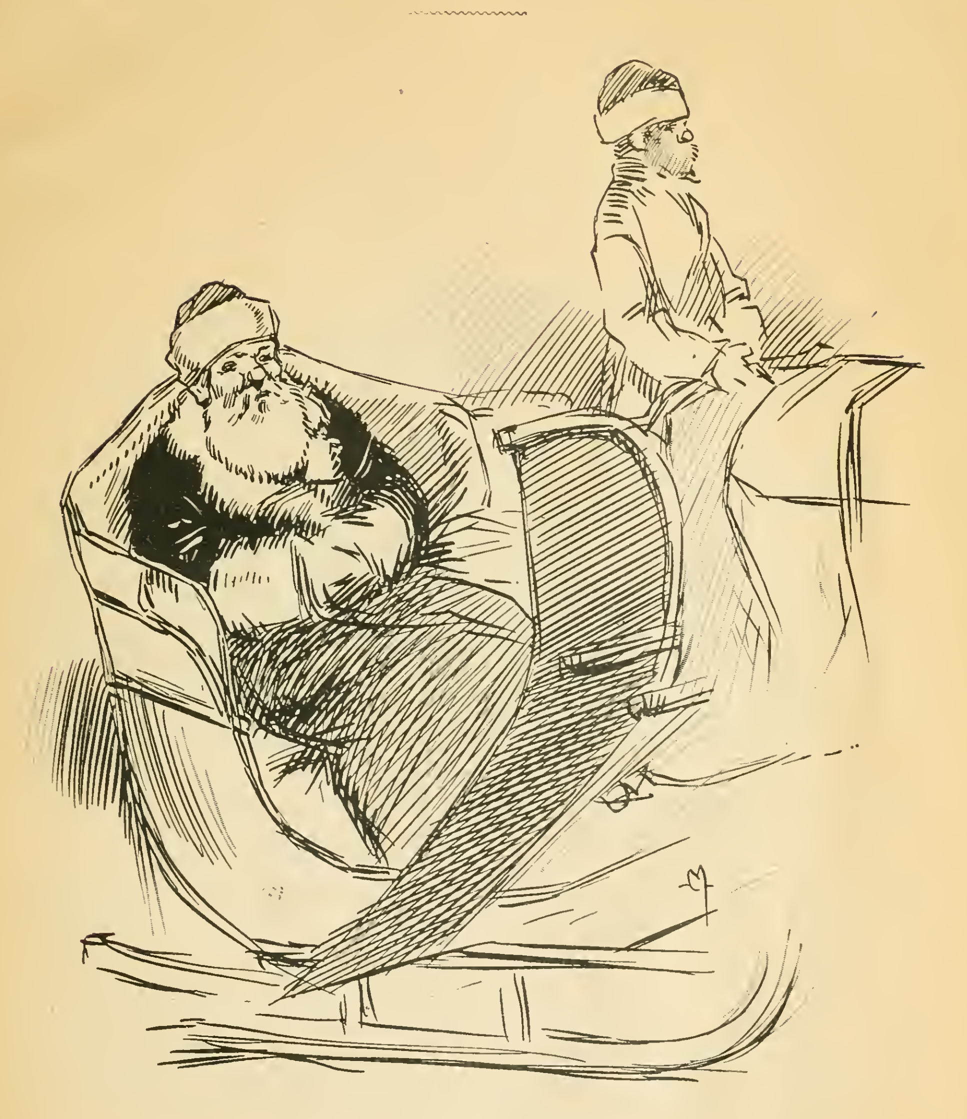
XAVIER. — L'amour a des ailes...

HENRIETTE. — Comme les aéroplanes.



XIX

EN TRAINEAU



IL ATTEND LA SORTIE DES ARTISTES.

Alexandre Alexandrovitch, commandant en chef de la flotte russe dans l'Océan Indien, est un gros homme de cinquante ans, rouge et bedonnant, à la barbe en éventail semée de poils blancs, au nez plat, au front obtus. Quoique amiral, il n'a jamais quitté Saint-Pétersbourg, si ce n'est pour villégiaturer dans un de ses nombreux domaines, mais le titre lui rapporte de gros émoluments. Ajoutés à sa fortune personnelle, c'est un riche

boyard. Intellectuellement, un naïf, souvent brutal sans le vouloir, et pour qui l'argent semble la seule force de ce monde.

Rose Davril, Parisienne de Montmartre, dix-sept ans à peine, une beauté de printemps en fleur. Elle a remporté l'année même un deuxième prix de comédie, mais, n'ayant trouvé aucun engagement à Paris, elle a accepté les offres fort brillantes du théâtre Michel et vient de débuter, quinze jours plus tôt, à Pétersbourg. Au moral, pas bête, maligne même et spirituelle, la riposte rapide et la main leste.

Depuis que Rose se fait applaudir dans la capitale des tsars, S. E. le commandant de la flotte russe dans l'Océan Indien se montre tous les jours au théâtre. Il est amoureux fou de la jeune actrice et rêve de l'approcher.

Ce soir, comme d'habitude, assis dans son traîneau et emmitouflé de fourrures, il attend la sortie des artistes, devant la porte qui leur est réservée.

ROSE, *sortant à peine reconnaissable sous l'ampleur de son manteau.* — Tiens! ma voiture n'est pas là!

ALEXANDRE, *dans sa barbe.* — Parbleu! j'ai donné deux roubles au cocher pour qu'il aille faire referrer ses chevaux... à l'écurie.

ROSE, *dépitée.* — Comment vais-je faire? Mon hôtel est loin et je ne connais pas la ville...

ALEXANDRE, *sautant à terre et saluant.* — Mademoiselle, vous paraissez fort embarrassée. Voulez-vous me permettre de vous venir en aide?

ROSE, *très franchement.* — Avec plaisir, monsieur.

ALEXANDRE, *rectifiant d'un ton naturel.* — Excellence. *(Se présentant.)* Alexandre Alexandrovitch, commandant en chef de la flotte russe dans l'Océan Indien!

ROSE. — Excusez-moi... Excellence! Je ne connais pas encore tous les usages de votre pays.

ALEXANDRE. — Je vous pardonne. Que puis-je faire pour vous?

ROSE. — Ma voiture n'est pas là. J'ignore pourquoi. J'habite à l'hôtel de France. Vous connaissez?

ALEXANDRE. — Très bien! Voulez-vous que je vous y dépose? Mon traîneau est confortable. Vous n'aurez pas froid, car j'ai des fourrures.

ROSE. — J'accepte, Excellence, et merc pour votre amabilité.

(Ils s'installent. L'amiral dit quelques mots, tout bas, au moujik qui tient les rênes. Les chevaux démarrent d'un trot allongé et, sur ses longs patins, la voiture glisse sans bruit.)

ALEXANDRE, *à brûle-pourpoint.* — Mademoiselle, je vous aime.

ROSE, *abasourdie.* — Vous dites?

ALEXANDRE, *avec force.* — Je vous aime! Je le jure, par saint Alexandre, mon patron!

ROSE. — Déjà? Nous n'avons fait connaissance que depuis deux secondes.

ALEXANDRE. — Vous... mais moi! Moi, depuis quinze jours, je vous admire, je vous applaudis, chaque soir, au théâtre. Chaque soir, la beauté de vos cheveux blonds, le charme de vos grands yeux rieurs et la caresse de votre voix me font une impression plus vive. Maintenant, je ne puis plus me le cacher, je me meurs d'amour...

ROSE, *riant.* — Oh! vous êtes encore bien portant, Excellence!

ALEXANDRE. — Je dis bien, je me meurs d'amour pour vous. Et c'est pourquoi je vous ai guettée ce soir; c'est pourquoi je vous ouvre mon cœur et, comme vous dites en français, je brûle mes vaisseaux...

ROSE, *toujours riant.* — Comment pouvez-vous commettre une action aussi criminelle? Votre flotte, m'avez-vous dit, vogue sur l'Océan Indien et vous êtes à Pétersbourg.

ALEXANDRE, *s'esclaffant.* — Colossal! colossal!

ROSE. — Vous trouvez ça drôle? Oh! nous avons mieux à Montmartre.

ALEXANDRE, *de même.* — Je vous le dis, vous êtes colossale!

ROSE. — Mais non, vous exagérez : j'ai

cinquante-deux centimètres de tour de taille.

ALEXANDRE. — Vous me ferez mourir de rire.

ROSE. — Tout à l'heure, je vous faisais mourir d'amour !

ALEXANDRE. — D'amour aussi, je meurs, belle Rose. Ne voudrez-vous pas m'écouter?

ROSE. — Mais je ne fais que cela depuis cinq minutes.

main morte, Excellence, et vous croyez qu'il suffit de changer ma malle de place pour que sa propriétaire soit satisfaite du changement?

ALEXANDRE. — Ne vous emportez pas, je suis tout prêt à vous rendre heureuse si vous voulez être ma maîtresse...

ROSE. — Je n'en doute pas. Mais, même en ce cas-là, mes sentiments resteront les mêmes à votre égard.

ALEXANDRE. — Vous me haïssez?



— TENEZ, JE SUIS VENGÉE.

ALEXANDRE. — Alors, je puis continuer?

ROSE. — Si le cœur vous en dit. Le principal pour moi est de rentrer à mon domicile.

ALEXANDRE. — Oh ! vous rentrerez par saint Nicolas, je le jure ! Mais, si vous le vouliez, vous pourriez avoir un autre domicile que l'hôtel.

ROSE. — Et lequel, s'il vous plaît?

ALEXANDRE. — Mon palais.

ROSE. — Cristi, vous n'y allez pas de main morte...

ROSE. — Quel mot terrible ! Vous m'êtes simplement indifférent. La nuance est grande.

ALEXANDRE. — Je vous dis que vous me haïssez. Du reste, en Russie, nous sommes tous comme cela. Du moment qu'on n'aime pas, on hait.

ROSE. — Et moi, je vous affirme qu'aimant déjà quelqu'un...

ALEXANDRE. — Ah ! vous aimez quelqu'un?

Rose. — Vous parlez, Excellence ! J'ai un ami. Mais, en dehors de lui, tout le monde m'est indifférent... Toutefois, si vous y tenez, je veux bien vous laisser croire que je vous hais.

Alexandre. — Tant mieux ! Cela me sera plus facile de me faire aimer que si je vous étais indifférent.

Rose. — Comme tout s'arrange !

Alexandre. — Eh bien ! je veux être votre amant ! Réfléchissez ! Vous ne trouverez jamais de plus belle occasion. Je suis jeune encore, toutes les femmes se plaisent à le reconnaître. Je suis considéré, mon titre d'amiral en chef me donne rang à la cour. Et puis, je suis si riche, si riche... Tenez ! pour vous en donner une idée : une de mes propriétés est si grande qu'un cavalier au galop mettrait quinze jours pour en faire le tour complet.

Rose, *du bout des lèvres.* — Tartarinoff !

Alexandre. — Tartarinoff !... Je ne connais pas. C'est un de vos amis?

Rose. — Non, c'est le cousin d'un monsieur très connu à Tarascon, en France.

Alexandre. — Vous me le présenterez !... Eh bien ! Rose, qu'en dites-vous? Croyez-vous qu'avec un ami comme moi vous serez heureuse? Je vous paierai toutes les toilettes que vous voudrez — et nous les ferons venir de Paris. — Je vous donnerai des bijoux sans nombre, des bagues, des diadèmes, des colliers... Aimez-vous les perles?

Rose. — Je les adore, mais pas quand je les trouve dans une huître.

Alexandre. — Je ne comprends pas !

Rose. — C'est une expression de Montmartre.

Alexandre. — Je ne les connais pas toutes. Vous me les apprendrez... quand nous serons ensemble?

Rose. — Vous y tenez donc toujours?

Alexandre. — Plus que jamais. Et comme je suis un homme expéditif en tout, je veux obtenir de vous une réponse ce soir même.

Rose. — Pour ça, vous pouvez vous fouiller.

Alexandre, *ahuri.* — Vous dites?

Rose. — Vous vous mettez le doigt dans l'œil.

Alexandre, *de même.* — Mais non, je n'ai rien dans l'œil.

Rose, *agacée.* — Enfin, je ne marche pas.

Alexandre. — Bien sûr, puisque nous sommes en traîneau.

Rose, *trépignant.* — Zut !

Alexandre. — Qu'est-ce que c'est?

Rose. — De l'anglais... prononcé à la façon de Marseille.

Alexandre, *riant de confiance.* — Vous êtes colossale !

Rose. — La jambe ! Et puis, tenez, ramenez-moi vite à l'hôtel !

(Le traîneau, pendant ce temps, s'est éloigné à travers la ville. Peu à peu les maisons élégantes du centre ont fait place à de vieilles masures.)

Rose, *tout à coup.* — Où sommes-nous?

Alexandre, *toujours souriant.* — Dans un faubourg. D'ici cinq minutes, nous serons sortis de la ville. Je vous emmène à la campagne, chez moi.

Rose. — Vous êtes fou !

Alexandre. — Nullement. Mais j'aurai votre acceptation ce soir; je le jure, par saint Boleslas et saint Casimir !

Rose, *se levant prise de peur.* — Si vous ne faites pas arrêter immédiatement, je saute sur la route, moi aussi, je vous le jure, par saint... Saint-Lazare !

Alexandre, *la retenant par les bras.* — Vous vous casseriez les jambes.

Rose. — Tant pis !

Alexandre. — Et vous ne trouveriez jamais votre chemin.

Rose. — Vous allez voir si on sait se débrouiller à Montmartre !

Alexandre, *brutal maintenant.* — Vous êtes folle, ma petite. *(Mettant la main sur un paquet sombre placé à ses côtés.)* J'ai là quelque chose qui vous calmera.

Rose. — Du valérianate?

Alexandre. — Non, une bombe !

Rose. — La bonne blague !

Alexandre. — Une bombe, une vraie ! Si vous faites mine de descendre, je la

jette à vos pieds et nous sautons tous, vous, moi, mon moujik, mes chevaux et mon traîneau.

ROSE, *prise de peur.* — Vous ne ferez pas cela?

ROSE. — Vous, un amiral, un boyard! Ce n'est pas vrai.

ALEXANDRE. — Nous le sommes tous, en Russie.

ROSE. — Tous? Allons donc!



— ELLE EST COLOSSALE, CETTE PETITE!

ALEXANDRE, *très grave.* — Je le ferai! Par saint Wladimir, je le jure!

ROSE. — Comment pouvez-vous avoir une bombe entre les mains? Vous n'êtes pas nihiliste!

ALEXANDRE. — Je le suis au contraire.

ALEXANDRE. — Les généraux, les amiraux, les popes, les grands-ducs... Le petit père aussi est nihiliste.

ROSE. — Le tsar?

ALEXANDRE. — Oui, mais il ne veut pas le laisser voir, car ça lui créerait des ennuis.

Etes-vous convaincue maintenant, que je puis vous faire sauter?

Rose, *se rasseyant, apeurée.* — Je vous crois, Excellence. Seulement vous êtes trop bon pour faire du mal à une pauvre petite femme comme moi !

Alexandre. — Certes, je ne vous ferai aucun mal si vous voulez être ma maîtresse.

Rose, *presque pleurante.* — Mais puisque je vous dis que c'est impossible. Je ne vous aime pas ! J'en aime un autre et je ne veux pas le tromper.

Alexandre. — Ça ne fait rien.

Rose. — Que vous êtes cruel !

Alexandre. — Vous refusez?

Rose. — Oui, je refuse. Et de toutes mes forces encore !

Alexandre. — Alors, gare la bombe !

Rose, *se redressant avec une rage irréfléchie d'enfant.* — C'est bien vu, bien entendu? Vous voulez ma mort?

Alexandre, *croyant qu'elle va se soumettre.* — Je la veux !

Rose. — Eh bien ! il ne sera pas dit qu'une Française a tremblé devant un gros plein-de-soupe comme vous. Tenez !

(Et, à tour de bras, la jeune fille giffle Son Excellence qui cherche à se défendre et reçoit, à chaque coup, la marque des doigts en plein visage.)

Alexandre, *suppliant.* — Assez ! assez !

Rose. — Et maintenant, faites éclater votre bombe ! Je suis vengée.

Alexandre, *couvrant de baisers les petites mains qui l'ont battu.* — Vous êtes colossale, ma chérie, et je n'ai jamais rencontré de femmes de votre espèce. Pourquoi vous être fâchée ? Je voulais rire. Cette bombe, c'était de la blague, comme vous dites. Tenez ! ouvrez le paquet : il contient le collier de perles que je voulais vous offrir.

Rose, *rassurée et triomphante.* — Je me moque de vos perles et ne vous demande qu'une chose. Accordez-la-moi et nous serons quittes.

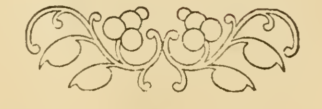
Alexandre. — Je vous l'accorde par saint Cyrille, je le jure !

Rose. — Eh bien ! Vous allez arrêter le traîneau, dire à votre moujik de me ramener à l'hôtel et, comme je veux être sûre de rentrer en paix, vous resterez sur la route à attendre qu'on revienne vous chercher. C'est accordé?

Alexandre, *se frottant les joues.* — Combien donc ! Vous seriez capable de recommencer.

(Ils font ainsi qu'elle a ordonné. Le traîneau reprend la direction de la ville, tandis que Son Excellence, immobile au bord du chemin, la regarde s'éloigner.)

Alexandre, *pour se consoler.* — Elle est colossale, cette petite !



XX

A PIED



— AUTREFOIS LES AMOUREUX S'EN ALLAIENT...

La scène se passe dans l'avenir, mettons au XXIIe ou XXIIIe siècle.

Depuis un temps infini ont disparu les chevaux, les ânes et autres moyens de locomotion animale. Ils ont été remplacés par des machines. Roulant, glissant, plongeant ou volant, l'homme ne se sert que des appareils mus par l'électricité. Sur toute la terre, c'est le triomphe de la mécanique.

Il en est résulté des modifications profondes dans les habitudes de la vie. Les humains n'utilisent presque plus leurs jambes et leurs pieds, tant ils se sont accoutumés, dès l'enfance, à se faire porter par des machines.

Mais le chiffre, étant devenu le maître du monde, s'est imposé jusque dans les domaines qui lui sont le plus étrangers. Des savants ont prouvé que s'appeler Pierre Durand ou Marie Dupont est un usage ridicule. Chaque personnalité s'exprime maintenant par des signes algébriques.

Dans la banlieue, c'est-à-dire à 500 *kilomètres de Paris, un château style* 7e *République, tout en acier, abrite deux familles amies venues passer à la campagne la belle saison. La première possède un fils qui se nomme* 17 ab + 4 m. *Il a vingt-cinq ans, de l'élégance et un superbe avenir dans une usine de cachets et pilules alimentaires. La seconde possède une fille, Mlle 6 V 37-X, fort belle brune aux yeux éloquents, mais trop rêveurs.*

Après dîner, dix heures du soir. Les deux jeunes gens sont seuls dans un petit salon.

ELLE. — Vous ne trouvez pas, cher ami, qu'il fait bien chaud? Si nous allions prendre un peu l'air sur la terrasse?

LUI. — Avec plaisir.

(Ils actionnent au même temps la mise en marche de leurs fauteuils roulants. Les appareils, dociles, glissent et les transportent hors du château.)

ELLE. — Sentez-vous cet air délicieux qui vient rafraîchir nos tempes?

LUI. — Oui, c'est le ventilateur chargé d'envoyer sur le parc des effluve parfumés. Aujourd'hui mercredi, c'est du ylang-ylang. Demain ce sera...

ELLE. — Mais non, ce parfum que je sens n'a rien d'artificiel. C'est celui des foins et des arbres. Rien n'est plus naturel. Et c'est pourquoi je l'apprécie.

LUI. — Comme vous êtes poétique, douce amie! Vous savez bien, cependant, que depuis des siècles nous avons rélégué la nature au second plan. Elle est trop inférieure à nos besoins. Elle ne compte plus pour nous.

ELLE. — Elle comptera toujours pour moi.

LUI, *scandalisé.* — Que me dites-vous là?

ELLE, *très ferme.* — Oui, si vous tenez à me plaire, vous vous efforcerez de partager un peu mes sentiments. Vous m'avez juré un amour passionné. Nos familles ont convenu de notre mariage. Mais, pour que je sois heureuse avec vous, cela ne suffit pas. Etes-vous prêt à immoler en ma faveur quelques-uns des principes qui nous gouvernent aujourd'hui?

LUI, *après réflexion.* — Oui, je vous aime au point de commettre toutes les folies!

ELLE. — Merci pour cette bonne parole! Je ne vous demanderai que des sacrifices fort simples.

LUI. — Lesquels?

ELLE. — J'ai découvert la semaine dernière, au fond d'un grenier, un vieux livre poussiéreux datant de nos ancêtres. C'était un roman. Je l'ai lu.

LUI. — Quoi! vous avez lu un ouvrage d'un genre aussi inutile, aussi ridicule?

ELLE. — Ne parlez pas de la sorte! Dans ce vieux roman j'ai trouvé des choses délicieuses. J'y ai lu, par exemple, que les amoureux autrefois s'en allaient, seul à seule, au clair de lune. Ils échangeaient de tendres propos, se baignaient l'âme de rêverie, s'élevaient par la pensée au-dessus de la matière. Eh bien! je veux, avec vous, mon ami, imiter ces amoureux d'autrefois.

LUI. — Qu'à cela ne tienne! Le clair de lune est splendide ce soir et les allées du parc macadamisées à neuf. Notre automobile roulera vertigineusement.

ELLE. — Je ne veux pas me promener



— VOICI MON SENTIER.

dans les allées du parc. Elles sont trop larges, trop nettes, trop propres et trop connues. Le même jour où j'ai déniché le livre, je me suis égarée, au hasard de mes promenades dans un sentier perdu de la forêt. Certes, jamais nos ingénieurs n'étaient passés par là, car le sol était tapissé de mousse, et des branches, par endroits, ployaient jusqu'à terre. Il était tel enfin que nos ancêtres ont pu le connaître, il y a plusieurs siècles. C'est là que je veux me promener, ce soir, avec vous.

LUI, *très étonné.* — Mais notre auto ne pourra pas y évoluer.

ELLE. — J'y compte bien. Nous irons à pied.

LUI, *avec la stupéfaction la plus intense.* — Vous dites... à pied !

ELLE, *têtue.* — Je dis : à pied.

LUI. — Mais... mais... vous n'y pensez pas, malheureuse enfant !

ELLE. — Je ne pense qu'à cela, au contraire.

LUI. — Vous voulez...

ELLE. — Oui, je veux !

LUI. — Cela ne se sera jamais fait, jamais vu !

ELLE. — Raison de plus ! Etes-vous décidé ?

LUI. — Par amour pour vous, je vous l'ai dit, je suis prêt à tout. Mais, vous verrez, votre projet insensé nous jouera de sales tours.

ELLE, *avec un geste joyeux.* — Nous verrons bien !

(Elle se lève et lui tend la main. Il quitte son fauteuil roulant avec effort.)

LUI. — C'est curieux comme mes jambes sont faibles ! Il y a bien dix ans que je ne m'en suis pas servi !

ELLE. — L'aisance vous reviendra en marchant. Allons ! en route !

(Elle passe le bras sous celui de son fiancé et l'entraîne à travers le parc. Ils ouvrent une porte, gagnent la campagne et arrivent enfin au bord de la forêt.)

LUI. — Il me semble que je rêve.

ELLE. — C'est un rêve, si vous voulez, mais un rêve que nous allons conduire à notre guise. Tenez ! voici mon sentier ! Croyez-vous qu'il soit joli ?

LUI. — J'en suis abasourdi. Il n'est ni pavé ni bitumé.

ELLE. — Et il y a de la mousse, je vous l'avais dit.

LUI, *encore sceptique.* — Etes-vous certaine, au moins, qu'elle soit naturelle ?

ELLE. — Très certaine. Ce sentier n'a pas été fait sur commande. Vous pourrez demander à toutes les mairies des environs. Personne ne pourra vous montrer la facture.

LUI. — Cette soirée est la plus étrange de ma vie.

ELLE. — Pour moi, elle me transporte à plusieurs siècles en arrière. Je me crois revenue au temps dont parlait le vieux roman. Il me semble que nous sommes les amoureux qu'il chantait. Je vous en prie, n'effacez pas cette impression merveilleuse.

LUI. — Que faut-il faire ?

ELLE, *les yeux au ciel.* — Parlez-moi d'amour !

LUI, *après un silence.* — Je vous aime...

ELLE, *attendant la suite.* — Oui !

LUI. — Je vous aime... beaucoup ! Je vous aime... comme la chose la plus précieuse au monde, comme j'aimerais une parcelle de radium ou un moteur de dix mille chevaux...

ELLE, *scandalisée.* — Oh !

LUI, *ne comprenant pas la révolte de sa fiancée.* — Avec un tel amour, comment ne serions-nous pas heureux ? Vous « valez » quatre cent mille francs, je « fais » trente mille par an. Nous aurons une belle fortune. Nous pourrons avoir une maison bien machinée, avec ascenseurs, porteurs, serveurs et distributeurs électriques. J'ai déjà deux autos et un aéroplane. Nous achèterons un grand triplan de voyage, genre berline, et, si nous avons des enfants...

ELLE. — De grâce, ne continuez pas ainsi !

LUI. — Pourquoi ? Cet amour vous déplaît.

ELLE. — Non, mais je ne veux pas l'envisager à cette heure. Ce sont d'autres paroles que j'attends de vous.

Lui. — Lesquelles?

Elle. — Eh quoi! ne soupçonnez-vous pas les mots câlins et tendres qui débordent d'un cœur amoureux?

Lui. — On ne m'a jamais appris ça au collège.



— NOUS AVONS PARLÉ D'AMOUR...

Elle. — En effet, il n'existe pas de manuel pour apprendre à parler d'amour.

Lui. — J'ai bien étudié la géométrie, la trigonométrie, la cosmographie, la mécanique...

Elle, *rageuse.* — Je me moque de toutes

vos mécaniques. Vous êtes peut-être très intelligent, comme ingénieur, mais comme fiancé, vous avez l'air d'un sot.

LUI, *vexé*. — Permettez !

ELLE. — Non, non, toutes vos protestations n'y feront rien. Les problèmes du cœur ne se résolvent pas comme des équations, et, parce qu'on connaît à fond les x, il ne faut pas avoir la prétention de tout connaître. Sur cette matière nouvelle, je serai votre professeur.

LUI, *résigné*. — Soit ! Commencez !

ELLE. — D'abord, passez votre bras autour de ma taille ! Bien ! Réglez votre pas sur le mien ! Parfait ! Penchez un peu la tête de mon côté ! All right ! Maintenant, supposez que vous êtes la jeune fille et moi le jeune homme : écoutez-moi !

LUI. — J'écoute !

ELLE, *d'un ton langoureux*. — Ma bien-aimée, loin de nos familles, loin de nos soucis journaliers, ne vous semble-t-il pas que nous sommes seuls au monde? Vous en êtes à moi davantage. Je sens votre cœur battre tout près de mon cœur et le même rayon de lune nous enveloppe d'un voile pâle et nuptial. Voyez sur la mousse argentée nos ombres jumelles glisser doucement. On dirait deux silhouettes d'amoureux idéals. Le souffle de la nuit nous transporte et le parfum du soir nous grise... *(D'une voix brève.)* A vous !

LUI. — S'il vous plaît?

ELLE, *nerveuse*. — A vous ! Répondez !

LUI. — Que voulez-vous que je vous réponde?

ELLE. — N'importe quoi ! Une jolie phrase, simplement un joli mot !

LUI, *après une pénible réflexion*. — Merci !

ELLE. — C'est tout? Eh bien ! vous avez des progrès à faire ! Je continue... Ma bien-aimée, je presse votre main. Sentez-vous la fièvre qui me consume? C'est que je ne puis croire à mon bonheur. Il me semble qu'il va s'envoler comme un papillon quand il s'est posé sur une fleur ! Quelle admirable chose ! Les mêmes teintes, parfois, couvrent les ailes et les pétales. Et, quand ils se séparent, on se demande parfois si le papillon ne reste pas fixé à la tige, alors que la fleur, ouvrant ses ailes, s'élance dans l'espace. Ainsi est notre amour... A vous ! Répondez !

LUI. — Encore?

ELLE. — Mais oui ! Trouvez quelque chose, de grâce !

LUI, *lentement*. — Je sens mes jambes flageoler, je voudrais m'asseoir.

ELLE, *agacée*. — Ah ! ne gâchons pas notre promenade sentimentale au clair de lune par de médiocres paroles. Tenez, maintenant vous êtes le jeune homme et moi la jeune fille, vous n'aurez qu'à répéter, je vais vous souffler.

LUI. — J'aime mieux cela.

ELLE. — Ma bien aimée...

LUI, *répétant*. — Ma bien-aimée...

ELLE. — Je vous aime !

LUI, *de même*. — Je vous aime...

ELLE. — Comme on aime un parfum, une flamme, une clarté !

LUI, *de même*. — Comme on aime un parfum, une flamme, une clarté...

(Et le dialogue continue dans l'ombre transparente du sentier mystérieux. Une heure après, les jeunes gens reviennent au château. On les attendait avec impatience.)

SON PÈRE. — D'où venez-vous ainsi?

ELLE. — D'une longue promenade...

LUI, *heureux de faire son effet*. — D'une promenade... à pied !

SON PÈRE, *les bras au ciel*. — A pied ! Mais vous êtes fous !

LUI, *ne comprenant pas la gaffe*. — Et, tout le long du chemin, nous avons parlé d'amour !

SON PÈRE, *de même*. — D'amour !

LUI. — Oui, c'était délicieux.

(Les familles se regardent avec des airs consternés.)

ELLE, *pour réparer*. — Non, non, rassurez-vous ! C'était une plaisanterie qu'il voulait vous faire. Nous avons pris l'aéroplane n° 22 et nous avons été faire un tour au-dessus de la ligne du chemin de fer

tout en causant, en route, de l'alimentation artificielle par tubes en caoutchouc.

SON PÈRE. — A la bonne heure ! Voilà de vrais amoureux !

(Les familles respirent, rassurées sur l'état d'esprit de leurs enfants.)

ELLE, *tout bas à lui.* — A quoi pensiez-vous ? Raconter que nous avions été à pied et que nous avions parlé d'amour, c'était le moyen de nous faire enfermer à Charenton.

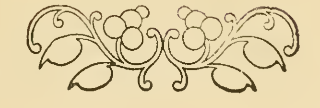
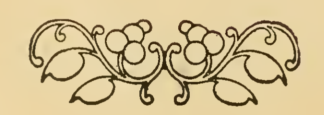


TABLE DES MATIÈRES



Comte PAUL D'ABBES	**Luxuria**, roman	3 fr. 50
—	**Timandra**, *courtisane d'Athènes*	3 fr. 50
—	**La Volupté d'aimer**, roman	3 fr. 50
PAUL ADAM	**La Morale de Paris**	3 fr. 50
GASTON AUVARD	**Désemparée**, roman	3 fr. 50
RAOUL BÉRIC	**La Légion étrangère**	3 fr. 50
JEAN BERTHEROY	**Les Bergers d'Arcadie**	3 fr. 50
—	**Conflit d'Ames**, roman	3 fr. 50
NONCE CASANOVA	**Étude de Femme**, roman	3 fr. 50
—	**Jean Cass**, *pauvre diable*, roman	3 fr. 50
—	**La Libertine**, roman	3 fr. 50
—	**La Mort des Sexes**, roman	3 fr. 50
—	**La Vache**, roman	3 fr. 50
ERNEST DAUDET	**Le Mari**, roman	3 fr. 50
—	**Le Mauvais Arbre sera coupé.**	3 fr. 50
—	**Raymond Rocheray**, roman	3 fr. 50
—	**Sans Espoir**, roman	3 fr. 50
ACHILLE ESSEBAC	**L'Élu**, roman	3 fr. 50
—	**Les Griffes**, roman	3 fr. 50
—	**Luc**, roman	3 fr. 50
—	**Partenza... vers la Beauté !**	3 fr. 50
PAUL D'ESTRÉE	**Le Père Duchesne** (*Hébert et la Commune de Paris, 1792-1794*)	7 fr. 50
COMTE J. DE FERSEN	**Le Sourire aux yeux fermés**	3 fr. 50
FERRI-PISANI	**Jean-Louis**	3 fr. 50
MAX et ALEX FISCHER	**Les Bateaux de l'Année**	3 fr. 50
COMTE FLEURY	Une Page d'Amour sous la Terreur	3 fr. 50
AIME GIRON et ALBERT TOZZA	**Antinoüs**, roman	3 fr. 50
— —	**L'Augustule**, roman	3 fr. 50
— —	**La Bête de Luxure**, roman	3 fr. 50
— —	**Les Nuits de Bagdad**, roman	3 fr. 50
HENRY MIRANDE	**Élagabal**, roman	3 fr. 50
FRANÇOIS DE NION	**La Peur de la Mort**, roman	3 fr. 50
JEAN RAMEAU	**Le Seul Aimé**, roman	3 fr. 50
P. DE SÉNANCOUR	**De l'Amour**	5 fr. »
PIERRE SERETH	**Étapes amoureuses**	3 fr. 50
J.-L. THUILE	**Le Trio des damnés**	3 fr. 50
LÉON TOLSTOI	**Le Cadavre vivant**	3 fr. 50

Imp. de *l'Édition Moderne-Librairie Ambert*, 47, rue de Berri, Paris

